U d'/of OTTAWA
39003002189560

p. 62
p. 96 (89)
p. 197

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettrespersane00mont

LETTRES PERSANES

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES.

DÉCLARATION.

« Chaque ouvrage appartient à son auteur-éditeur. La Compagnie entend dégager sa responsabilité personnelle des publications de ses membres. »

(*Extrait de l'article IV des Statuts.*)

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Vélin (nos 1 et 2).	2	exemplaires.
Papier de Chine (nos 3 à 17).	15	—
Papier Whatman (nos 18 à 32).	15	—
Papier vergé (nos 33 à 525).	493	—
	525	exemplaires.

N° 519

MONTESQUIEU

LETTRES PERSANES

EDITION LOUIS LACOUR

Université d'Ottawa
BIBLIOTHEQUES
University of Ottawa

IMPRIMÉE PAR D. JOUAUST

PARIS
ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

M.DCCC.LXIX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2011
.L5
1869

AVERTISSEMENT

L'ÉDITION que nous réimprimons aujourd'hui est celle ou plutôt l'une de celles de 1721, car il en a paru plusieurs sous cette même date; nous aurions voulu donner la première, mais l'on manque de renseignements certains pour attribuer à l'une d'elles la priorité. Nous avons choisi celle qui nous a paru la plus soignée au point de vue typographique, et encore est-elle criblée de fautes. Il n'en pouvait être autrement d'un livre imprimé clandestinement, à l'étranger, hors de la présence de l'auteur. Qu'on voie ce que sont aujourd'hui les livres français imprimés par l'Angleterre et l'Allemagne, à qui pourtant notre langue est devenue, depuis lors, de plus en plus familière, et l'on ne s'étonnera pas de toutes les imperfections que présentent les éditions hollandaises ou allemandes des *Lettres persanes*.

Il s'en faut que nous ayons maintenu toutes les incorrections que nous rencontrions à chaque instant. Ce qui nous a paru être incontestablement une faute, nous l'avons rectifié d'après les éditions suivantes; mais, chaque fois que nous avons éprouvé le moindre doute, nous avons passé outre.

Les éditions postérieures à celles de 1721 n'ont apporté que des changements peu importants au texte des premières. Celle de 1761, publiée après la mort de Montesquieu, est augmentée

de onze lettres nouvelles (le titre en annonce douze). Nous les donnons en appendice, et sous toutes réserves, n'ayant trouvé aucun document sérieux qui nous permette d'en assigner la paternité à Montesquieu. On trouvera également à cet appendice les quelques variantes relevées sur l'édition de 1754, la dernière publiée du vivant de l'auteur.

Nous avons maintenant à dire quelques mots des raisons pour lesquelles nous avons publié les *Lettres persanes*. On nous a demandé pourquoi, voulant faire à Montesquieu les honneurs d'une édition de luxe, et ne publiant pas ses œuvres complètes, nous avions choisi son œuvre jugée généralement la moins sérieuse et la plus faible. Après avoir protesté d'abord contre un semblable jugement, nous répondons ceci :

En faisant un choix parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature, nous ne nous sommes pas imposé la loi de ne donner que des écrits qui, pouvant, grâce à la sévérité du sujet et à l'innocuité des détails, être confiés à toutes les mains, ont acquis par là une notoriété dont ne jouissent pas, même à mérite égal, des œuvres d'un genre différent. Nous recherchons surtout ce qui est curieux et intéressant, et rien, dans Montesquieu, n'est intéressant à l'égal des *Lettres persanes*. A chaque âge ses lectures : après avoir admiré, sur les bancs du collége, la *Grandeur et décadence des Romains*, si l'on ne se sent pas de force à aborder *l'Esprit des lois*, ce qu'on lit quand on est devenu homme du monde, ce sont les *Lettres persanes*. Or, c'est aux gens du monde que nous nous adressons, à ces aimables lettrés qui font aimer la littérature, et qui ne soumettent pas leurs sensations et leurs jugements aux lois d'un rigorisme pédantesque.

Les *Lettres persanes* ne sont pas, du reste, ce livre frivole que certaines personnes ont voulu dire. Dans ce premier essai de Montesquieu se trouve en germe tout ce qu'il a écrit plus tard : les théories politiques de *l'Esprit des Lois*, les considérations historiques de la *Grandeur et décadence des Romains*, les descriptions érotiques du *Temple de Gnide*, tout y est réuni ; c'est comme le résumé de l'œuvre de Montesquieu, écrit dans ce beau style, si pur de forme, où la noblesse et la vigueur le disputent à la grâce et à l'esprit.

Un autre mérite des *Lettres persanes*, c'est encore l'actualité. Rien d'aussi vivant, d'aussi vrai, d'aussi présent. En lisant cette

satire d'une époque que nous pourrions supposer bien différente de la nôtre parce que nous en sommes séparés par un siècle et demi, il nous semble que nous assistons à la comédie contemporaine. C'est qu'il s'agit ici de la sottise humaine, qui est de tous les temps, et qui, toujours la même, demeure inébranlable au milieu des révolutions morales ou politiques : elle a pris le monde à son berceau, elle le conduira jusqu'à son dernier soupir.

Nous ne pourrions pousser plus loin cette appréciation sans empiéter sur un domaine qui n'est pas le nôtre. Aussi nous renfermons-nous humblement dans notre modeste rôle d'éditeur, attendant que l'accueil fait à cette nouvelle publication nous apprenne dans quelle mesure nous aurons satisfait les amateurs qui ont bien voulu jusqu'ici nous donner leur concours.

D. JOUAUST.

INTRODUCTION

Il *n'existe peut-être pas, dans notre littérature classique, de livre qui puisse plus aisément se passer de commentaires, et même de préface, que les* Lettres persanes. *L'auteur le comprit bien, qui les présenta tout d'abord au public avec une introduction de trois ou quatre pages. Longtemps mises à l'index, beaucoup plus par des esprits chagrins et étroits que par l'Église elle-même, elles furent, grâce à cet interdit, préservées des tristes effets du zèle des Saumaise et des Mathanasius. L'érudition est trop adroite aujourd'hui pour prendre à partie un pareil sujet. Elle sait combien gagnent à vieillir les objets de sa prédilection, et le livre de Montesquieu, avec un siècle et demi d'âge, est trop récent pour tenter les habiles. Nous allons plus loin : les ouvrages du genre des* Lettres persanes *se concilient mal, à notre avis, avec les gloses des « enquesteurs ès miettes historiques ». Ces études à côté détournent l'attention, fatiguent le lecteur et détruisent partie de l'intérêt du texte interprété. D'ailleurs, dans cette correspondance satirique que nous rééditons, les portraits que trace Montesquieu n'appartiennent pas moins à notre siècle, on peut dire à tous les siècles, qu'à*

celui de l'auteur, et vouloir, sur ces masques à loisir composés, inscrire des noms, comme sous ces tableaux des légendes, serait entreprendre un travail long et difficile, pour arriver au résultat assez commun de semblables recherches, — le ridicule.

On a tenté l'aventure; mais les savants travaux auxquels nous faisons allusion sont inconnus, et la poussière des bibliothèques ne leur est pas légère. Ne réveillons pas le souvenir de ces élucubrations, qui ont leur place dans les nomenclatures sans troubler la quiétude du lecteur. L'une, prenant au sérieux la Perse et les Persans de Montesquieu, a fait un cours d'études sur la grammaire orientale du président de Bordeaux; l'autre a presque écrit un cours de jurisprudence politique, a presque retrouvé l'Esprit des lois *sous la couverture multicolore et riante des* Lettres persanes.

Mais, sans chercher à tracer nous-même l'historique des Lettres persanes, *passons la plume à un maître dans cet art, à d'Alembert, par qui Montesquieu a été présenté depuis longtemps à l'admiration de la postérité.*

Ce ne fut qu'en 1721, c'est-à-dire âgé de trente-deux ans, qu'il mit à jour les *Lettres persanes*. Le Siamois des *Amusements sérieux et comiques* pouvoit lui en avoir fourni l'idée : mais il surpassa son modèle. La peinture des mœurs orientales, réelles ou supposées, de l'orgueil et du flegme de l'amour asiatique, n'est que le moindre objet de ces lettres; elle n'y sert, pour ainsi dire, que de prétexte à une satire fine de nos mœurs, et à des matières importantes que l'auteur approfondit en paraissant glisser sur elles. Dans cette espèce de tableau mouvant, Usbek expose surtout avec autant de légèreté que d'énergie ce qui a le plus frappé parmi nous ses yeux pénétrants; notre habitude de traiter sérieusement les choses les plus futiles et de tourner les plus importantes en plaisanterie; nos conversations si bruyantes et si frivoles; notre ennui dans le sein du plaisir même; nos préjugés et nos actions en contradiction

continuelle avec nos lumières ; tant d'amour pour la gloire joint à tant de respect pour l'idole de la faveur ; nos courtisans si rampants et si vains ; notre politesse extérieure et notre mépris réel pour les étrangers, ou notre prédilection affectée pour eux ; la bizarrerie de nos goûts, qui n'a rien au-dessous d'elle que l'empressement de toute l'Europe à les adopter ; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen, le commerce et la magistrature ; nos disputes littéraires si vives et si inutiles ; notre fureur d'écrire avant que de penser, et de juger avant que de connoître. A cette peinture vive, mais sans fiel, il oppose, dans l'apologue des Troglodytes, le tableau d'un peuple vertueux, devenu sage par le malheur ; morceau digne du Portique. Ailleurs il montre la philosophie longtemps étouffée, reparoissant tout-à-coup, regagnant par ses progrès le temps qu'elle a perdu, pénétrant jusque chez les Russes à la voix d'un génie qui l'appelle, tandis que chez d'autres peuples de l'Europe, la superstition, semblable à une atmosphère épaisse, empêche la lumière qui les environne de toutes parts d'arriver jusqu'à eux. Enfin, par les principes qu'il établit sur la nature des gouvernements anciens et modernes, il présente le germe de ces idées lumineuses, développées depuis par l'auteur dans son grand ouvrage.

Ces différents sujets, privés aujourd'hui des grâces de la nouveauté qu'ils avoient dans la naissance des *Lettres persanes*, conserveront toujours le mérite du caractère original qu'on a su leur donner, mérite d'autant plus réel qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain, et non du voile étranger dont il s'est couvert ; car Usbek a pris, durant son séjour en France, non-seulement une connoissance si parfaite de nos mœurs, mais une si forte teinture de nos manières mêmes, que son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance peut n'être pas sans dessein et sans adresse : en relevant nos ridicules et nos vices, il a voulu sans doute aussi rendre justice à nos avantages. Il a senti toute la faveur d'un éloge direct, et il nous a plus finement loués en prenant si souvent notre ton pour médire plus agréablement de nous.

Malgré le succès de cet ouvrage, M. de Montesquieu ne s'en étoit point déclaré ouvertement l'auteur. Peut-être croyoit-il échapper plus aisément par ce moyen à la satire littéraire, qui

épargne plus volontiers les écrits anonymes, parce que c'est toujours la personne et non l'ouvrage qui est le but de ses traits. Peut-être craignoit-il d'être attaqué sur le prétendu contraste des *Lettres persanes* avec l'austérité de sa place : « Espèce de reproche, disoit-il, que les critiques ne manquent jamais, parce qu'il ne demande aucun effort d'esprit. » Mais son secret étoit découvert, et déjà le public le montroit à l'Académie françoise. L'événement fit voir combien le silence de M. de Montesquieu avoit été sage. Usbek s'exprime quelquefois assez librement, non sur le fond du christianisme même; sur l'esprit de persécution dont tant de chrétiens ont été animés; sur les usurpations temporelles de la puissance ecclésiastique; sur la multiplication excessive des monastères, qui enlèvent des sujets à l'État sans donner à Dieu des adorateurs; sur quelques opinions qu'il a vainement tenté d'ériger en dogmes; sur nos disputes de religion, toujours violentes et souvent funestes. S'il paroît toucher ailleurs à des questions plus délicates et qui intéressent de plus près la religion chrétienne, ses réflexions, appréciées avec justice, sont en effet très-favorables à la révélation, puisqu'il se borne à montrer combien la raison humaine, abandonnée à elle-même, est peu éclairée sur ces objets. Parmi les véritables lettres de Montesquieu, l'imprimeur étranger en avait inséré quelques-unes d'une autre main, et il eût fallu du moins, avant que de condamner l'auteur, démêler ce qui lui appartenoit en propre. Sans égard à ces considérations, d'un côté la haine sous le nom de zèle, de l'autre le zèle, sans discernement ou sans lumières, se soulevèrent et se réunirent contre les *Lettres persanes*. Des délateurs, espèce d'hommes dangereuse et lâche, que, même dans un gouvernement sage on a quelquefois le malheur d'écouter, alarmèrent par un extrait infidèle la piété du ministère. M. de Montesquieu, par le conseil de ses amis, soutenu de la voix publique, s'étant présenté pour la place de l'Académie françoise vacante par la mort de M. de Sacy, le ministre (M. le cardinal de Fleury) écrivit à cette compagnie que Sa Majesté ne donneroit jamais son agrément à l'auteur des *Lettres persanes ;* qu'il n'avoit point lu ce livre, mais que des personnes en qui il avoit confiance lui en avoient fait connoître le poison et le danger. M. de Montesquieu sentit le coup qu'une pareille accusation pouvoit porter à sa personne, à sa famille, à la tranquillité de

sa vie. Il n'attachoit pas assez de prix aux honneurs littéraires, ni pour les rechercher avec avidité, ni pour affecter de les dédaigner quand ils se présentoient à lui, ni enfin pour en regarder la simple privation comme un malheur; mais l'exclusion perpétuelle, et surtout les motifs de l'exclusion, lui paroissoient une injure. Il vit le ministre, lui déclara que, par des raisons particulières, il n'avouoit point les *Lettres persanes*, mais qu'il étoit encore plus éloigné de désavouer un ouvrage dont il croyoit n'avoir point à rougir, et qu'il devoit être jugé d'après une lecture, et non sur une délation. Le ministre prit enfin le parti par où il auroit dû commencer; il lut le livre, aima l'auteur, et apprit à mieux placer sa confiance. L'Académie françoise ne fut point privée d'un de ses plus beaux ornements; et la France eut le bonheur de conserver un sujet que la superstition ou la calomnie étoient prêtes à lui faire perdre; car M. de Montesquieu avoit déclaré au gouvernement qu'après l'espèce d'outrage qu'on alloit lui faire, il iroit chercher chez les étrangers, qui lui tendoient les bras, la sûreté, le repos, et peut-être les récompenses qu'il auroit dû espérer dans son pays. La nation eût déploré cette perte, et la honte en fût pourtant retombée sur elle.

Ce n'est pas sans sourire qu'on voit d'Alembert accuser le style et les idées de Montesquieu d'avoir déjà vieilli de son temps. Sans doute il se croyait destiné à un sort tout autre; mais Montesquieu a triomphé dans cette lutte du génie contre une critique hâtive, et son livre, toujours jeune, malgré quelques côtés faibles, est aujourd'hui populaire et se range, parmi les satiriques, après ce que le XVIIe siècle nous a laissé d'admirable en ce genre.

A près d'un siècle de distance, M. Villemain a porté sur Montesquieu un jugement non moins remarquable que celui de d'Alembert en ce qui concerne les Lettres persanes. *Nous reproduisons intégralement ces pages si bien pensées et dont le style n'a pas vieilli, quoique portant une date déjà éloignée de nous.*

Montesquieu a été tour à tour le peintre le plus exact et le

plus piquant modèle de l'esprit du XVIIIe siècle, l'historien et le juge des Romains, l'interprète des lois de tous les peuples; il a suivi son siècle, ses études et son génie. Les peintures spirituelles et satiriques des *Lettres persanes* feront pressentir quelques-uns des défauts qu'on reproche à l'*Esprit des Lois;* mais nous y verrons percer les saillies d'une raison puissante et hardie qui ne peut se contenir dans les bornes d'un sujet frivole, et franchit d'abord les points les plus élevés des disputes humaines.

Le plus beau triomphe d'un grand écrivain serait de dominer ses contemporains, sans rien emprunter de leurs opinions et de leurs mœurs, et de plaire par la seule force de la raison; mais le désir impatient de la gloire ne permet pas de tenter ce triomphe, peut-être impossible; et les hommes qui doivent obtenir le plus d'autorité sur leur siècle commencent par lui obéir. Telle est cette influence, que les mêmes génies, transportés à d'autres époques, changeraient le caractère de leurs écrits, et que l'ouvrage le plus original porte la marque du siècle autant que celle de l'auteur.

Montesquieu, nourri dans l'étude austère des lois, et revêtu d'une grave magistrature, publie, en essayant de cacher son nom, un ouvrage brillant et spirituel, où la hardiesse des opinions n'est interrompue que par les vives peintures de l'amour. Un nouveau siècle a remplacé le siècle de Louis XIV, et le génie de cette époque naissante anime les *Lettres persanes:* vous le retrouverez là plus étincelant que dans les écrits mêmes de Voltaire; c'est le siècle des opinions nouvelles, le siècle de l'*esprit*. L'ennui d'une longue contrainte imposée par un grand monarque, dont la piété s'attristait dans la vieillesse, et le malheur, les folies d'un gouvernement corrupteur et d'un prince aimable, tout avait répandu dans la nation un goût de licence et de nouveauté, qui favorisait cette faculté heureuse à laquelle les Français ont donné, sans doute dans leur intérêt, le nom même de l'esprit, quoiqu'elle n'en soit que la partie la plus vive et la plus légère. C'est le caractère dont brillent, au premier coup d'œil, les *Lettres persanes*. C'est la superficie éblouissante d'un ouvrage quelquefois profond. Portraits satiriques, exagérations ménagées avec un air de vraisemblance, décisions tranchantes appuyées sur des saillies, contrastes inattendus, expressions fines

et détournées; langage familier, rapide et moqueur; toutes les formes de l'esprit s'y montrent et s'y renouvellent sans cesse. Ce n'est pas l'esprit délicat de Fontenelle, l'esprit élégant de la Mote : la raillerie de Montesquieu est sentencieuse et maligne comme celle de la Bruyère; mais elle a plus de force et de hardiesse. Montesquieu se livre à la gaieté de son siècle; il la partage, pour mieux la peindre; et le style de son ouvrage est à la fois le trait le plus brillant et le plus vrai du tableau qu'il veut tracer. La Bruyère, se plaignant d'être renfermé dans un cercle trop étroit, avait esquissé des caractères, parce qu'il n'osait peindre des institutions et des peuples : Montesquieu porte plus haut sa raillerie. Ses plaisanteries sont la censure d'un gouvernement ou d'une nation. Réunissant ainsi la grandeur des sujets et la frivolité hardie des opinions et du style, il peint encore les Français par sa manière de juger tous les peuples.

L'invention des *Lettres persanes* était si facile, que l'auteur l'avait dérobée sans scrupule, et même sur un écrivain trop ingénieux pour être oublié. Mais, dans ce cadre vulgaire, avec plus d'esprit que Dufresny, Montesquieu pouvait jeter de la passion et de l'éloquence; et quelquefois le génie du législateur se révélait au milieu des témérités du scepticisme et des jeux d'une imagination riante et libre. Le maître de Platon, le précepteur de la sagesse antique, avant de corriger les erreurs des hommes, avait cultivé les arts. Mais la grave antiquité remarqua toujours que les statues des trois Grâces qui sortirent du ciseau de Socrate jeune encore étaient à demi voilées. Montesquieu n'a point imité cette pudeur. Nous n'oserons pas dire que, préoccupé du soin de retracer les coutumes des peuples, l'auteur des *Lettres persanes* se montrait seulement historien et moraliste dans la vive peinture de l'amour oriental; ou, s'il en est ainsi, nous avouerons qu'il a porté bien loin l'emploi de cet art ingénieux qui soutient l'intérêt de la fiction par la vérité des mœurs. Mais avec quel charme cette vérité des mœurs ne s'unit-elle pas quelquefois sous sa plume à des images chastes et passionnées! Un de ces Parsis proscrits sur leur terre natale retrace, avec l'exemple des grandes injustices de la société corrompue, le tableau de l'amour dans la simplicité des mœurs patriarcales. Le peintre qui reproduit avec tant de force la corruption sans politesse et le grossier despotisme de l'Orient, la corruption

spirituelle et raffinée de l'Europe, se plaît à ces images puisées dans les mœurs poétiques de la société primitive.

On peut observer que les plus sérieux philosophes ont cherché dans les rêves de leur imagination le dédommagement des tristes connaissances qu'ils avaient acquises sur la vie humaine : comme si, plus on avait étudié ce monde incorrigible, plus on s'élançait vers un autre monde, dont toutes les lois et toute l'histoire sont à la disposition d'un cœur vertueux. Après avoir éprouvé les caprices de la démocratie et ceux du despotisme, après avoir vu dans Athènes des hommes libres souillés par la mort d'un juste, Platon s'occupait tantôt à rêver l'Atlantide, tantôt à préparer les institutions de son impraticable république. Tacite, pour se consoler de la peinture trop fidèle de Rome, embellissait l'histoire d'une peuplade sauvage, et faisait sortir la sagesse et la vertu de ces forêts qui cachaient encore la liberté. Morus et Harrington, dans des jours de fanatisme et de fureur, décrivaient le bonheur d'un État libre et sans factions, où la plus parfaite sécurité s'unirait à la plus parfaite indépendance.

Des illusions plus instructives et plus vraisemblables ont inspiré l'épisode des Troglodytes, de ce peuple si malheureux quand il est insociable, qui passe du crime à la ruine, se renouvelle par les bonnes mœurs, et, trop tôt fatigué de ne devoir sa félicité qu'à lui-même, va chercher dans l'autorité d'un maître un joug moins pesant que la vertu. Ces trois périodes, admirablement choisies, présentent tout le tableau de l'histoire du monde. Mais ce qui honore la sagesse de Montesquieu, c'est qu'elles renferment le plus bel éloge de la vie sociale. Tandis que Rousseau prononce anathème contre le premier auteur de la société, tandis que, par amour de l'indépendance, il veut arracher les premières bornes qui, posées autour d'un champ, furent le symbole de la justice naissant avec la propriété, Montesquieu fonde le bonheur sur la justice, affermissant les droits de chacun pour l'indépendance de tous. A ses yeux, l'âge de la corruption et du malheur, c'est le moment où l'égoïsme armé se soulève contre les lois, où la violence des individus détruit les promesses que la société à faites à ses membres. L'âge de la liberté, c'est l'âge de la justice présidant au maintien des intérêts civils, à la sainteté des contrats, à l'équité des échanges,

à la perfection de la vie sociale, c'est-à-dire au respect de tous les droits consacrés par elle. Les images des vertus privées, les douces peintures d'une condition parée de l'innocence, viennent orner le tableau, pour ajouter à cette première leçon, qui place dans la vertu des citoyens la force de l'État, une autre leçon trop oubliée, c'est que la morale des familles fait des citoyens, et maintient ou remplace les lois. Vérités naïves, au delà desquelles n'auraient pas dû remonter les hardis investigateurs qui, voulant creuser jusqu'aux racines de l'arbre social, l'ont renversé dans l'abîme qu'ils avaient ouvert!

Cette sagesse d'application et de principes que Montesquieu devait porter dans l'histoire des intérêts civils, dans la théorie des lois établies, il l'annonce, il s'y prépare, pour ainsi dire, par d'ingénieuses allégories; et sa politique romanesque est plus raisonnable et plus attentive à la vérité des choses que la politique sérieuse de beaucoup d'écrivains célèbres. On sent que, dominé par un esprit juste et observateur, lors même qu'il se livre à des écarts d'imagination, il ne peut oublier la réalité des événements, et des mœurs qu'il a longtemps étudiées. Veut-il, dans l'épisode des Troglodytes, peindre la perfection idéale de la vie humaine, il n'essaye pas, comme Rousseau, d'exagérer l'abrutissante liberté de la vie sauvage; il trace le tableau embelli de l'homme en société; et ce tableau, malgré l'éclat des couleurs, ressemble à quelques années de bonheur et de vertu que l'on trouverait éparses dans les annales des républiques naissantes; mais, en décrivant cette vertueuse félicité, il la montre prête à finir; et cet aveu est le dernier trait ajouté à la vaisemblance historique.

Voilà Montesquieu peint de main de maître et jugé par un esprit viril et comme de notre siècle. On ne saurait mieux dire et justifier plus complétement l'auteur des Lettres persanes *de tant d'accusations portées contre son esprit. En l'attaquant, on frappe un siècle tout entier, dont il est, dès l'abord, la personnification. La gloire littéraire ne s'acquiert souvent que par de tels sacrifices. On ne s'inquiète guère aujourd'hui des atteintes portées par Rabelais au bon goût; ce qu'on loue en lui a fait oublier ses défauts, car nul*

homme au monde n'a plus sacrifié aux extravagances de son siècle pour produire quelques vérités.

Toutes proportions gardées, Montesquieu, à la cour des derniers Bourbons, n'a pas moins osé que l'auteur de Pantagruel *à celle des derniers Valois; leurs deux livres s'inspirent du même amour de l'humanité et ont eu la gloire de lui faire faire un progrès égal.*

M. Sainte-Beuve, dans son étude sur Marivaux, a extrait d'une feuille périodique que publiait celui-ci un jugement assez inattendu de l'auteur du Paysan parvenu *sur les* Lettres persanes :

Je juge que l'auteur est un homme de beaucoup d'esprit; mais, entre les sujets hardis qu'il se choisit et sur lesquels il me paraît le plus briller, le sujet qui réussit le mieux à l'ingénieuse vivacité de ses idées, c'est celui de la religion et des choses qui ont rapport à elle. Je voudrais qu'un esprit aussi fin que le sien eût senti qu'il n'y a pas un si grand mérite à donner du joli et du neuf sur de pareilles matières, et que tout homme qui les traite avec quelque liberté peut s'y montrer spirituel à peu de frais; non que, parmi les choses sur lesquelles il se donne un peu carrière, il n'y en ait d'excellentes en tous sens, et que même celles où il se joue le plus ne puissent recevoir une interprétation utile; car enfin, dans tout cela, je ne vois qu'un homme d'esprit qui badine, mais qui ne songe pas assez qu'en se jouant il engage quelquefois un peu trop la gravité respectable de ces matières : il faut là-dessus ménager l'esprit de l'homme, qui tient faiblement à ses devoirs, et ne les croit presque plus nécessaires dès qu'on les lui présente d'une façon peu sérieuse.

Et M. Sainte-Beuve ajoute :

Montesquieu devenu l'auteur de l'*Esprit des Lois* aurait ratifié et signé cette critique adressée au jeune auteur des *Lettres persanes.*

Montesquieu, comme La Rochefoucauld, puise son origine dans la Réforme française. Son aïeul, Jean de Secondat, avait été l'un des fidèles du roi de Navarre Henri II, et ce fut grâce aux libéralités de la famille de ce prince qu'il put acquérir la terre de Montesquieu.

L'auteur de l'Esprit des Lois *n'avait pas oublié cette origine. Dans les passages frondeurs de son premier livre, il semble s'inspirer de certains arguments de la Réforme, et la sévérité de* l'Esprit des Lois *n'est pas sans rappeler l'austère souvenir du huguenot Cujas.*

Chose singulière! les deux plus célèbres moralistes de notre littérature, Montaigne et Montesquieu, sont de cette Gironde qui produisit plus tard, aux jours orageux de notre histoire, tant de vaillants défenseurs du juste et du droit. Il semble, lorsqu'on relit l'histoire de ces temps, voir mettre en action par ces hommes les maximes inflexibles de l'Esprit des Lois, *et le plus beau titre de gloire pour Montesquieu est d'avoir fait de semblables héros.*

Remarquons que, tout d'abord, les Lettres persanes *elles-mêmes avaient inspiré le génie de Beccaria. C'est à ce livre que le célèbre criminaliste doit « sa conversion à la philosophie ». Ainsi s'exprime-t-il dans ses lettres.*

Montesquieu mourut à soixante-six ans, fort repentant, dit-on, des idées qu'il avait exprimées dans les Lettres persanes. *La fin des grands hommes n'arrive pas, en général, en pleine lumière à la postérité, et les témoins qui la racontent ne se piquent pas toujours d'impartialité. Celle de Montesquieu n'est guère connue que par des récits de personnes contraires aux idées qu'il avait exprimées pendant la majeure partie de sa vie, et qui assurent qu'à l'heure dernière il condamna ses principes. Toutefois les paroles qu'on lui prête à cette heure solennelle sont telles qu'on les pouvait attendre d'un homme qui avait de si loin présagé un siècle aux tendances religieuses et tout ensemble tolérantes : « La*

morale de l'Évangile, aurait-il dit, est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes. »

Voilà qui nous entraîne loin des Lettres persanes. *La critique a dit depuis longtemps son dernier mot sur ce livre immortel : il était d'ailleurs fort inutile d'ajouter nos louanges à celles de tant d'écrivains autorisés. Notre réimpression, faite avec tout le soin que mérite une pareille œuvre, nous range suffisamment parmi les admirateurs du génie de Montesquieu.*

Louis LACOUR.

LETTRES

PERSANES

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE BRUNEL,
sur le Dam.

M. DCC. XXI

LETTRES

PERSANES

Je ne fais point ici d'Epître Dédicatoire, et je ne demande point de protection pour ce Livre ; on le lira s'il est bon ; et s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premieres Lettres pour essayer le goût du Public ; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeüille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais, c'est à condition que je ne serai pas connu : car, si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'Ouvrage, sans que je presente encore à la Cri-

tique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : « Son Livre jure avec son caractere ; il devroit employer son tems à quelque chose de mieux ; cela n'est pas digne d'un homme grave. » Les Critiques ne manquent jamais ces sortes de réfléxions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logez avec moi; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En éfet, des gens transplantez de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets; ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres. Je les copiai. J'en surpris même quelques-unes dont ils se seroient bien gardez de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité et la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur ; toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le Lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pû, et l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes qui l'auroient envoyé jusques dans les nuës.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs compliimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous ; et j'ai passé un nombre infini de ces minuties qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, et qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux qui nous ont donné des recueils de Lettres avoient fait de même, ils auroient vû leur ouvrage s'évanoüir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné, c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-

même des mœurs et des manieres de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, et à remarquer des choses qui, j'en suis sûr, ont échapé à bien des Allemans qui ont voyagé en France. J'attribuë cela au long séjour qu'ils y ont fait; sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre, parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Traducteur, et même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa Version ou de sa glose du panégyrique de l'Original et d'en relever l'utilité, le mérite et l'excellence. Je ne l'ai point fait, on en devinera facilement les raisons : une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

LETTRE I.

Usbek à son ami Rustan.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la Vierge qui a mis au monde douze Prophetes, nous nous remîmes en chemin, et hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica et moi sommes peut être les premiers parmi les Persans que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur Pays, et qui ayent renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la Sagesse.

Nous sommes nez dans un Royaume florissant, mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, et que la lumiere Orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre Voyage; ne me flâte point, je ne compte pas sur un grand nombre d'Aprobateurs. Adresse ta Lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Rustan, sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidéle.

De Tauris, le 15 *de la Lune de Saphar*, 1711.

LETTRE II.

Usbek au premier Eunuque noir.

A son Serrail d'Ispahan.

Tu es le Gardien fidéle des plus belles femmes de Perse; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veille sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose et joüit d'une securité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit comme dans le tumulte du jour; tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'esperance; tu es le fleau du vice et la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, et tu leur obéïs; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontez, et leurs fais exécuter de même les loix du Serrail; tu trouve de la gloire à leur rendre les services les plus vils, tu te soumets avec respect et avec crainte à leurs ordres legitimes, tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves; mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur et de la modestie.

Souviens-toi toûjours du néant dont je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place et te confier les délices de mon cœur; tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour, mais fais leur en même tems sentir leur extrême dépendance; procure-leur tous les plaisirs qui

peuvent être innocens; trompe leurs inquiétudes; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses; persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener; mais fais faire main basse sur tous les hommes qui se presenteront devant elles; exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame; parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris, le 16 de la Lune de Saphar, 1711.

LETTRE III.

Zachis à Usbek.

A Tauris.

Nous avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere et quitter nos litieres, nous nous mîmes selon la coutume dans des boëttes, deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, et nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Usbek, dans ton Serrail d'Ispahan, dans ces lieux qui, me rappelant sans cesse mes plaisirs passez, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence? J'errois d'apartemens en apartemens, te cherchant toujours et ne te trouvant jamais, mais rencontrant partout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu, où pour la premiere fois de ma vie je te reçûs dans mes bras, tantôt dans celui

où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes: chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté; nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parûres et d'ornemens; tu vis avec plaisir les miracles de nôtre art; tu admiras jusques où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire; mais tu fis bien-tôt céder ces charmes empruntez à des graces plus naturelles; tu détruisis tout nôtre ouvrage; il fallut nous dépoüiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes; il fallut paroître à ta vûë dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur, je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux; nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens; ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer, chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers; tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets; tu nous fis passer en un instant dans mille situations differentes; toujours de nouveaux commandemens, et une obéïssance toujours nouvelle. Je te l'avouë, Usbek, une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris, tu me quittas, tu revins à moi, et je sçus te retenir; le triomphe fut tout pour moi, et le desespoir pour mes rivales. Il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde; tout ce qui nous entourroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi. Si elles avoient bien vû mes transports, elles auroient senti la difference qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vû que si elles pouvoient disputer avec moi des charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité... Mais où suis-je? Où m'emmene ce vain recit? C'est un malheur de

n'être point aimée, mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé? Helas! tu ne sçais pas même ce que tu perds! Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus; mes larmes coulent et tu n'en joüis pas; il semble que l'amour respire dans le Serrail, et ton insensibilité t'en éloigne sans cesse. Ah! mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux!

Du Serrail de Fatmé, le 21 de la Lune de Maharram, 1711.

LETTRE IV.

Zephis à Usbek.

A Zéron.

Enfin ce monstre noir a resolu de me desesperer: il veut à toute force m'ôter mon esclave Zelide, Zelide qui me sert avec tant d'affection, et dont les adroites mains portent par tout les ornemens et les graces; il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse, il veut encore qu'elle soit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance, et parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoye toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vû des choses que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse, ma retraite ni ma Vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans; un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, et il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusques à des justifications. Je ne veux

d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien, et, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé, le 29 de la Lune de Maharram, 1711.

LETTRE V.

Rustan à Usbek.

A Erzéron.

Tu es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une legereté d'esprit, les autres à quelque chagrin. Tes amis seuls te défendent, et ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais, mais je ne sçaurois te pardonner ton absence, et quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu, aime-moi toûjours.

D'Ispahan, le 28 de la Lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

Usbek à son ami Nessir.

A Ispahan.

A une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéïssance des Turcs. Douze jours après nous arrivâmes à Erzéron, où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avouë, Nessir, j'ai senti une douleur secrette quand j'ai perdu la Perse de vuë et que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans le Pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis se sont presentés à mon esprit; ma tendresse s'est reveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, et m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes; je ne puis penser à elles que je ne sois devoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime, je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux Serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour et l'ai détruit par lui-même ; mais de ma froideur même il sort une jalousie secrette qui me devore. Je vois une troupe de femmes laissées presqu'à elles-mêmes; je n'ai que des lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté si mes esclaves étoient fidéles : que sera-ce s'ils ne le sont pas? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir? C'est

un mal où mes amis ne peuvent porter de remede; c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets. Et qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité qu'une correction éclatante! Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir; c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzéron, le 10 *de la Lune de Rabiab*, 2, 1711.

LETTRE VII.

Fatmé à Usbek.

A Erzéron.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, et dans l'abattement où je suis je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail comme si tu y étois, je ne suis point desabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras, qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse, libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme; tu es le seul encore dont la vûë m'ait été permise [1], car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté

1. Les Femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées que les Femmes Turques et les Femmes Indiennes.

de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse ; mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu où je suis enfermée par la nécessité de ma condition, quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne, quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette Capitale des Nations, Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi : il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chere : quoique je ne doive être vûë de personne et que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire. Je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce tems heureux où tu venois dans mes bras; un songe flâteur qui me séduit me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses desirs comme elle se flâte dans ses esperances : je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous; la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil ; je te cherche à mes côtez, et il me semble que tu me fuis. Enfin le feu qui me devore dissipe lui-même ces enchantemens et rappelle mes esprits ; je me trouve pour lors si animée... Tu ne le croirois pas, Usbek. Il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire;

que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs et dans la fureur d'une passion irritée; que bien loin d'être heureuse elle n'a pas même l'avantage de servir à la felicité d'un autre; ornement inutile d'un Serrail, gardée pour l'honneur et non pas pour le bonheur de son Epoux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmez que nous aïons des desirs que nous ne puissions pas satisfaire; vous nous traitez comme si nous étions insensibles, et vous seriez bien fâchez que nous le fussions; vous croyez que nos desirs si long tems mortifiez seront irritez à vôtre vuë : il y a de la peine à se faire aimer; il est plus court d'obtenir de notre temperament ce que vous n'osez esperer de vôtre merite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu; compte que je ne vis que pour t'adorer; mon ame est toute pleine de toi, et ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Ispahan, le 12 de la Lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

LA lettre m'a été renduë à Erzéron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine: que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis ou la mienne?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse; je le puis

dire, mon cœur ne s'y corrompit point; je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai, mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône, j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu, je déconcertai la Flatterie, et j'étonnai en même tems les adorateurs et l'Idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis, que je m'étois attiré la jalousie des Ministres, sans avoir la faveur du Prince, que dans une Cour corrompuë je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les Sciences, et à force de le feindre il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires, et je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toûjours exposé à la malice de mes ennemis, et je m'étois presqu'ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement. Je résolus de m'exiler de ma patrie, et ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi, je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les Sciences de l'Occident, je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages. Je trouvai grace devant ses yeux, je partis, et je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage; laisse parler Ispahan, ne me défends que devant ceux qui m'aiment; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes: je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à present; peut-être ne serai-je que trop oublié, et que mes amis... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée: je leur serai toûjours cher; je compte sur leur fidélité comme sur la tienne.

D'Erzéron, le 20 de la Lune de Gemmadi. 2. 1711.

LETTRE IX.

Le premier Eunuque à Ibbi.

A Erzeron.

Tu suis ton ancien Maître dans ses Voyages; tu parcours les Provinces et les Royaumes; les chagrins ne sçauroient faire d'impression sur toi; chaque instant te montre des choses nouvelles; tout ce que tu vois te récrée et te fait passer le tems sans le sentir.

Il n'en est pas de meme de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toûjours environné des mêmes objets et devoré des mêmes chagrins; je gémis accablé sous le poids des soins et des inquiétudes de cinquante années, et dans le cours d'une longue vie je ne puis pas dire avoir eu un jour serain et un moment tranquille.

Lorsque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, et m'eut obligé, par des séductions soutenuës de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même, las de servir dans les emplois les plus penibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos et à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement et non pas la perte; j'esperois que je serois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions sans en éteindre la cause, et, bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le Serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu; je me sentois animé

à chaque instant; mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vûë que pour me désoler; pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître, je ne l'ai jamais deshabillée que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur et un affreux desespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis et de chagrins, il me les falloit devorer, et ces mêmes femmes que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards severes; j'étois perdu si elles m'avoient penetré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris!

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté que je perdis entierement la Raison, et que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere reflexion que ce jour étoit le dernier de mes jours; je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts, mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foiblesse me vendit bien cher son silence: je perdis entierement mon autorité sur elle, et elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé, je suis vieux, et je me trouve à cet égard dans un état tranquille; je regarde les femmes avec indifference, et je leur rends bien tous leurs mépris et tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir; je me souviens toûjours que j'étois né pour les commander, et il me semble que je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sens froid et que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoi que je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéïr me donne une joye se-

crette; quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, et il m'en revient toûjours une satisfaction indirecte. Je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire, et mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, et qu'à tous les instans je suis necessaire; je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis; aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat: elles me trouvent au devant de tous leurs plaisirs les plus innocens; je me presente toûjours à elles comme une barriere inébranlable; elles forment des projets, et je les arrête soudain. Je m'arme de refus, je me herisse de scrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie; je les desespere en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe et de l'autorité du Maître; je me plains ensuite d'être obligé à tant de severité, et je semble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt et un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagrémens, et que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir sur ceux que je leur donne; elles ont des revers terribles; il y a entre nous comme un flux et reflux d'empire et de soumission; elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple, et, sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle. Je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices; il semble qu'elles se relaïent pour m'exercer, et que leurs fantaisies se succedent. Souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins; elles me font faire de fausses confidences. Tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit

rendre une lettre. Tout ceci me trouble, et elles rient de ce trouble ; elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriere leur porte, et m'y enchaînent nuit et jour ; et elles sçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs ; elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut dans ces occasions une obéïssance aveugle et une complaisance sans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi seroit une chose inouïe, et si je balançois à leur obéïr, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon Maître ; j'ai autant d'ennemies dans son cœur qui ne songent qu'à me perdre ; elles ont des quarts d'heure où je ne suis point écouté, des quarts d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts d'heure ou j'ai joûjours tort. Je mene dans le lit de mon Maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, et que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens et de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services presens effacent dans un moment tous mes services passez, et rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur et de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait ? Je laissai une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflâmé, elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit, et ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pû soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la Victime

d'une négociation amoureuse, et d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toûjours vécu.

Que tu es heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek; il t'est facile de lui plaire et de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

MIRZA à son ami USBEK.

A Erzeron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica; il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manque, Usbek; tu étois l'ame de nôtre société; qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur et l'esprit ont formez!

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la Morale. Hier on mit en question si les hommes étoient heureux par les plaisirs, et les satisfactions des Sens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai souvent oüi dire que les hommes étoient nez pour être vertueux, et que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me desesperent avec leurs passages de l'Alcoran, car je ne leur parle pas comme vrai

croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

Usbek à Mirza.

A Ispahan.

Tu renonce à ta Raison pour essayer la mienne; tu descends jusqu'à me consulter, tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flâte encore plus que la bonne opinion que tu as conçûë de moi, c'est ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits; il y a de certaines veritez qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les veritez de Morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple, appellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites qui, si nous en croyons les Historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits; ils n'étoient point velus comme des Ours, ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux; mais ils étoient si méchans et si feroces qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangere, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit severement; mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, et exterminerent toute la famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement, et, après bien des dissentions, ils créerent des Magistrats; mais à peine les eurent-ils élus qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrerent encore.

Ce Peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéïroient plus à personne, que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers; ils disoient: « Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi, je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins, et, pourvû que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient miserables. »

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit : « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me seroit inutile; je ne prendrai point de la peine pour rien. »

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la secheresse fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevez manquerent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles; ainsi les Peuples des montagnes perirent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse: les lieux élevez se

trouverent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine, mais ces miserables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle, son voisin en devint amoureux et l'enleva : il s'émût une grande querelle, et, après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la Republique subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui et voulurent lui dire leurs raisons. « Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à moi ou à vous? J'ai mon champ à labourer, je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos differens et travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes : je vous prie de me laisser en repos et de ne m'importuner plus de vos querelles. » Là-dessus il les quitta et s'en alla travailler ses terres. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mouroit plûtôt que de rendre cette femme, et l'autre, penetré de l'injustice de son voisin et de la dureté du Juge, s'en retournoit desesperé, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut, et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge et qui avoit été si peu sensible à son malheur; il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possedoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ. Ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper, et, effectivement, ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois; mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire

ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il se trouva trop foible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vid de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix. Le Marchand dit en lui-même : « Naturellement je ne devrois esperer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled, mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. » Il fallut en passer par là et payer le prix demandé. « Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à present. — Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de bled? J'en ai à vendre ; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut être, car vous sçaurez que le bled est extrêmement cher et que la famine regne presque partout ; mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de bled, car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. »

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Medecin habile y arriva du païs voisin et donna ses remedes si à propos qu'il guerit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traitez demander son salaire, mais il ne trouva que des refus ; il retourna dans son païs, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long Voyage ; mais bien-tôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate ; ils allerent à lui, cette fois, et n'attendirent pas qu'il vint chez eux : « Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir, vous ne meritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité et que les regles de l'équité vous sont inconnuës ; je croirois offenser les Dieux, qui vous punissent, si je m'opposois à la Justice de leur colere.

A Erzéron, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Ispahan.

Tu as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites perirent par leur méchanceté même et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles il n'en resta que deux, qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce païs deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité, ils connoissoient la Justice, ils aimoient la vertu; autant liez par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la desolation generale et ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de differens que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naître; et, dans l'endroit du païs le plus écarté, séparez de leurs compatriotes indignes de leur presence, ils menoient une vie heureuse et tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes et ils en étoient tendrement cheris; toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la Vertu ; ils leur representoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes et leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant; ils leur faisoient sur tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toûjours dans l'intérêt commun, que vouloir s'en séparer c'est vouloir se perdre, que la Vertu n'est point une chose qui doive nous coûter,

qu'il ne faut point la regarder comme un exercice penible, et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bien-tôt la consolation des Peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune Peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toûjours la même, et la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nomdre d'exemples.

Qui pourroit representer ici le bonheur de ces Troglodites? Un Peuple si juste devoit être cheri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, et la Religion vint adoucir dans les Mœurs ce que la Nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux. Les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons les celebroient par leurs danses et par les accords d'une Musique champêtre; on faisoit ensuite des festins, où la joye regnoit pas moins que la frugalité; c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve, c'est-là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir, c'est là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bien-tôt confirmé par le consentement des peres, et c'est là que les tendres meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce et fidelle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux; ce n'étoit pas les richesses et une onereuse abondance : de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes; ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans; les filles y venoient apporter le tendre Sacrifice de leur cœur, et ne leur demandoient d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies et que les bœufs, fatiguez, avoient ramené la charuë, ils s'assembloient, et, dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites et leurs malheurs, la Vertu renaissante avec un nouveau Peuple, et sa félicité; ils chantoient ensuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toûjours presentes aux hommes qui les implorent, et leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas; ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toûjours parée de l'innocence; bien-tôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins; dans ce païs heureux la cupidité étoit étrangere; ils se faisoient des presens où celui qui donnoit croyoit toûjours avoir l'avantage; le Peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille; les troupeaux étoient presque toûjours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzéron, le 6 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

Usbek au même.

Je ne sçaurois assez te parler de la Vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : « Mon pere doit demain labourer son champ, je me leverai deux heures avant lui, et, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré. »

Un autre disoit en lui-même : « Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens, il faut que je parle à mon pere et que je le détermine à faire ce mariage. »

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau. « J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une genisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux. »

On entendit dire à un autre : « Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux, car mon frere, que mon pere aime tant et que je cheris si fort, a recouvré la santé. »

Ou bien : « Il y a un champ qui touche celui de mon pere, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposez aux ardeurs du Soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre. »

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblez, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. « Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites, mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille. »

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison et avoient tout emporté. « S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospéritez ne furent pas regardées sans envie : les Peuples voisins s'assemblerent, et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connuë, les Troglodites envoyerent au devant d'eux des Ambassadeurs qui leur parlerent ainsi :

« Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes et nous craignons les Dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous

faire des habits? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Posez bas les armes, venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela; mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuste et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.»

Ces paroles furent renvoyées avec mépris. Ces Peuples sauvages entrerent armez dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposez à la défense. Ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux; ils furent étonnez de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur; l'un vouloit mourir pour son pere, un autre pour sa femme et ses enfans, celui-ci pour ses freres, celui-là pour ses amis, tous pour le Peuple Troglodite. La place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à vanger.

Tel fut le combat de l'Injustice et de la Vertu. Ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuïr, et ils cederent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchez.

D'Erzéron, le 9 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

Usbek au même.

Comme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi : ils convinrent qu'il falloit déferer la couronne à celui qui étoit le plus juste, et ils jetterent tous les yeux sur un vieillard venerable par son âge et par une longue vertu; il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des dêputez pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi; vous me deferez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vû en naissant les Troglodites libres et de les voir aujourd'hui assujettis. » A ces mots il se mit à répandre un torrent de larmes. « Malheureux jours, disoit-il, et pourquoi ai-je tant vecu? » Puis il s'écria d'une voix severe : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites! vôtre vertu commence à vous peser : dans l'état où vous êtes, n'ayant point de Chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous, sans cela vous ne sçauriez subsister et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers Peres; mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un Prince et obéïr à ses Loix, moins rigides que vos mœurs; vous sçavez que pour lors vous pourrez contenter vôtre

ambition, acquerir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que, pourvû que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la Vertu. » Il s'arrêta un moment et ses larmes coulerent plus que jamais. « Eh ! que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi et par le seul panchant de la nature? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines; je vais bien-tôt revoir vos sacrez ayeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissez sous un autre joug que celui de la Vertu? »

D'Erzéron, le 10 *de la Lune de Gemmadi*, 2, 1711.

LETTRE XV.

Usbek au Molak Mehemet Ali, gardien des trois tombeaux.

A Com.

Pourquoi vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak? Tu es bien plus fait pour le séjour des Etoiles. Tu te caches sans doute de peur d'obscurcir le soleil : tu n'as point de taches comme cet astre, mais comme lui tu te couvres de nuages.

Ta science est un abîme plus profond que l'Océan; ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux poîntes; tu sçais ce qui se passe dans les neuf

Chœurs des Puissances celestes : tu lis l'Alcoran sur la poîtrine de nôtre divin Prophête, et lorsque tu trouves quelque passage obscur, un Ange par son ordre déploye ses aîles rapides et descend du trône pour t'en reveler le secret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les Seraphins une intime correspondance; car enfin, treiziéme Iman, n'es-tu pas le centre où le ciel et la terre aboutissent, et le point de communication entre l'Abîme et l'Empirée?

Je suis au milieu d'un Peuple profane; permets que je me purifie avec toi, souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites; distingue-moi des méchans, comme on distingue au lever de l'aurore le filet blanc d'avec le filet noir; aide-moi de tes Conseils; prens soin de mon ame, enyvre-la de l'esprit des Prophêtes, nourris-la de la science du Paradis, et permets que je mette ses playes à tes pieds. Adresse tes Lettres sacrées à Erzéron, où je resterai quelques mois.

D'Erzéron, le 11 *de la Lune de Gemmadi*, 2. 1711.

LETTRE XVI.

Usbek au même.

Je ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience; je ne sçaurois attendre ta sublime réponse : j'ai des doutes, il faut les fixer; je sens que ma raison s'égare; ramene-la dans le droit chemin; viens m'éclairer, source de lumiere; foudroye avec ta plume divine les difficultés que je vais te proposer : fais-moi

pitié de moi-même et rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que nôtre Legislateur nous prive de la chair de pourceau et de toutes les viandes qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, et que pour purifier nôtre ame il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures ni impures; je ne puis concevoir aucune qualité inherente au sujet qui puisse les rendre telles. La bouë ne nous paraît sale que parce qu'elle blesse nôtre vuë ou quelqu'autre de nos sens, mais en elle-même elle ne l'est pas plus que l'Or et les Diamans; l'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre ne nous est venuë que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons; si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat ni la vuë, comment auroit-on pû s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les Sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté ou de l'impureté des choses; mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere, que ce qui donne une sensation agréable aux uns en produit une dégoûtante chez les autres, il suit que le témoignage des Sens ne peut servir ici de regle, à moins qu'on ne dise que chacun peut à sa fantaisie décider ce point et distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par nôtre divin Prophête, et les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges?

D'Erzéron, le 20 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

MEHEMET ALI, serviteur des Prophêtes, à USBEK.

A Erzéron.

Vous nous faites toûjours des questions qu'on a faites mille fois à nôtre Saint Prophête. Que ne lisez-vous les Traditions des Docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux, qui, toûjours embarassez de choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel, et qui reverez la condition des Mollaks sans oser ni l'embrasser ni la suivre.

Profanes, qui n'entrez jamais dans les Secrets de l'Eternel, vos lumieres ressemblent aux tenebres de l'abîme, et les raisonnemens de vôtre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zenith de vôtre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums[1]. Vôtre vaine Philosophie est cet éclair qui annonce l'orage et l'obscurité; vous êtes au milieu de la tempête et vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à vôtre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à nôtre St. Prophete, lorsque, tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns et les autres.

1. Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

Le Juif Abdias Ibesalon[1] lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau : « Ce n'est pas sans raison, reprit le Prophete, c'est un animal immonde, et je vais vous en convaincre. « Il fit sur sa main avec de la bouë la figure d'un homme, il la jetta à terre et lui cria : « Levez-vous. » Sur le champ un homme se leva et dit : « Je suis Japhet, fils de Noé. — Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort? lui dit le Saint Prophete. — Non, répond-il; mais quand tu m'as reveillé j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, et j'ai eu une si grande frayeur que mes cheveux ont blanchi tout à coup.

— Or ça, raconte moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'Histoire de l'Arche de Noé. » Japhet obéït et détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi :

« Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche, ce qui la fit si fort pancher que nous en eûmes une peur mortelle, sur tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Nôtre Pere Noé ayant été au Conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'Elephant et de lui faire tourner la tête vers le côté qui panchoit. Ce grand Animal fit tant d'ordures qu'il en nâquit un Cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là nous nous en soyons abstenus et que nous l'ayons regardé comme un Animal immonde?

« Mais comme le Cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'Arche qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer, et il sortit de son nez un Rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui; ce qui devint si insuportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au Lion un grand coup sur le front, qui éternua

1. Tradition mahometane.

aussi, et fit sortir de son nez un Chat. Croyez-vous que ces Animaux soient encore immondes? Que vous en semble?

« Quand donc vous n'apercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres et que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les Anges et les Hommes. Vous ne sçavez pas l'Histoire de l'Eternité; vous n'avez point lû les Livres qui sont écrits au Ciel; ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la Bibliothéque Divine, et ceux qui, comme nous, en approchent de plus prés, tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité et les tenebres. Adieu, Mahomet soit dans votre cœur. »

A Com, le dernier de la Lune de Chahban 1711.

LETTRE XVIII

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat; aprés trente-cinq jours de marche nous sommes arrivez à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux et temperé, mais par des remedes violens qui l'épuisent et le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force

d'argent, entrent ruinés dans les Provinces et les ravagent comme des pays de Conquête. Une Milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices ; les places sont démantelées, les Villes desertes, les Campagnes desolées, la culture des terres et le Commerce entierement abandonnez.

L'impunité régne dans ce Gouvernement severe; les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, sont exposez à mille violences.

La proprieté des terres est incertaine, et, par consequent, l'ardeur de les faire valoir ralentie; il n'y a ni titres, ni possession qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont négligé jusques à l'Art militaire; pendant que les Nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance, et ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle experience sur la Mer, nulle habileté dans la manœuvre; on dit qu'une poignée de Chrétiens, sortis d'un rocher[1], font suer tous les Ottomans et fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toûjours laborieux et entreprenans, viennent le faire; ils croyent faire grace à ces Etrangers que de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étenduë de Païs que j'ai traversé je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une Ville riche et puissante; ce sont les Européens qui la rendent telle, et il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet Empire qui,

1. Ce sont apparemment les Chevaliers de Malthe

avant deux siécles, sera le théâtre des triomphes de quelque Conquérant.

A Smyrne, le 2 de la Lune de Rhamazan 1711.

LETTRE XIX.

USBEK à ZACHI, sa femme.

Au Serrail d'Ispahan.

Vous m'avez offensé, Zachi, et je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite et d'apaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'aprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir Eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidélité et sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans vôtre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinez à vous servir? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne sont pas des hommes et que vôtre vertu vous met au dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose que les Loix du Serrail vous défendent; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur en vous exposant à des regards, que dis-je, à des regards? peut être aux entreprises d'un perfide qui vous aura soüillée par ses crimes et plus encore par ses regrets et le desespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toûjours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance de ces Eunuques noirs qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pû briser ces verroux et ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une Vertu qui n'est pas libre, et peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite et le prix de cette fidelité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner, que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrileges, que vous ayez refusé de prodiguer à sa vûë les delices de son Maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barriere entre lui et vous; que, frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare; quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir, et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déreglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire? Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu Sacré, qui est pour vous une dure prison comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du Vice; un Temple Sacré où votre Sexe perd sa foiblesse et se trouve invincible, malgré tous les desavantages de la nature? Que feriez-vous si, laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si griévement offensé, et votre devoir, que vous avez si indignement trahi? Que les mœurs du Païs où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves! Vous devez me rendre graces de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite et qu'il vous donne

ses sages conseils; sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine; comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets; ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc, qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiere Esclave? Elle vous a dit que les familiaritez que vous preniez avec la Jeune Zelide étoient contre la bienséance, voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge severe; je ne suis qu'un époux qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle; je partage mon amour entre vous deux, et Roxane n'a d'autre avantage que celui que la Vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smyrne, le 12 de la Lune de Zicaldé 1712.

LETTRE XX.

Usbek au premier Eunuque Blanc.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette Lettre, ou plûtôt vous le deviez, lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieillesse froide et languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour; vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilege sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards, vous souffrez que ceux dont la conduite vous est

confiée ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire, et vous n'apercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux et sur vous?

Et qui êtes-vous? Que de vils instrumens que je puis briser à ma fantaisie, qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéïr, qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes Loix ou pour mourir dès que je l'ordonne, qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de vôtre bassesse; et, enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontez, d'autre esperance que ma félicité.

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austeres du devoir; que la presence continuelle d'un Eunuque noir les ennuye, qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnez pour les ramener à leur époux; je le sçais, mais vous, qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophêtes du Ciel, et par Hali, le plus grand de tous, que si vous vous écartez de vôtre devoir je regarderai vôtre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

A Smyrne, le 12 *de la Lune*
de Zilcadé 1711.

LETTRE XXI.

Usbek à son ami Ibben.

A Smyrne.

Nous sommes arrivez à Livourne dans quarante jours de Navigation. C'est une Ville nouvelle; elle est un témoignage de génie des Ducs de Toscane, qui ont fait d'un Village marécageux la Ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y joüissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres qu'on nomme jalousies; elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent; elles n'ont qu'un voile[1]; leurs Beaux-freres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahometan de voir pour la premiere fois une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frapent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coûtumes; il y a jusques dans les moindres bagatelles quelque chose de singulier que je sens et que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille, nôtre séjour n'y sera pas long; le dessein de Rica et le mien est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siége de l'Empire d'Europe. Les Voyageurs cherchent toûjours les grandes

1. Les Persanes en ont quatre.

Villes, qui sont une espece de Patrie commune à tous les étrangers. Adieu; sois persuadé que je t'aimerai toûjours.

A Livourne, le 12 *de la Lune de Saphar* 1712.

LETTRE XXII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

NOUS sommes à Paris depuis un mois et nous avons toûjours été dans un mouvement continuel; il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvû des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrémement peuplée, et que quand tout le monde est descendu dans la ruë, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne ; il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François; ils courent, ils volent; les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos Chameaux les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage

quelquefois comme un Chrétien; car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi tour, et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris, et je n'ai fait cent pas que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieuës.

Ne crois pas que je puisse, quant à present, te parler à fonds des Mœurs et des Coûtumes Européennes; je n'en ai moi-même qu'une legere idée et je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe, il n'a point de mines d'Or comme le Roi d'Espagne, son voisin, mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses Sujets, plus inépuisables que les Mines; on lui a vû entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autre fonds que des tîtres d'honneur à vendre, et, par un prodige de l'orguëil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses Places munies et ses Flotes équipées.

D'ailleurs ce Roi est un grand Magicien, il exerce son Empire sur l'esprit même de ses Sujets; il les fait penser comme il veut; s'il n'a qu'un million d'écus dans son Tresor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soutenir et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussi-tôt convaincus; il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les Esprits.

Ce que je te dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins

maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce Magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espece.

Et pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems, pour l'exercer, de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Écrit qu'il appella *Constitution*, et voulut obliger sous de grandes peines ce Prince et ses Sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüssit à l'égard du Prince, qui se soumit aussi-tôt et donna l'exemple à ses Sujets, mais quelques-uns d'entr'eux se revolterent et dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Écrit; ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte qui divise toute la Cour, tout le Royaume et toutes les Familles. Cette Constitution leur défend de lire un Livre que tous les Chrétiens disent avoir été aporté du Ciel; c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur Sexe, soulevent tout contre la Constitution; elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilege. Il faut pourtant avouër que ce Moufti ne raisonne pas mal, et, par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de nôtre Sainte Loi; car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre et que nos Prophêtes nous disent qu'elles n'entreront point dans le Paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre qui n'est fait que pour aprendre le chemin du Paradis?

J'ai oüi raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous liguez contre lui, il avoit dans son

Royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient ; on ajoûte qu'il les a cherchez pendant plus de trente ans, et que, malgré les soins infatigables de certains Dervis qui ont sa confiance, il n'en a pû trouver un seul; ils vivent avec lui, ils sont à sa Cour, dans sa Capitale, dans ses Troupes, dans ses Tribunaux; et, cependant, on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvez; on diroit qu'ils existent en general et qu'ils ne sont plus rien en particulier; c'est un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été assez moderé envers les Ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles et dont le genie et le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractere et du genie Persan; c'est bien la même terre qui nous porte tous deux, mais les hommes du Païs où je vis et ceux du Païs où tu es sont des hommes bien differens.

De Paris, le 4 de la Lune de Rebiab, 2. 1712.

LETTRE XXIII.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

J'ai reçû une Lettre de ton Neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le dessein de voir l'Italie, que l'unique but de son Voyage est de s'instruire et de se rendre par-là plus digne de toi; je te félicite d'avoir un Neveu qui fera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue Lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce païs-ci : la vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude ; pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accuëil que tu nous as fait à Smirne et des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par tout des amis aussi reconnoissans et aussi fidéles que nous!

Puisse-je te revoir bien-tôt et retrouver avec toi ces jours heureux qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

A Paris, le 4 de la Lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXIV.

USBEK à ROXANE.

Au Serrail d'Ispahan.

QUE vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux Païs de Perse et non pas dans ces Climats empoisonnez où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu! Que vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains. Vous vous trouvez avec joye dans une heureuse impuissance de faillir; jamais homme ne vous a soüillée de ses regards lascifs; vôtre Beau-Pere, même dans la liberté des Festins, n'a jamais vû vôtre belle bouche; vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse

Roxane! Quand vous avez été à la campagne, vous avez toûjours eu des Eunuques qui ont marché devant vous pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fuï vôtre vûë : moi-même, à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas euë pour me rendre maître de ce tresor que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de nôtre Mariage de ne pas vous voir, et quelle impatience quand je vous eus vûë! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinez d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves, qui vous trahirent et vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre où, voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de vôtre mere pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celle que vous trouvâtes dans votre courage? Vous mîtes le poignard à la main et menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que vôtre époux même. Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour et de la Vertu; vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules; vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincuë; vous défendîtes jusques à la derniere extrémité une virginité mourante; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée; vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir; vôtre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris; je n'avois pas même une possession tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes et de ces graces, et j'étois enyvré des plus grandes faveurs sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce Païs-ci, vous n'auriez pas été si troublée; les femmes y ont perdu toute retenuë; elles se presentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent de leurs regards; elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes. L'usage de se faire servir par des Eunuques leur est inconnu; au lieu de cette noble simplicité et de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oüi, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre Sexe est descendu; vous fuiriez ces abominables lieux et vous soûpireriez pour cette douce retraite où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul peril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'Amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs, quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus precieuses, quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse et par la douceur de vôtre chant, que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur et d'enjouëment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire, et quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces et flatteuses, je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur Vertu et d'outrage à leur époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, et qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait fremir, de violer absolument la Foi conjugale; il y a bien peu de femmes assez abandonnées pour porter le crime si loin; elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu qui y est gravé, que la naissance donne, et que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas; elles peuvent bien se relâcher des devoirs exterieurs que la pudeur exige, mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi quand nous vous enfermons si étroitement, que nous vous faisons garder par tant d'esclaves, que nous gênons si fort vos desirs lorsqu'ils volent trop loin, ce n'est pas que nous craignions la derniere infidélité, mais c'est que nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande et que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane; vôtre chasteté si long-tems éprouvée méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée et qui pût lui-même réprimer les desirs que vôtre seule vertu sçait soumettre.

De Paris, le 7 de la Lune de Rhegeb 1712.

LETTRE XXV.

Usbek à Nessir.

A Ispahan.

Nous sommes à present à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil [1].

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte où il y avoit quelques presens pour toi; tu recevras cette Lettre par la même voye. Quoi qu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieuës, je lui donne de mes nouvelles, et je reçois des siennes aussi facilement que s'il étoit à Ispahan et moi à Com. J'envoye mes Lettres à Marseille, d'où il part continuellement des Vaisseaux pour Smirne; de-là il envoie celles qui sont pour la Perse par les Caravanes d'Armeniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouït d'une santé parfaite; la force de sa Constitution, sa jeunesse et sa gayeté naturelle, le mettent au dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien; mon corps et mon esprit sont abbatus, je me livre à des reflexions qui deviennent tous les jours plus tristes; ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma Patrie et me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis; si elles m'aiment, je veux

1. Ispahan.

épargner leurs larmes, et si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient esperer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bien-tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce Sexe qui se fait entendre aux rochers et remuë les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

A Paris, le 5 de la Lune de Chabban 1712.

LETTRE XXVI.

Rica à ***.

Je vis hier une chose assez singuliere, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'aprés-dînée et va joüer une espece de Scene que j'ai entendu appeller Comedie; le grand mouvement est sur une estrade qu'on nomme le Theâtre; aux deux côtez on voit, dans de petits reduits qu'on nomme loges, des hommes et des femmes qui joüent ensemble des Scenes muettes, à peu prés comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Tantôt c'est une amante affligée qui exprime sa langueur; tantôt une autre, avec des yeux vifs et un air passionné, devore des yeux son amant, qui la regarde de même; toutes les passions sont peintes sur les visages et exprimées avec une éloquence qui n'en est que plus vive pour être muette. Là, les Acteurs ne paroissent qu'à demi corps et ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens de bout qui se

moquent de ceux qui sont en haut sur le Theatre, et ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine sont quelques jeunes gens qu'on prend, pour cet effet, dans un âge peu avancé, pour soutenir à la fatigue; ils sont obligez d'être par tout, ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges; ils plongent, pour ainsi dire; on les perd, ils reparoissent; souvent ils quittent le lieu de la Scene et vont joüer dans un autre; on en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé esperer de leurs bequilles, marchent et vont comme les autres. Enfin, on se rend à des sales où l'on joüe une Comedie particuliere; on commence par des reverences, on continuë par des embrassades; on dit que la connoissance la plus legere met un homme en droit d'en étouffer un autre; il semble que le lieu inspire de la tendresse; en effet, on dit que les Princesses qui y regnent ne sont point cruelles; et si on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles sont assez sauvages, et on peut dire que le reste du tems elles sont traitables, et que c'est une yvresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu prés de même dans un autre endroit qu'on nomme l'Opera; toute la difference est que l'on parle à l'un et chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se deshabilloit une des principales Actrices; nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre :

MONSIEUR,

Je suis la plus malheureuse fille du monde; j'ai toûjours été la plus vertueuse Actrice de l'Opera. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier;

comme je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver, et, sans respect pour mon habit blanc, mon voile et mon bandeau, il me ravit mon innocence; j'ai beau lui exagerer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire et me soutient qu'il m'a trouvée trés-profane; cependant je suis si grosse que je n'ose plus me presenter sur le theatre, car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une delicatesse inconcevable; et je soutiens toujours qu'à une fille bien née il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie; avec cette delicatesse, vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réüssi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi; un motif si legitime me fit passer sur les petites formalitez ordinaires et commencer par où j'aurois dû finir; mais puisque son infidelité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où entre vous et moi l'on ne me donne gueres de quoi vivre, car à-present que j'avance en âge et que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai apris, par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre Pays d'une bonne Danseuse, et que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection et m'amener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par sa vertu et sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontez. Je suis.....

A Paris, le 3 de la Lune
de Chalval 1712.

LETTRE XXVII.

RELIGION

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

LE Pape est le Chef des Chrétiens, c'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes mêmes, car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimette et de Georgie ; mais on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle S. Pierre ; et c'est certainement une riche succession, car il a des tresors immenses et un grand Pays sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de Loi qui lui sont subordonnez et ont, sous son autorité, deux fonctions bien differentes. Quand ils sont assemblez, ils font comme lui des Articles de Foi ; quand ils sont en particulier, ils n'ont gueres d'autres fonctions que de dispenser d'accomplir la Loi, car tu sçauras que la Religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques trés-difficiles ; et comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ces devoirs que d'avoir des Evêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique ; ainsi, si on ne veut pas faire le Rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalitez des Mariages, si on veut rompre ses vœux, on veut se marier contre les défenses de la Loi, quelque fois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'Evêque ou au Pape, qui en donne aussi tôt la dispense

Les Evêques ne font pas des Articles de Foi de leur propre mouvement; il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui soulevent entr'eux mille Questions nouvelles sur la Religion; on les laisse disputer long-tems, et la guerre dure jusques à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume où il y ait eu tant de guerres Civiles que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque Proposition nouvelle sont d'abord appellez Hérétiques. Chaque Hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagez, comme le mot de ralliement; mais n'est Hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le different par la moitié, et donner une distinction à ceux qui accusent d'Hérésie; et quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, et il peut se faire appeller Orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France et l'Allemagne, car j'ai oüi dire qu'en Espagne et en Italie il y a de certains Dervis qui n'entendent point raillerie et qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toûjours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de Drap attachez à deux rubans, et qui a été quelquefois dans une Province qu'on appelle la Galice, sans cela un pauvre Diable est bien embarassé, quand il jureroit comme un Payen qu'il est Orthodoxe; on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualitez et le brûler comme Hérétique; il auroit beau donner sa distinction, point de distinction, il seroit en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges présument qu'un Accusé est innocent, ceux-ci le présument toujours coupable; dans le doute, ils

tiennent pour regle de se déterminer du côté de la rigueur, apparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais; mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir, car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infame. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soulphre, et leur disent qu'ils sont bien fâchez de les voir si mal habillez, qu'ils sont doux et qu'ils abhorrent le sang, et sont au desespoir de les avoir condamnez; mais pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophêtes : ces tristes spectacles y sont inconnus[1]; la Sainte Religion que les Anges y ont apportée se défend par sa Verité même, elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4 de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXVIII.

Rica au même.

A Smyrne.

Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusques à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel: Vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir; si je sortois, tout le monde se mettoit aux

1. Les Persans sont les plus Tolerans de tous les Mahometans.

fenêtres; si j'étois aux Tuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi, les femmes mêmes faisoient un Arc en Ciel nuancé de mille couleurs qui m'entouroit; si j'étois aux spectacles, je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin, jamais homme n'a tant été vû que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux : Il faut avouër qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes Portraits par tout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge; je ne me croyois pas un homme si curieux et si rare, et quoique j'aye très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan et à en endosser un à l'Européenne pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement; libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprétié au plus juste; j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique, car j'entrai tout à coup dans un néant affreux; je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un par hazard apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussi tôt autour de moi un bourdonnement : Ah! ah! Monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

A Paris, le 6 de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

Je suis à present à Venise, mon cher Usbek; on peut avoir vû toutes les Villes du Monde et être surpris en arrivant à Venise; on sera toûjours étonné de voir une Ville, des Tours et des Mosquées sortir de dessous l'eau, et de trouver un Peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des Poissons.

Mais cette Ville profane manque du tresor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire d'eau vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution legale; elle est en abomination à nôtre St. Prophête, et il ne la regarde jamais du haut du Ciel qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une Ville où mon esprit se forme tous les jours; je m'instruis des Secrets du Commerce, des intérêts des Princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions Européennes; je m'applique à la Medecine, à la Physique, à l'Astronomie; j'étudie les Arts; enfin, je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le Païs de ma naissance.

A Venise, le 16 *de la Lune de Chalval* 1712.

LETTRE XXX

RICA à ***.

J'ALLAI l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement; j'eus bien-tôt fait, car l'Eglise ni les bâtimens ne meritent pas d'être regardez. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux joüoient aux cartes ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi, et, m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris, « J'y vais, me dit-il, et je vous y conduirai, suivez-moi. » Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras et me sauva adroitement des Carosses et des Voitures; nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit. « Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes? — Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. — Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priez-vous cet honnête homme qui joüoit aux cartes avec nous de nous conduire? — Il est aveugle aussi, me répondit-il; il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte. Voilà la ruë que vous demandiez; je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette Eglise, où, je vous jure, j'embarassai plus les gens qu'ils ne m'embarasserent. »

A Paris, le 17 de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Le Vin est si cher à Paris par les Impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter le précepte du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le present le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flêtri la vie et la réputation de ces Monarques, ç'a été leur intemperance; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices et de leurs cruautez.

Je le dirai à la honte des hommes, la Loi interdit à nos Princes l'usage du Vin, et ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet usage, au contraire, est permis aux Princes Chrétiens, et on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même; dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes, et la Loi, faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je desaprouve l'usage de cette liqueur qui fait perdre la Raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égayent. C'est la Sagesse des Orientaux de chercher des remedes contre la tristesse avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il ar-

rive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un Philosophe, qu'on appelle Seneque; mais les Asiatiques, plus sensez qu'eux et meilleurs Physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai et de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du Destin, de l'ordre de la Providence et du malheur de la condition humaine; c'est se moquer de vouloir adoucir un mal par la consideration que l'on est né miserable; il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses reflexions et traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame unie avec le corps en est sans cesse tyrannisée; si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurez, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement et dans la tristesse; mais si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de nôtre corps, nôtre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, et elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement et sa vie.

A Paris, le 25 de la Lune
de Zilcadé 1713.

LETTRE XXXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France, mais celles de France sont plus jolies. Il est impossible de ne point aimer les premieres et de ne se point plaire avec les secondes; les unes sont plus tendres et plus modestes, les autres sont plus gayes et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y menent; elles ne jouent ni ne veillent; elles ne boivent point de vin et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avoüer que le Serrail est plûtôt fait pour la santé que pour les plaisirs; c'est une vie unie, qui ne pique point; tout s'y ressent de la subordination et du devoir; les plaisirs même y sont graves et les joyes severes, et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la même gayeté que les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où de pere en fils personne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne se voyent que lorsqu'ils y sont

forcez par la cérémonie; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnuë; ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toûjours une compagnie qui les attend, de maniere que chaque famille est pour ainsi dire isolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce païs-ci, il me dit : « Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligez de vivre avec des esclaves, dont le cœur et l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition; ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la Vertu, que l'on tient de la nature, et ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsédent.

« Car enfin, défaites-vous des préjugés. Que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miserable qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre et s'énorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains? qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses Vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie et par desespoir; qui, brûlant de se vanger des deux Sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvû qu'il puisse desoler le plus foible; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur et de sa difformité tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être; qui, enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verroux qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce Poste indigne où, chargé de la jalousie de son Maître, il a exercé toute sa bassesse.

A Paris, le 14 *de la Lune*
de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXIII.

USBEK à GEMCHID son Cousin, Dervis du brillant Monastere de Tauris.

QUE penses-tu des Chrétiens, sublime Dervis? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les infidelles Turcs, qui serviront d'Anes aux Juifs et seront menez par eux au grand trot en Enfer? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophêtes et que le grand Hali n'est point venu pour eux; mais parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des Mosquées dans leur Païs, crois-tu qu'ils soient condamnez à des châtimens Eternels et que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une Religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire, j'ai souvent examiné ces Chrétiens, je les ai interrogez pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes, j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oüi parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidéles que nos Saints Prophêtes faisoient passer au fil de l'épée parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du Ciel; ils sont plûtôt comme ces malheureux qui vivoient dans les tenebres de l'idolatrie avant que la divine lumière vint éclairer le visage de nôtre grand Prophete.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la Providence, qui semble les avoir

voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai oüi parler d'un Livre de leurs Docteurs, intitulé *la Polygamie Triomphante*, dans lequel il est prouvé que la Polygamie est ordonnée aux Chrétiens; leur Baptême est l'image de nos ablutions légales, et les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croyent devoir suffire pour toutes les autres; leurs Prêtres et leurs Moines prient comme nous sept fois le jour; ils esperent de joüir d'un Paradis où ils goûteront mille délices, par le moïen de la résurrection des corps; ils ont, comme nous, des jeûnes marquez, des mortifications avec lesquelles ils esperent fléchir la misericorde Divine; ils rendent un culte aux bons Anges et se mefient des mauvais; ils ont une sainte credulité pour les miracles que Dieu opere par le Ministere de ses Serviteurs; ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs merites et le besoin qu'ils ont d'un Intercesseur auprès de Dieu. Je vois par tout le Mahometisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la Verité s'échappe et perce toûjours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais Croyans: le tems, qui consume tout, détruira les erreurs mêmes; tous les hommes seront étonnez de se voir sous le même étendart; tout, jusques à la Loi, sera consommé, les divins exemplaires seront enlevez de la terre et portez dans les celestes Archives.

A Paris, le 20 *de la Lune de Zilhagé* 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE Caffé est très en usage à Paris ; il y a un grand nombre de Maisons publiques où on le distribuë. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles; dans d'autres, on jouë aux Echets; il y en a une où l'on aprête le Caffé de telle maniere qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent: au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur Patrie et qu'ils amusent leurs talens à des choses pueriles ; par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffez sur une Dispute la plus mince qui se puisse imaginer: il s'agissoit de la réputation d'un vieux Poëte Grec dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie aussi bien que le tems de sa mort. Les deux parties avoüoient que c'étoit un Poëte excellent ; il n'étoit question que du plus ou du moins de merite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux ; mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres ; voilà la querelle ; elle étoit bien vive, car on se disoit cordialement de part et d'autre des injures si grossieres, on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer que le sujet de

la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller, devant un de ces défenseurs du Poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne seroit pas mal relevé, et je crois que ce zele si délicat sur la réputation des morts s'embraseroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans; mais quoi qu'il en soit, ajoûtois je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Censeurs de ce Poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pû garantir d'une haine si implacable; ils frappent à present des coups en l'air, mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la presence d'un ennemi?

Ceux dont je te viens de parler disputent en Langue vulgaire, et il faut les distinguer d'une autre sorte de Disputeurs qui se servent d'une Langue barbare qui semble ajoûter quelque chose à la fureur et à l'opiniâtreté des combattans; il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire et épaisse de ces sortes de gens; ils se nourrissent de distinctions, ils vivent de raisonnemens obscurs et de fausses conséquences; ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre; on a vû une Nation entiere, chassée de son Païs, traverser les Mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessitez de la vie, qu'un redoutable talent pour la Dispute. Adieu.

A Paris, le dernier de la Lune
de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXV.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Le Roi de France est vieux, nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long tems regné. On dit qu'il possede à un très haut degré le talent de se faire obéïr; il gouverne avec le même génie sa Famille, sa Cour, son Etat; on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs ou celui de notre Auguste Sultan lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la Politique Orientale.

J'ai étudié son caractere, et j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre; par exemple, il a un Ministre qui n'a que dix-huit ans et une Maîtresse qui en a quatre-vingt; il aime sa religion et il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur; quoi qu'il fuïe le tumulte des Villes et qu'il se communique peu, il n'est occupé depuis le matin jusques au soir qu'à faire parler de lui; il aime les Trophées et les Victoires, mais il craint autant de voir un bon Général à la tête de ses Troupes qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une Armée ennemie; il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être en même tems comblé de plus de richesses qu'un Prince n'en sçauroit esperer, et accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent, mais il paye aussi

liberalement les assiduitez ou plûtôt l'oisiveté de ses Courtisans que les campagnes laborieuses de ses Capitaines; souvent il préfere un homme qui le deshabille ou qui lui donne la Serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des Villes ou lui gagne des Batailles; il ne croit pas que la Grandeur Souveraine doive être gênée dans la distribution des grâces, et, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel; aussi lui a-t-on vû donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieuës et un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur tout dans ses bâtimens; il y a plus de Statuës dans les Jardins de son Palais que de Citoyens dans une grande Ville; sa garde est aussi forte que celle du Prince devant qui tous les trônes se renversent; ses Armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes et ses Finances aussi inépuisables.

De Paris, le 7 de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XXXVI.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

C'est une grande question parmi les hommes de sçavoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser; il me semble qu'il y a bien des raisons pour et contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de generosité à rendre

malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'Empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obéïssent embarrassent moins qu'une qui n'obéït pas; que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidelles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût qui suit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à desirer ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique et prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi seroit embarrassé de décider, car si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toûjours moyen de nous dédommager en qualité d'Amans; pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidelité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir si la Loi naturelle soumet les femmes aux hommes; non, me disoit l'autre jour un Philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi; l'Empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie, elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, et, par conséquent, plus d'humanité et de raison; ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'ayons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un Empire naturel, celui de la beauté, à qui rien ne resiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays, mais celui de la beauté est universel; pourquoi aurions-nous donc un Privilege? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice; nous employons toutes sortes de moyens pour leur abbattre le courage; les forces seroient égales si l'éducation l'étoit aussi; éprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, et nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avoüer, quoique cela choque nos mœurs, chez les peuples les plus polis les femmes ont toûjours eu de l'autorité sur leurs maris; elle fut établie par une Loi chez les Égyptiens, en l'honneur d'Isis, et chez les Babyloniens, en l'honneur de Semiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les Nations, mais qu'ils obéïssoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient veritablement dans la servitude du Sexe; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce païs-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires et à réduire tout en paradoxe. Le Prophête a décidé la question et a reglé les droits de l'un et de l'autre Sexe; les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris; leurs maris les doivent honorer, mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

A Paris, le 26 de la Lune
de Gemmadi 1713.

LETTRE XXXVII.

HAGI IBBI[1] au Juif BEN JOSUÉ,
Proselyte Mahometan.

A Smyrne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires, comme si la nature souffroit une espece de crise et que la puissance celeste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui par des decrets de sa Providence avoit résolu dés le commencement d'envoyer aux hommes ce grand Prophête pour enchaîner Satan, créa une Lumiere deux mille ans avant Adam, qui, passant d'élû en élû, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même Prophête que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçû que la nature de la femme ne cessât d'être immonde et que le membre viril ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, et la joye parut sur son visage dés sa naissance; la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les Idoles se prosternerent, les Trônes des Rois furent renversez, Lucifer fut jetté au

1. Hagi est un homme qui a fait le Pelerinage de la Mecque.

fond de la Mer, et ce ne fut qu'aprés avoir nagé pendant quarante jours qu'il sortit de l'abîme et s'enfuit sur le mont Cabès, d'où avec une voix terrible il appella les Anges.

Cette nuit, Dieu posa un terme entre l'homme et la femme, qu'aucun d'eux ne put passer; l'Art des Magiciens et Negromans se trouva sans vertu; on entendit une voix du Ciel qui disoit ces paroles : « J'ai envoyé au monde mon Ami fidelle. »

Selon le témoignage d'Isben Aben, Historien Arabe, les générations des Oiseaux, des Nuées, des Vents, et tous les Escadrons des Anges se réünirent pour élever cet enfant et se disputerent cet avantage. Les Oiseaux disoient dans leurs gasoüillemens qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux; les Vents murmuroient et disoient : « C'est plûtôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. » « Non, disoient les Nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part à tous les instants de la fraîcheur des eaux. » Là-dessus, les Anges, indignez, s'écrioient : « Que nous restera-t-il donc à faire? » Mais une voix du Ciel fut entenduë qui termina toutes les disputes : « Il ne sera point ôté d'entre les mains des Mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'alaitteront, et les mains qui le toucheront, et la maison qu'il habitera, et le lit où il reposera. »

Après tant de témoignages éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriser sa Mission divine, à moins que de renverser la nature et de faire périr les hommes mêmes qu'il vouloit convaincre?

A Paris, le 20 *de la Lune*
de Rhegeb 1713.

LETTRE XXXVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

DÉS qu'un Grand est mort, on s'assemble dans une Mosquée et l'on fait son Oraison funebre, qui est un discours à sa loüange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres; il faut pleurer les hommes à leur naissance et non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies et tout l'attirail lugubre qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille et la douleur de ses amis, qu'à exagerer la perte qu'il va faire?

Nous sommes si aveugles que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger ou nous réjoüir; nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses ou de fausses joyes.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va sottement se mettre dans une balance et se fait peser comme un bœuf, quand je vois les peuples se réjoüir de ce que ce Prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

A Paris, le 20 de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XXXIX.

Le Premier Eunuque noir à Usbek.

Ismael, un de tes Eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, et je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques sont extrémement rares à present, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir que tu as à la campagne, mais je n'ai pû jusques ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi; comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur, et, de concert avec l'Intendant de tes Jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mît en état de te rendre les services qui flâtent le plus ton cœur, et de vivre comme moi dans ces redoutables lieux qu'il n'ose pas même regarder; mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher, et fit tant qu'il échapa de nos mains et évita le fatal couteau. Je viens d'aprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçû ce dessein que par un desir insatiable de vangeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille prophêtes que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere et hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé, le 7 de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XL.

PHARAN à USBEK, son souverain Seigneur.

Si tu étois ici, magnifique Seigneur, je paroîtrois à ta vûë tout couvert de papier blanc, et il n'y en auroit pas assez encore pour écrire toutes les insultes que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vangeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel Intendant de tes Jardins, qui depuis ton départ m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai je dit en moi-même : « J'ai un Maître rempli de douceur, et je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre! »

Je te l'avouë, magnifique Seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres, mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire à une exécution qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels Parens un traitement pareil se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur; mais qu'on me fasse descendre de l'humanité et qu'on m'en

prive, je mourrois de douleur si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime Seigneur, dans une humilité profonde; fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, et qu'il ne soit pas dit que par ton ordre il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des Jardins de Fatmé, le 7 de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XLI.

Usbek à Pharan

Aux Jardins de Fatmé.

Recevez la joye dans vôtre cœur et reconnoissez ces sacrez caracteres; faites-les baiser au grand Eunuque et à l'Intendant de mes Jardins; je leur défens de mettre la main sur vous jusques à mon retour; dites-leur d'acheter l'Eunuque qui manque, acquittez-vous de vôtre devoir comme si vous m'aviez toûjours devant les yeux, car sçachez que plus mes bontez sont grandes, plus vous serez puni si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la Lune De Rhegeb 1713.

LETTRE XLII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a en France trois sortes d'Etats : l'Eglise, l'Epée et la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres; tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils Artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'Art qu'ils ont choisi; chacun s'élève au dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous plus ou moins à cette femme de la Province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaitta mille fois, dans les benedictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fît Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation qu'un Vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques Moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol; il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un Parasol en forme de Dais le couvroit de l'ardeur du Soleil; tous ses ornemens et ceux de la Reine

sa femme consistoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce Prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si l'on parloit beaucoup de lui en France; il croyoit que son nom devoit être porté d'un Pole à l'autre, et, à la différence de ce Conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Cam de Tartarie a dîné, un Héraut crie que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner si bon leur semble, et ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves, et les insulte régulièrement deux fois par jour.

A Paris, le 28 de la Lune
de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIII.

RHEDI à USBEK.

A ***.

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis fraper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa perruque, de travers, n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir, et il

avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avoit coûtume de déguiser le délabrement de son Equipage.

« Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui, j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous; il faut, premierement, que nous allions à la ruë Saint Honoré parler à un Notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres; je veux qu'il m'en donne la préference. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg Saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espere passer le Contrat aujourd'hui. »

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit precipitamment descendre. Commençons par aller acheter un Carrosse et établissons d'abord l'équipage. En effet, nous achetâmes non seulement un Carrosse, mais aussi pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure; tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien et ne compta jamais, aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci, et quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses et de pauvreté, de maniere que je ne sçavois que croire; mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à quartier, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela? — Moi, me dit-il; venez dans ma chambre, je vous montrerai des tresors immenses et des richesses enviées des plus grands Monarques, mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suis, nous grimpons à son cinquiéme étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixiéme, qui étoit un Cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. « Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans,

qui est d'aller visiter mon œuvre. J'ai vû que le grand jour étoit venu qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à present toutes les qualités que les Philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux; j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai Or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raymond Lulle et un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de tresors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire! »

Je sortis, et je descendis, ou plûtôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, et laissai cet homme si riche dans son Hôpital. Adieu, mon cher Usbek, j'irai te voir demain, et, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

A Paris, le dernier de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion, mais il semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins.

Non-seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs Citoiens, et c'est ce qui me

touche; car dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des Loix, l'amour pour les hommes, la pieté envers les Parens, sont toujours les premiers actes de Religion.

En effet, le premier objet d'un homme Religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité qui a établi la Religion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les Regles de la Societé et les devoirs de l'humanité; car, en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux; que s'il aime les hommes, ont est sûr de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité et de l'humanité, et en ne violant point les Loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par là de plaire à Dieu qu'en observant telle ou telle Ceremonie, car les Ceremonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, elles ne sont bonnes qu'avec égard et dans la supposition que Dieu les a commandées; mais c'est la matière d'une grande discussion, on peut facilement s'y tromper, car il faut choisir celles d'une Religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priere: « Seigneur, je n'entens rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet; je voudrois vous servir selon votre volonté, mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne sçais en quelle Langue je dois vous parler, je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre: l'un dit que je dois vous prier de bout, l'autre veut que je sois assis, l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout; il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide, d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur si je ne me

fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai ; trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler, ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé : l'un[1], parce que cet Animal étoit immonde ; l'autre[2], parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin[3], parce qu'il n'étoit pas Poisson. Un Brachmane qui passoit par-là, et que je pris pour Juge, me dit : « Ils ont tort, car apparemment vous n'avez « pas tué vous-même cet Animal. — Si fait, lui dis-je. — « Ah ! vous avez commis une action abominable et que Dieu « ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévere ; « que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée « dans cette Bête ? » Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable ; je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offenser ; cependant, je voudrois vous plaire et employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe, mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir est de vivre en bon Citoyen dans la Société où vous m'avez fait naître, et en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée. »

A Paris, le 8 *de la Lune*
de Chahban 1713.

1. Un Juif.
2. Un Turc.
3. Un Armenien.

LETTRE XLV.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre, je me suis reconciliée avec Zephis; le Serrail, partagé entre nous, s'est réuni; il ne manque que toi dans ces lieux, où la Paix regne; viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'Amour.

Je donnai à Zephis un grand Festin, où ta mère, tes femmes et tes principales Concubines furent invitées; tes tantes et plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi; elles étoient venuës à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles et de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la Campagne, où nous esperions être plus libres; nous montâmes sur nos Chameaux et nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde annoncer le Courouc, mais le premier Eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution, car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vuës un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette Riviere qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coûtume, dans une boëtte, et se fit porter dans le Batteau, car on nous dit que la Riviere étoit pleine de monde. Un curieux qui s'approcha trop prés du lieu où nous étions enfermées reçut un

coup mortel qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour. Un autre qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage eut le même sort, et tes fideles Eunuques sacrifierent à ton honneur et au notre ces deux infortunez.

Mais écoute le reste de nos avantures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva et un nuage si affreux couvrit les airs, que nos Matelots commencerent à desesperer. Effrayées de ce peril, nous nous évanoüimes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix et les disputes de nos Eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du peril et nous tirer de notre prison; mais leur Chef soutint toujours qu'il mourroit plûtôt que de souffrir que son Maître fût ainsi deshonoré, et qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée pour me secourir, mais un Eunuque noir la prit brutalement et la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie; pour lors je m'évanouïs et ne revins à moi que lors que le peril fut passé.

Que les Voyages sont embarrassans pour les femmes! Les hommes ne sont exposez qu'aux perils qui menacent leur vie, et nous sommes à tous les instans dans le peril de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek, je t'adorerai toujours.

Du Serrail de Fatmé, le 2 de la Lune de Rhamazan 1713.

96

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs; quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner; j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée; tout m'interesse, tout m'étonne; je suis comme un enfant dont les organes encore tendres sont vivement frappez par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut être, nous sommes reçus agreablement dans toutes les Compagnies et dans toutes les Sociétés; je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde et qu'il en est également recherché; notre air étranger n'offense plus personne, nous joüissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse, car les François n'imaginent pas que notre Climat produise des hommes; cependant, il faut l'avoüer, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération qui est ravi d'avoir de la Compagnie chez lui; il a une femme fort aimable et qui joint à une grande modestie une gayeté que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coûtume, cette foule de gens qui y abordoit sans cesse, dont les caracteres me presentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations generales à elles-mêmes : « Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse, mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions, car je m'ennuye de n'être au fait de rien et de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler; mon esprit travaille depuis deux jours; il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné la torture plus de deux cens fois, et cependant je ne les devinerois de mille ans, ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand Monarque. — Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, et je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez, d'autant mieux que je vous crois homme discret et que vous n'abuserez pas de ma confiance.

— Qu'est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnez aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs, et qui parle si souvent à vos Ministres, qu'on me dit être d'un accés si difficile? Il faut bien que ce soit un homme de qualité; mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guéres honneur aux gens de qualité, et d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger, mais il me semble qu'il y a, en general, une certaine politesse commune à toutes les Nations; je ne lui trouve point de celle là; est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres? — Cet homme, me répondit-il en riant, est un Fermier; il est autant au dessus des autres par ses richesses qu'il est au dessous de tout le monde par sa nais-

sance; il auroit la meilleure table de Paris s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui; il est bien impertinent, comme vous voyez, mais il excelle par son Cuisinier; aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loüé tout aujourd'hui.

— Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprés d'elle? Comment a-t'il un habit si lugubre avec un air si gai et un teint si fleuri? Il sourit gracieusement dés qu'on lui parle; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. — C'est, me répondit-il, un Prédicateur, et, qui pis est, un Directeur. Tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris; il connoît le foible des femmes, elles sçavent aussi qu'il a le sien. — Comment, dis-je, il parle toujours de quelque chose qu'il appelle la Grace? — Non, pas toujours, me répondit-il. A l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chute; il foudroye en public, mais il est doux comme un Agneau en particulier. — Il me semble, dis-je pour lors, qu'on le distingue beaucoup et qu'on a de grands égards pour lui. — Comment, si on le distingue? C'est un homme necessaire, il fait la douceur de la vie retirée; petits conseils, soins officieux, visites marquées; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; c'est un homme excellent.

— Mais si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces et a un langage different des autres, qui n'a pas d'esprit pour parler, mais parle pour avoir de l'esprit? — C'est, me répondit-il, un Poëte et le grotesque du genre humain; ces gens-là disent qu'ils sont nez ce qu'ils sont, cela est vrai, et aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire presque toujours les plus ridicules de tous les hommes; aussi ne les épargne-t-on point; on verse sur eux le mépris à pleines mains; la famine a fait entrer

celui-ci dans cette maison, et il y est bien reçu du Maître et de la Maîtresse, dont la bonté et la politesse ne se démentent à l'égard de personne. Il fit leur Epithalame lorsqu'ils se marierent; c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie, car il s'est trouvé que le Mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

« Vous ne le croiriez pas peut-être, ajoûta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugez de l'Orient, il y a parmi nous des Mariages heureux et des femmes dont la Vertu est un gardien sévere. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée; ils sont aimez et estimez de tout le monde; il n'y a qu'une chose, c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde, ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie; ce n'est pas que je les desaprouve, il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont; les gens qu'ont dit être de bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont le vice est plus rafiné, et peut-être qu'il en est comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

— Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger, car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France et n'approuve pas votre Gouvernement. — C'est un vieux Guerrier, me dit-il, qui se rend memorable à tous ses Auditeurs par la longueur de ses exploits; il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siege où il n'ait pas monté à la tranchée; il se croit si necessaire à notre Histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçûës comme la dissolution de la Monarchie, et, à la difference de ces Philosophes qui disent qu'on ne joüit que du present et que le passé n'est rien, il ne joüit au contraire que du passé et n'existe que dans les Campagnes qu'il a faites; il respire dans les tems

qui se sont écoulez, comme les Heros doivent vivre dans ceux qui passeront aprés eux. — Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service? — Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté; on l'a employé dans une petite place où il racontera le reste de ses jours, mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. — Et pourquoi cela? lui-dis-je. — Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est comme retreci dans les détails, et qui, par une habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualitez d'un General à trente ans ne les aura jamais; que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieuës dans toutes ses situations differentes, cette presence d'esprit qui fait que dans une victoire on se sert de tous ses avantages, et dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands et sublimes que le ciel a partagés non-seulement d'un cœur, mais aussi d'un genie héroïque, et des emplois subalternes pour ceux dont les talents le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure; ils ne réüssissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie, et il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent. »

Un moment aprés, la curiosité me reprit et je lui dis : « Je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit et tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres et se sçait si bon gré d'être au monde?— C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. » A ces mots, des gens entrerent,

d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, et je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sçai par quel hazard ce jeune homme se trouva auprés de moi, et, m'adressant la parole : « Il fait beau, voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? » Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, et nous sortîmes ensemble. « Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal ; il y a bien certaine femme dans le monde qui pestera un peu, mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas à une et je leur en donne bien à garder, car, entre vous et moi, je ne vaux pas grand'chose. — Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi qui vous empêche d'être plus assidu auprés d'elles. — Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari ou desesperer un pere ; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir et la mettre à deux doigts de sa perte ; nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris et l'intéressons à nos moindres démarches. — A ce que je comprens, lui dis je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, et vous êtes plus consideré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne joüiriez pas de tous ces avantages, vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. » Le feu me monta au visage, et je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pû m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un païs où l'on tolere de pareilles gens et où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidelité, la trahison, le rapt, la perfidie et l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, et trouble les sociétez les plus douces et les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali qui défendent leurs familles de

l'opprobre et de la seduction! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes; nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette Vertu qui les rend semblables aux Anges et aux Puissances incorporelles. Terre natale et cherie, sur qui le Soleil jette ses premiers regards, tu n'es point soüillée par les crimes horribles qui obligent cet Astre à se cacher dés qu'il paroît dans le noir Occident.

De Venise, le 5 *de la Lune de Rhamazan* 1713.

LETTRE XLVII.

Rica à Usbek.

A ***.

Etant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusques à sa ceinture de corde, il avoit les pieds nuds; son habit étoit gris, grossier et en quelques endroits pointu; le tout me parut si bizarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un Peintre pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite et de plus Capucin. « On m'a dit, ajoûta-t'il, Monsieur, que vous retournez bientôt à la Cour de Perse, où vous tenez un rang distingué; je viens vous demander votre protection et vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprés de Cas-

bin pour deux ou trois Religieux. — Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse? — Moi, Monsieur! me dit-il, je m'en donnerai bien de garde; je suis ici Provincial, et je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. — Eh! que Diable me demandez-vous donc? — C'est, me répondit-il, que si nous avions cet Hospice, nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. — Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces Religieux? — Non, Monsieur, je ne les connois pas. — Eh morbleu! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins! cela seroit très-utile et à l'Europe et à l'Asie! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les Monarques! voilà ce qui s'appelle de belles Colonies! Allez; vous et vos semblables n'êtes point faits pour être transplantez, et vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrez. »

A Paris, le 15 *de la Lune de Rhamazan* 1713.

LETTRE XLVIII.

Rica à ***.

J'ai vû des gens chez qui la Vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir; ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, et s'y portoient comme par instinct; bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualitez, il sembloit

qu'elles n'avoient pas percé jusques à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qul semblent être étonnez de l'être, et qui regardent une bonne action comme un prodige dont le recit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grans talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orguëil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois de tous côtez des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui presente toûjours leur impertinente figure; ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'interêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux; ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout pensé; ils sont un modéle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la loüange est fade, lors qu'elle reflechit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla pendant deux heures de lui, de son merite et de ses talens; mais comme il n'y a point de mouvement perpetuel dans le Monde, il cessa de parler; la conversation nous revint donc, et nous la primes.

Un homme qui paroissoit assez chagrin commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations; quoi! toûjours des sots qui se peignent eux-mêmes et qui ramenent tout à eux? « Vous avez raison, reprit brusquement notre Discoureur, il n'y a qu'à faire comme moi : je ne me loüe jamais; j'ai du bien, de la naissance, je fais de la dépense, mes amis disent que j'ai quelque esprit, mais je ne parle jamais de tout cela; si j'ai quelques bonnes qualitez, celle dont je fais plus de cas, c'est ma modestie. »

J'admirois cet impertinent, et pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : « Heureux celui qui a assez de

vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orguëil des autres ! »

A Paris, le 20 de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLIX.

NARGUM, Envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.

A Paris.

On m'a écrit d'Ispahan que tu avois quitté la Perse et que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des Princes Chrétiens dont les intérêts soient mêlez avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son Empire est plus grand que le nôtre, car on compte deux mille lieuës depuis Moscow jusqu'à la derniere place de ses Etats du côté de la Chine.

Il est le Maitre absolu de la Vie et des biens de ses Sujets, qui sont tous esclaves, à la reserve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophêtes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marchepied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le Climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit

jamais que ce fût une peine d'en être exilé ; cependant, dés qu'un Grand est disgracié, on le relegue en Siberie.

Comme la Loi de notre Prophête nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs Hôtes qui n'est point du tout Persane. Dés qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui presente sa femme, l'étranger la baise, et cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les Peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les foüettera pas, cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites aiment à être battuës; elles ne peuvent comprendre qu'elles possedent le cœur de leur mari s'il ne les bat comme il faut; une conduite opposée de sa part est une marque d'indifference impardonnable. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à sa mere.

Ma chere Mere,

Je suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aye fait pour me faire aimer de mon Mari, et je n'ai jamais pû y réüssir. Hier, j'avois mille affaires dans la maison; je sortis, et je demeurai tout le jour dehors; je crus à mon retour qu'il me battroit bien fort, mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la rouë de coups tous les jours, elle ne peut pas regarder un homme qu'il ne l'assomme soudain; ils s'aiment beaucoup aussi, et ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere, mais je ne lui donnerai pas long-tems sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari à quelque prix que ce soit; je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié; il ne sera pas dit que je ne serai pas battuë et que

Universitas BIBLIOTHECA

je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, et je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien representer à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même ; et il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, quand ce seroit pour voyager; ainsi séparez des autres Nations par les Loix du Païs, ils ont conservé leurs anciennes Coûtumes, avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince qui regne à present a voulu tout changer; il a eu de grands démêlez avec eux au sujet de leur barbe; le Clergé et les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, et ne néglige rien pour porter dans l'Europe et l'Asie la gloire de sa Nation, oubliée jusques ici et presqu'uniquement connuë d'elle-même.

Inquiet et sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par tout des marques de sa séverité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, et va chercher dans l'Europe d'autres Provinces et de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou, le 2 de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE L.

RICA à USBEK.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une Société où je me divertis assez bien. Il y avoit-là des femmes de tous les âges, une de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce qui pouvoit en avoir vingt ou vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette derniere, et elle me dit à l'oreille : « Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans et fait encore la jolie ? — Elle a tort, lui dis-je, c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. » Un moment aprés, je [me] trouvai auprés de sa tante, qui me dit : « Que dites vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? — C'est du tems perdu, lui dis-je, et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. » J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans et la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : « Y a-t'il rien de si ridicule ? Voyez cette femme, qui a quatre-vingt ans et qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune et elle y réüssit, car cela approche de l'enfance. » — « Ah, bon Dieu, dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. » Cependant j'étois en train de me divertir, et je dis : « Nous avons assez monté, descendons à present et commençons par la vieille,

qui est au sommet. » — « Madame, vous vous ressemblez si fort, cette Dame à qui je viens de parler et vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs, et je ne crois pas que vous soyez plus âgées l'une que l'autre.—Et vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'-peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de difference. » Quand je tins cette femme décrepite, j'allai à celle de soixante ans. « Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette Dame et vous, » lui montrant la femme de quarante ans, « étiez de même âge.— Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de difference. » Bon, m'y voilà, continuons. Je descendis encore et j'allai à la femme de quarante ans. « Madame, faites moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette Demoiselle, qui est à l'autre table, vôtre niéce? Vous êtes aussi jeune qu'elle, elle a même quelque chose dans le visage de passé que vous n'avez certainement pas, et ces couleurs vives qui paroissent sur vôtre teint.... — Attendez, me dit-elle, je suis sa tante, mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas du même lit; j'ai oüi dire à feuë ma sœur que sa fille et moi nâquîmes la même année. — Je le disois bien, Madame, et je n'avois pas tort d'être étonné. »

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens voudroient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles mêmes et pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 3 de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE LI.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte et plus vive que celle de Cosrou, Eunuque blanc, pour mon esclave Zelide; il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, et que Zelide elle-même paroît satisfaite de lidée de ce mariage imposteur et de l'ombre vaine qu'on lui presente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie, qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un desespoir inutile, qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été pour le faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui, toujours prêt à se donner et ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, et lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Eh quoi! être toujours dans les images et dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer, se trouver toujours auprès des plaisirs et jamais dans les plaisirs? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espece, fait uniquement pour garder et jamais pour posseder? Je cherche l'amour, et je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aime ma naïveté et que tu préfere mon air libre et ma sensibilité pour les plaisirs à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oüi dire mille fois que les Eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté qui nous est inconnuë, que la nature se dédommage de ses pertes, qu'elle a des ressources qui reparent le desavantage de leur condition; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible, et que, dans cet état, on est comme dans un troisiéme sens, où l'on ne fait pour ainsi dire que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zelide moins à plaindre; c'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus et fais moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Ispahan, le 5 de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE LII

Rica à Usbek.

A ***.

J'étois ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince et percée en plusieurs endroits, de maniere qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : « Je ne sçais ce que c'est, mais tout se tourne contre moi; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, et je me suis

trouvé confondu pêle mêle dans toutes les conversations sans qu'on ait fait la moindre attention à moi et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours, jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir; j'avois un conte fort joli à faire, mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès; j'ai quelques bons mots qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête sans que j'en aye pû faire le moindre usage; si cela continuë, je crois qu'à la fin je serai un sot; il semble que ce soit mon Etoile et que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois esperé de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'imposent point, et je devois dire les plus jolies choses du monde; je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation, mais elles ne tinrent jamais un propos suivi et elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux tu que je te dise, la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir, je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. — Il me vient dans l'idée une chose, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit, associons-nous pour cela ; nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler, et nous nous secourerons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, et, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence ; nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait et à gorge deployée ; tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos reparties. Nous nous protegerons par des signes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second; j'entrerai avec toi dans une maison et je m'écrierai en te montrant : « Il faut que je vous « dise une réponse bien plaisante que M. vient de faire à un

« homme que nous avons trouvé dans la ruë; » et je me tournerai vers toi. « Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. » Je reciterai quelques-uns de mes Vers, et tu diras : « J'y étois « quand il les fit; c'étoit dans un souper, et il ne rêva pas un « moment. » Souvent même nous nous raillerons toi et moi, et l'on dira : « Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se « défendent; ils ne s'épargnent pas. Voyons comment il sor- « tira de là. A merveille! Quelle presence d'esprit! Voilà une « véritable bataille! » Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchez dès la veille. Il faudra acheter de certains Livres qui sont des recuëils de bons mots composez à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit et qui en veulent contrefaire : tout dépend d'avoir des modéles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'un heure toute remplie de bons mots; mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas tout que de dire un bon mot, il faut le publier, il faut le répandre et le semer par tout; sans cela autant de perdu, et je t'avouë qu'il n'y a rien de si desolant que de voir une jolie chose qu'on a dite mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation et que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*, et c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'Académie. C'est pour te dire que le travail ne sera pas long, car pour lors tu pourras renoncer à ton art : tu seras homme d'esprit malgré que tu en aye. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une Compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du Corps; tu en feras de même, et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens. »

De Paris, le 6 de la Lune
de Zilcadé 1714.

LETTRE LIII.

Rica à Ibben

A Smirne.

Chez les Peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultez; les dernieres faveurs sont toujours de même datte que la bénédiction nuptiale. Les femmes n'y sont point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers. Il n'y a rien de si plenier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre; mais on sçait toujours, chose honteuse, le moment de leur défaite, et, sans consulter les Astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde haït, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t'il point de Païs où ils soient en si petit nombre que chez les François. Leur tranquilité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont : toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenuës, la vigilance des

Eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du Sexe qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace et regardent les infidélitez comme des coups d'une Etoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posseder sa femme seroit regardé comme un perturbateur de la joye publique et comme un insensé qui voudroit joüir de la lumiere du Soleil à l'exclusion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre, qui abuse de la nécessité de la Loi pour supléer aux agrémens qui lui manquent, qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une Société entière, qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, et qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite qui fait le bonheur de l'un et de l'autre Sexe. Ce tître de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude ; on se sent en état de faire diversion par tout. Un Prince se console de la perte d'une place par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor ?

Un homme qui, en general, souffre les infidélitez de sa femme n'est point desaprouvé ; au contraire, on le louë de sa prudence ; il n'y a que les cas particuliers qui deshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses, et on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer, mais elles étoient toutes si laides qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la vertu.

Aprés ce que je t'ai dit des mœurs de ce païs-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent gueres de constance ; ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours que de soutenir qu'on se

portera toujours bien ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable; et si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagez à la leur.

A Paris, le 7 de la Lune de Zilcadé 1714.

LETTRE LIV

Usbek à Ibben.

A Smirne.

Le jeu est très en usage en Europe; c'est un état que d'être joueur : ce seul tître tient lieu de naissance, de bien, de probité; il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens sans examen, quoi qu'il n'y ait personne qui ne sçache qu'en jugeant ainsi il s'est trompé très-souvent; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur tout très-adonnées; il est vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeunesse que pour favoriser une passion plus chere; mais, à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, et cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris, et pour y parvenir elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusques à la vieillesse la plus décrepite : les habits et les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vû souvent neuf ou dix femmes, ou plûtôt neuf ou dix siecles, rangez autour d'une table; je les ai vûës dans leurs esperances, dans leurs craintes, dans leurs joyes, sur tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser et que la vie alloit les quitter avant leur desespoir; tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers ou leurs légataires.

Il semble que notre Saint Prophete ait eu principalement en vûë de nous priver de tout ce qui peut troubler notre Raison; il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux du hazard; et quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'Amour parmi nous ne porte ni trouble ni fureur : c'est une passion languissante qui laisse notre ame dans le calme. La pluralité des femmes nous sauve de leur Empire : elle tempere la violence de nos desirs.

A Paris, le 18 *de la Lune de Zilhagé* 1714.

LETTRE LV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye, et les devots un nombre innombrable de Dervis. Ces Dervis font trois vœux : d'obéïssance, de pauvreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant

au second, je te réponds qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisiéme.

Mais quelques riches que soient ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres : notre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ses magnifiques et sublimes tîtres. Ils ont raison, car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les Medecins et quelques-uns de ces Dervis qu'on appelle Confesseurs sont toûjours ici ou trop estimez ou trop méprisez; cependant on dit que les Heritiers s'accommodent mieux des Medecins que des Confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un Convent de ces Dervis. Un d'entr'eux, venerable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement, et, aprés m'avoir fait voir toute la maison, il me mena dans le Jardin, où nous nous mîmes à discourir. « Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté? — Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis Casuiste. — Casuiste, repris-je, depuis que je suis en France je n'ai pas oüi parler de cette charge. — Eh! quoi, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Casuiste! Eh bien, écoutez, je vais vous en donner une idée qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de pechez : de mortels, qui excluent absolument du Paradis; de veniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la beatitude. Or, tout notre Art consiste à bien distinguer ces deux sortes de pechez, car, à la reserve de quelques Libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis; mais il n'y a guéres de personnes qui ne le veuillent gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les pechez mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, et l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, et comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places; aussi ils entrent en Paradis le plus juste qu'ils peuvent : pourvû qu'ils y soient,

cela leur suffit; leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel plûtôt qu'ils ne l'obtiennent, et qui disent à Dieu : « Seigneur, j'ai accompli « les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empê- « cher de tenir vos promesses; comme je n'en ai pas fait « plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de « m'en accorder plus que vous n'en avez promis. »

« Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet. Celui qui fait un mal tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un est en sûreté de conscience; et comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un Casuiste peut leur donner un degré de bonheur, qu'elles n'ont point, en les qualifiant telles, et pourvû qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

« Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli, je vous en fais voir les rafinemens; il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. — Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon; mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel? Si le Grand Sophi avoit dans sa Cour un homme comme vous, qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la difference entre ses ordres et qui apprît à ses Sujets dans quel cas ils doivent les exécuter et dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. » Là-dessus je saluai mon Dervis et le quittai sans attendre sa réponse.

A Paris, le 23 de la Lune
de Maharram 1714.

LETTRE LVI.

Rica à Rhedi.

A Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'Or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits Aëriens, pourvû que vous soyez seulement trente ans sans avoir de femmes.

Vous trouverez ensuite des Devins si habiles qu'ils vous diront toute votre vie, pourvû qu'ils ayent seulement eu un quart d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la Virginité une fleur qui perit et renaît tous les jours et se cueille la centiéme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres qui, reparant par la force de leur Art toutes les injures du tems, sçavent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, et même rappellent une femme du sommet de la vieillesse pour la faire redescendre jusques à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent ou cherchent à vivre dans une Ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point; ils ne consistent qu'en esprit et en industrie; chacun a la sienne qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi qui poursui-

vent le revenu de quelque Mosquée auroit aussi-tôt compté les sables de la Mer et les esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts et de Sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas; et ce talent est bien considérable, car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sçauroit autrement exercer son Empire, car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les Boutiques sont tenduës de filets invisibles où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché. Une jeune Marchande cajole un homme une heure entiere pour lui faire acheter un paquet de curedens.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver, seul avantage des étrangers dans cette Ville enchanteresse.

A Paris, le 10 *de la Lune de Saphar* 1714.

LETTRE LVII.

RICA à USBEK.

A ***.

J'ETOIS l'autre jour dans une maison où il y avoit un cercle de gens de toute espece. Je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. « Il faut avoüer, disoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien differens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans; mais à present je les trouve d'une brutalité insupportable. — Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte : le tems n'est plus comme il étoit il y a quarante ans; tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire et à danser; à present tout le monde est d'une tristesse insupportable. » Un moment aprés, la conversation tourna du côté de la politique. « Morbleu! dit un vieux Seigneur, l'Etat n'est plus gouverné; trouvez-moi à present un Ministre comme Monsieur Colbert. Je le connoissois beaucoup, ce Monsieur Colbert, il étoit de mes amis; il me faisoit toûjours payer de mes pensions avant qui que ce fût. Le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! Tout le monde étoit à son aise; mais aujourd'hui je suis ruiné. — Monsieur, dit pour lors un Ecclesiastique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible Monarque. Y a-t'il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour detruire l'Heresie?

— Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels? dit d'un air content un autre homme qui n'avoit point encore parlé. — La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille; cet homme est charmé de l'Edit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçût cent coups de bâton pour ne pas le violer. »

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Negres peignent le Diable d'une blancheur ébloüissante et leurs Dieux noirs comme du charbon; que la Venus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses, et qu'enfin tous les Idolâtres ayent représenté leurs Dieux avec une figure humaine et leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort souvent que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtez.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modéles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

A Paris, le 14 *de la Lune de Saphar* 1714.

LETTRE LVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

Tu me demande s'il y a des Juifs en France? Sache que par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demande ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur Religion qui va jusques à la folie.

La Religion Juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahometisme et le Christianisme; plûtôt c'est une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille playes : car, en fait de Religions, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçû, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde. Elle se sert de l'une et de l'autre pour embrasser le monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse venerable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté et l'origine de toute Religion; ils nous regardent au contraire comme des Heretiques qui ont changé la Loi, ou plûtôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement séduits; mais comme il s'est

fait tout à coup et d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour et l'heure de l'une et de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges et se tiennent fermes à une Religion que le monde même n'a pas précedée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils joüissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolerance qui les animoit. On s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassez, et en France d'avoir fatigué des Chrétiens dont la croyance differoit un peu de celle du Prince. On s'est apperçu que le zele pour les progrès de la Religion est different de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, et que pour l'aimer et l'observer il n'est pas nécessaire de haïr et de persecuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article que les Chrétiens : que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali et Abubeker, et laisser à Dieu le soin de decider des mérites de ces Saints Prophêtes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de veneration et de respect, et non pas par de vaines préferences, et qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite ou bien sous le marchepied de son trône.

A Paris, le 18 *de la Lune*
de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

J'entrai l'autre jour dans une Eglise fameuse qu'on appelle Nôtre-Dame. Pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclesiastique que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. « La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre Etat, et ils ont raison; cependant il a ses desagrémens. Nous ne sommes point si séparez du monde que nous n'y soyons appellez en mille occasions. Là, nous avons un rôle trés difficile à soutenir.

« Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre Approbation ni nos Censures. Si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au dessous de notre caractere. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligez de tenir une conduite équivoque et d'imposer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela; cet état de neutralité est difficile. Les gens du monde,

qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succés, les poussent ou les abandonnent, réüssissent bien mieux.

« Ce n'est pas tout ; cet état si heureux et si tranquille que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas en Dieu, la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame. L'entreprise est laborieuse et les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus, une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse et est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule que si on voyoit les Européens travailler, en faveur de la Nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Religion qui ne sont point fondamentaux, et nous ressemblons à ce conquérant de la Chine qui poussa ses Sujets à une révolte générale pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles.

« Le zele même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargez les devoirs de notre sainte Religion est souvent dangereux, et il ne sçauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur nommé Theodose fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes et les petits enfans; s'étant ensuite presenté pour entrer dans une Eglise, un Evêque nommé Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier et un Sacrilege, et en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur ayant ensuite fait la Penitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'Eglise, s'alla placer parmi les Prêtres; le même Evêque l'en fit sortir, et en cela il commit l'action d'un fanatique et d'un fou : tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la Religion

ou à l'Etat que ce Prince eût ou n'eût pas une place parmi les Prêtres? »

A Paris, le 1. de la Lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LX.

Zelis à Usbek

A Paris.

La fille ayant atteint sa septiéme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du Serrail et de ne point attendre qu'elle ait dix ans pour la confier aux Eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertez de l'enfance et lui donner une éducation sainte dans les Sacrez murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces Meres qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au Serrail plûtôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la Raison et rien de la douceur de l'habitude?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises; ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions commencent à naître et à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier; si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les Loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres et nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieuës.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, et que nous fussions des instrumens animez de leur félicité; elle nous a mis dans le feu des passions pour les faire vivre tranquilles; s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas; mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, et tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où l'on me retient, je suis plus libre que toi; tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne joüisse de tes inquiétudes; et tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continuë, cher Usbek, fais veiller sur moi nuit et jour; ne te fie pas même aux précautions ordinaires, augmente mon bonheur en assûrant le tien; et sçache que je ne redoute rien que ton indifference.

Du Serrail d'Ispahan, le 2 de la Lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXI.

Rica à Usbek.

A ***.

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne : je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, et en voilà quinze que je ne t'ai vû ; il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouve une Société qui te convient, que tu y raisonne tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vû mener : je me répans dans le monde, et je cherche à le connoître. Mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, et je plie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes, et je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus apris dans un mois que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcez : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être. Dans cette servitude du cœur et de l'esprit on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, et non pas la Nature, qui s'exprime si differemment et qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet Art parmi nous si pratiqué et si nécessaire, est ici inconnuë : tout parle, tout se voit, tout s'entend ! Le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent different de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espece de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être venu à former le caractere général de la Nation : on badine au Conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un Ambassadeur : les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un Médecin ne le seroit plus, si les habits étoient moins lugubres et s'il tuoit ses malades en badinant.

A Paris, le 10 *de la Lune de Rebiab*, 1, 1714

LETTRE LXII.

Le Chef des Eunuques noirs à Usbek.

A Paris.

Je suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, Magnifique Seigneur. Le Serrail est dans un desordre et une confusion épouvantable : la guerre régne entre tes femmes, tes Eunuques sont partagez ; on n'entend que plaintes, que murmures,

que reproches. Mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce tems de licence, et je n'ai plus qu'un vain tître dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par son amour, et qui ne fasse valoir quelques-uns de ces tîtres-là pour avoir toutes les préférences. Je perds à chaque instant cette longue patience avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes; ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare et si étrangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, Magnifique Seigneur, la cause de tous ces desordres? Elle est toute dans ton cœur et dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main; si, au lieu de la voye des remontrances, tu me laissois celle des châtimens; si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes et à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bien-tôt au joug qu'elles doivent porter, et je laisserois leur humeur impérieuse et indépendante.

Enlevé dés l'âge de quinze ans du fonds de l'Afrique ma Patrie, je fus d'abord vendu à un Maître qui avoit plus de vingt femmes ou Concubines. Ayant jugé à mon air grave et taciturne que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, et me fit faire une operation penible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille et de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau Monde : le premier Eunuque, l'homme le plus severe que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un Empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions ni de querelles; un silence profond regnoit par tout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, et levées à la même heure; elles entroient

dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions; le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, et il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéïr étoit puni sans misericorde. « Je suis, disoit-il, Esclave, mais je le suis d'un homme qui est votre Maître et le mien, et j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie, et non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. » Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître qu'elles n'y fussent appellées; elles recevoient cette grace avec joye, et s'en voyoient privées sans se plaindre ; enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eut connu mon genie, il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître comme d'un homme capable de travailler selon ses vûës et de lui succeder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'experience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance qu'il ne faisoit plus difficulté de me confier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maître que j'appris l'art difficile de commander, et que je me formai aux maximes d'un Gouvernement infléxible. J'étudiai sous lui le cœur des femmes; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses et à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit de me les faire exercer même, et de les conduire jusques au dernier retranchement de l'obéïssance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, et vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du

desespoir, entre les prieres et les reproches; il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir. « Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarasse pas; je conduirois de même toutes celles de nôtre grand Monarque. Comment un homme peut il esperer de captiver leur cœur, si ses fidelles Ennuques n'ont commencé par soumettre leur esprit? »

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la penetration; il lisoit leurs pensées et leurs dissimulations; leurs gestes étudiez, leur visage feint, ne lui déroboient rien; il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées et leurs paroles les plus secrettes : il se servoit des unes pour connoître les autres, et il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y appelloit qui il vouloit, et tournoit les yeux de son Maître sur celles qu'il avoit en vûë, et cette distinction étoit la récompense de quelque secret revelé. Il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un Serrail qui étoit, je crois, le mieux reglé qu'il y eut en Perse.

Laisse moi les mains libres; permets que je me fasse obéïr : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion. C'est ce que ta gloire demande et que ta sûreté exige.

De ton Serrail d'Ispahan, le 9 de la Lune de Sebiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

USBEK à SES FEMMES.

Au Serrail d'Ispahan.

J'aprens que le Serrail est dans le desordre, et qu'il est rempli de querelles et de divisions intestines. Que vous recommandai je en partant, que la paix et la bonne intelligence? Vous me le promîtes : étoit-ce pour me tromper?

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunuque, si je voulois employer mon autorité pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens que lorsque j'ai tenté tous les autres: faites donc en vôtre considération ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez vous accorder cette conduite avec la modestie de vôtre état? N'est-ce pas à lui que pendant mon abscence vôtre vertu est confiée? C'est un tresor sacré dont il est le dépositaire; mais ces mépris que vous lui témoignez sont une marque que ceux qui sont chargez de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, et faites ensorte que je puisse une autrefois rejetter les propositions que l'on me fait contre vôtre liberté et vôtre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je suis vôtre Maître, pour me souvenir seulement que je suis vôtre Epoux.

De Paris, le 5 de la Lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXIV.

RICA à ***.

On s'attache ici beaucoup aux Sciences, mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme Philosophe n'ose rien nier comme Théologien; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualitez.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit; et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des Livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé; la nature sembloit avoir sagement pourvû à ce que les sottises des hommes fussent passageres, et les Livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû joüir comme du tombeau; il veut que la posterité soit informée qu'il a vécu, et qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs il n'y en a point que je méprise plus que les Compilateurs, qui vont de tous côtez chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs comme des pieces de gazon dans un parterre; ils ne sont point au dessus de ces ouvriers d'Imprimerie, qui ran-

gent des caracteres qui, combinez ensemble, font un Livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les Livres originaux; et il me semble que c'est une espece de profanation de tirer les pieces qui les composent du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? — Mais je veux donner un nouvel ordre.—Vous êtes un habile homme: c'est-à-dire que vous venez dans ma Bibliotéque, et vous mettez en bas les livres qui sont en haut, et en haut ceux qui sont en bas : vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un Livre que je viens de quitter, qui est si gros qu'il sembloit contenir la Science Universelle; mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien apris. Adieu.

A Paris, le 8 *de la Lune de Chahban*, 1714.

LETTRE LXV.

Ibben à Usbek.

A Paris.

Trois Vaisseaux sont arrivez ici sans m'avoir aporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si tu ne m'aimes pas dans un Païs où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse et dans le sein

de ta famille? Mais peut-être que je me trompe. Tu es assez aimable pour trouver par tout des amis; le cœur est citoyen de tous les Païs. Comment une ame bien faite peut elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue, je respecte les anciennes amitiez, mais je ne suis pas fâché d'en faire par tout de nouvelles.

En quelque païs que j'avois été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie. J'ai eu le même empressement pour les gens vertueux, la même compassion ou plûtôt la même tendresse pour les malheureux, la même estime pour ceux que la prosperité n'a point aveuglez. C'est mon caractere, Usbek; par tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur. C'est l'ame de la Probité même; des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette Ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses; et, quoi qu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'Héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi; je lui montre toutes tes Lettres: je remarque que cela lui fait plaisir, et je vois déja que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales avantures: quelque répugnance qu'il eut à les écrire, il n'a pû les refuser à mon amitié, et je les confie à la tienne.

HISTOIRE D'APHERIDON ET D'ASTRATÉ.

Je suis né parmi les Guebres, d'une Religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux que l'amour me vint avant la Raison. J'avois à peine

six ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur; mes yeux s'attachoient toûjours sur elle, et, lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignez de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon pere, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres introduit par Cambyse; mais la crainte des Mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de nôtre Nation de penser à ces Alliances saintes, que nôtre Religion ordonne plûtôt qu'elle ne permet, et qui sont des images si naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination et la sienne, résolut d'éteindre une flâme qu'il croioit naissante, mais qui étoit déja à son dernier periode; il prétexta un voyage et m'amena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes, car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le desespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes, mais je n'en versai point, car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis, et mon pere, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa et s'en retourna chez lui.

Quelque tems après, j'appris qu'il avoit, par le crédit d'un de ses amis, fait entrer ma sœur dans dans le Beiram du Roi, où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'esperois plus de la revoir, son entrée dans le Beiram l'avoit renduë Mahometane, et elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette Religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même et de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion. « Vous avez attiré sur votre famille,

lui dis-je, la colere de Dieu et du Soleil qui vous éclaire; vous avez plus fait que si vous aviez soüillé les Elemens, puisque vous avez soüillé l'ame de vôtre fille, qui n'est pas moins pure; j'en mourrai de douleur et d'amour, mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir! » A ces mots je sortis, et pendant deux ans je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram et considerer le lieu où ma sœur pouvoit être, m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut, et la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, et la maria avec un Eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Serrail, et prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler, l'Eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son Beiram, et il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de Linx ne l'auroient pas pû découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits et de voiles, et je ne la pûs reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fût mon émotion quand je me vis si prés et si éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarrassé quand il vit que je parlois à ma sœur une Langue qui lui étoit inconnuë : c'étoit l'ancien Persan, qui est notre Langue sacrée. « Quoi! ma sœur, lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres? Je sçais qu'entrant au Beiram, vous avez dû faire profession du Mahometisme; mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pû consentir, comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous cette

Religion, qui nous doit être si chère? Pour un miserable encore flétri des fers qu'il a portez; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous? — Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez est mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît, et je serois aussi la derniere des femmes si..... — Ah! ma sœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'est ni votre Epoux, ni ne peut l'être; si vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. — Helas, dit-elle, que cette Religion se montre à moi de loin! A peine en sçavois-je les preceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette Langue que je vous parle ne m'est plus familiere, et que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer. Mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joyes; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aye pensé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, et que je n'y ai été déterminée que par l'esperance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari fremit de rage et de jalousie, je ne vous verrai plus, je vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. » A ces mots elle s'attendrit; et, se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus desolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours aprés je demandai à voir ma sœur: le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher; mais, outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperduëment ma sœur qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu et dans le même équipage, accompagnée de deux Esclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. « Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les

murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroux et ces grilles, ces miserables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont joüissoient vos ancêtres? Votre mere, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu que sa vertu même; ils vivoient heureux l'un et l'autre dans une confiance mutuelle, et la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouïr dans cette maison somptueuse. En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, et cette précieuse égalité qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité.— Ah! mon frere, dit-elle, respectez mon Epoux, respectez la Religion que j'ai embrassée; selon cette Religion, je n'ai pû vous entendre ni vous parler sans crime. — Quoi! ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable cette Religion! — Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand Sacrifice pour que je puisse ne la pas croire; et si mes doutes..... » A ces mots elle se tût. « Oüi, vos doutes, ma sœur, sont bien fondez, quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une Religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci et ne vous laisse point d'esperance pour l'autre? Songez que la notre est la plus ancienne qui soit au monde, qu'elle a toujours fleuri dans la Perse, et n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les commencemens ne sont point connus; que ce n'est que le hazard qui y a introduit le Mahometisme; que cette Secte y a été établie non par la voye de la persuasion, mais de la conquête. Si nos Princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Transportez-vous dans ces siecles reculez : tout vous parlera du Magisme, et rien

de la Secte Mahometane, qui, plusieurs milliers d'années aprés, n'étoit pas même dans son enfance. — Mais, dit-elle, quand ma Religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu, au lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le Feu, et même les Elemens. — Je vois, ma sœur, que vous avez appris parmi les Musulmans à calomnier notre sainte Religion. Nous n'adorons ni les Astres ni les Elemens, et nos Peres ne les ont jamais adorez : jamais ils ne leur ont élevé des Temples, jamais ils ne leur ont offert des Sacrifices; ils leur ont seulement rendu un culte Religieux, mais inferieur, comme à des ouvrages et des manifestations de la Divinité. Mais, ma sœur, au nom de Dieu qui vous éclaire, recevez ce Livre sacré que je vous porte : c'est le Livre de notre Legislateur Zoroastre; lisez-le sans prévention, recevez dans votre cœur les rayons de lumiere qui vous éclaireront en le lisant ; souvenez-vous de vos Peres, qui ont si long-tems honoré le Soleil dans la Ville sainte de Balk, et enfin souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. » Je la quittai tout transporté, et la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours aprés : je ne lui parlai point, j'attendis dans le silence l'Arrêt de ma vie ou de ma mort. « Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, et par une Guebre : j'ai long-tems combattu; mais, Dieux! que l'amour leve de difficultez! Que je suis soulagée! je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour; l'excés même en est légitime. Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment je me donne à vous; faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce present vous est cher. Mon

frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je croi que je mourrai dans vos bras. » Je n'exprimerois jamais bien la joye que je sentis à ces douces paroles : je me crus, et je me vis, en effet, en un instant le plus heureux de tous les hommes; je vis presqu'accomplir tous les desirs que j'avois formez en vingt-cinq ans de vie, et évanoüir tous les chagrins qui me l'avoient renduë si laborieuse; mais, quand je me fus un peu accoûtumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si prés de mon bonheur que je m'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens. Je n'osois confier à personne le secret de ma vie, il falloit que nous fissions tout elle et moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empâlé; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer.

Nous convinmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, et que j'y mettrois dedans une lime pour scier les jalousies de sa fenêtre, qui donnoient dans la Ruë, et une corde noüée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant, mais que j'irois toutes les nuits, sous sa fenêtre, attendre qu'elle pût executer son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin, la seizième, j'entendis une scie qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, et, dans ces intervalles, ma frayeur étoit inexprimable. Enfin, après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde. Elle se laissa aller et glissa dans mes bras : je ne connus plus le danger et je restai long tems sans bouger de là; je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt; je la mis en croupe derriere moi, et m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu desert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains;

nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui, et par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt, et nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusques à ce que le bruit de nôtre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous répétant sans cesse que nous nous aimerions toûjours, attendant l'occasion que quelque Prêtre Guebre pût faire la Cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrez. « Ma sœur, lui disois-je, que cette union est sainte! La Nature nous avoit unis, nôtre sainte Loi va nous unir encore. » Enfin un Prêtre vint calmer nôtre impatience amoureuse; il fit dans la maison du Païsan toutes les Cérémonies du mariage, il nous benit, et nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe et la sainteté de l'Hohoraspe.

Bien-tôt aprés nous quittâmes la Perse, où nous n'étions pas en sûreté, et nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmez l'un de l'autre; mais, comme mon argent alloit finir, et que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos Parens. Jamais adieu ne fut plus tendre; mais mon voyage me fut non-seulement inutile, mais funeste: car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisquez, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon desespoir! Je ne trouvai plus ma sœur! Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit, et, comme ils la trouverent belle, ils la prirent et la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, et ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs et les joignis à trois lieuës de là : mes prieres, mes larmes, furent vaines; ils me demanderent toûjours trente Tomans et ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être

adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs et Chrétiens, je m'adressai à un Marchand Armenien : je lui vendis ma fille et me vendis aussi pour trente-cinq Tomans. J'allai aux Juifs, je leur donnai trente Tomans, et portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vûë. « Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, et je puis vous embrasser. Voilà cinq Tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. — Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ?— Oüi, lui dis-je.— Ah ! malheureux, qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage ? Vôtre liberté me consoloit, et vôtre esclavage me va mettre au tombeau. Ah ! mon frere, que vôtre amour est cruel. Et ma fille, je ne la vois point ! — Je l'ai venduë aussi », lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, et n'eûmes pas la force de nous rien dire.

Enfin j'allai trouver mon Maître, et ma sœur y arriva presqu'aussi-tôt que moi. Elle se jetta à ses genoux. « Je vous demande, dit-elle, la servitude comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. » Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. « Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunez qui mourront si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi : peut être que cet argent et mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de vôtre intérêt de ne nous point séparer : comptez que je dispose de sa vie. » L'Armenien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs : « Servez-moi l'un et l'autre avec fidélité et avec zele, et je vous promets que dans un an je vous donnerai vôtre liberté ; je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malheurs de vôtre Condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que

vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. » Nous embrassâmes tous deux ses genoux, et le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un et l'autre dans les travaux de la servitude, et j'étois charmé lorsque j'avois pû faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva. Nôtre maître tint sa parole, et nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis. Là je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succès la Medecine dans cette ville : il me prêta quelque argent avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, et j'y joüis de la plus aimable et de la plus douce société du monde : l'union régne dans ma famille, et je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Armenien à qui je dois tout, et lui ai rendu des services signalez.

A Smyrne, le 27 de la Lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXVI.

Rica à Usbek.

A ***.

J'allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : « Monsieur, il me paroît que vôtre métier est bien penible. — Pas tant que vous vous imaginez, répondit il : de la

maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. — Mais comment ? N'avez-vous pas toûjours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toûjours occupé de choses qui ne sont point intéressantes ? — Vous avez raison, ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien, et cela même fait que le métier n'est pas si fatiguant que vous dites. » Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, et lui dis : « Monsieur, je n'ai point vû vôtre Cabinet.— Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour payer mes provisions; je vendis ma Bibliotheque, et le Libraire qui la prit d'un nombre prodigieux de volumes ne me laissa que mon Livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette : nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces Volumes de Loix ? Presque tous les cas sont hypothetiques et sortent de la régle générale. — Mais ne seroit-ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? car enfin, pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, si elles n'avoient pas leur application ? Et comment peut-on les appliquer si on ne les sçait pas ? — Si vous connoissiez le Palais, reprit le Magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites. Nous avons des Livres vivans, qui sont les Avocats : ils travaillent pour nous et se chargent de nous instruire. — Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper ? lui répartis-je. Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent vôtre équité; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, et que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée habillez à la legere parmi des gens cuirassez jusques aux dents. »

De Paris, le 18 *de la Lune*
de Chahban 1714.

LETTRE LXVII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Tu ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus Metaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant, et tu en seras convaincu quand tu auras essuyé ce débordement de ma Philosophie.

Les Philosophes les plus sensez qui ont reflechi sur la nature de Dieu ont dit qu'il étoit un Etre souverainement parfait, mais ils ont extrêmement abusé de cette idée ; ils ont fait une énumération de toutes les perfections differentes que l'homme est capable d'avoir et d'imaginer, et en ont chargé l'idée de la Divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, et qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les Poëtes d'Occident disent qu'un Peintre, ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques et prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crut ressembler à la plus belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde et brune, qu'elle avoit les yeux noirs et bleus, qu'elle étoit douce et fiere, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection; mais il n'est jamais limité

que par lui-même, il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique Dieu soit tout puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives, et c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos Docteurs ayent osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Metaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que Dieu prévoye les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, et par conséquent ne peut être connu; car le rien qui n'a point de propriétez ne peut être apperçû. Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point et voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle ; car, jusques à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination; mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets necessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même, ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition, et dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une

boulle de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les Créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître; mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toûjours de cette faculté : il laisse ordinairement à la Créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de meriter ou de démeriter. C'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle et de la déterminer; mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toûjours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, et déterminer les Créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant par ses decrets les déterminations futures des Esprits, et les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au dessus des comparaisons, un Monarque ignore ce que son Ambassadeur fera dans une affaire importante; s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere, et il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'Alcoran et les Livres des Juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absoluë; Dieu y paroît par tout ignorer la détermination future des Esprits, et il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit : précepte absurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames; car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ses graces sans les rendre dérisoires? C'est comme si un homme qui auroit sçû la prise de Bagdat avoit dit à un

autre : « Je vous donne mille écus si Bagdat n'est pas pris. » Ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

De Paris, le dernier de la Lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVIII.

Zelis à Usbek.

A Paris.

Soliman, que tu aimes, est desesperé d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport et la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vûë dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, et tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premieres Ceremonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son Eunuque et couverte, selon la coutume, depuis la tête jusques aux pieds ; mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, et il jura qu'il ne la recevroit jamais si on n'augmentoit la dot. Les parens accourûrent de côté et d'autre pour accommoder l'affaire, et, après bien de la résistance, il firent convenir Soliman de faire un petit present à son gendre. Enfin, les Ceremonies du mariage accomplies, on conduisit la fille dans le lit, avec assez de violence ; mais, une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soûtenant qu'elle n'étoit pas Vierge, et la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus

frappé qu'il l'est de cette injure : il y a des personnes qui soûtiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposez à de tels affronts : si pareil traitement arrivoit à ma fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Serrail de Fatmé, le 9 de la Lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXIX.

Usbek à Zelis.

Je plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remede et que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou; on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous; et nos Medecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoi qu'elles soient clairement établies par leurs Livres sacrez, et que leur ancien Legislateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne : Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle et aussi pure que Fatima; qu'elle ait dix Eunuques pour la garder; qu'elle soit l'honneur et l'ornement du Serrail où elle est destinée; qu'elle n'ait sur sa tête

que des lambris dorez, et ne marche que sur des tapis superbes; et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire.

A Paris, le 5 de la Lune de Chalval 1714.

LETTRE LXX.

Rica à Usbek.

A ***.

Je me trouvai l'autre jour dans une Compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques et cinq points de Physique; je n'ai jamais vû un decisionnaire si universel : son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les Sciences, on parla des nouvelles du tems : il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : « Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me refugier dans mon pays. » Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de Mrs Tavernier et Chardin. « Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les ruës d'Ispahan mieux que moi! » Mon parti fut bien-tôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

A Paris, le 8 de la Lune de Zilcadé 1715.

LETTRE LXXI.

RICA à ***.

J'AI oüi parler d'une espece de Tribunal qu'on appelle l'Academie Françoise; il n'y en a point de moins respecté dans le monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le Peuple casse ses Arrêts et lui impose des Loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer son autorité, il donna un Code de ses Jugements : cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il nâquit, et, quoiqu'il fût légitime, un bâtard qui avoit déja paru l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse : l'Eloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel; et, sitôt qu'ils sont initiez dans ses mystères, la fureur du panegyrique vient les saisir et ne les quitte plus.

Ce Corps a quarante têtes toutes remplies de Figures, de Metaphores et d'Antitheses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation; ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'ils soient faits pour parler, et non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds, car le tems, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans et détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides : je ne t'en dirai rien, et je laisse decider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bisarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse; nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers et bisarres, nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples et nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la Lune de Zilhagé 1715.

Pourquoi les grands seigneurs montrent-tant de moyens et même de sans-ge
La vraie noblesse n'a-t-elle pas de mei
moyens de se manifester ?

LETTRE LXXII

RICA à USBEK.

A ***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : « Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris : je vous mene à present chez un Grand Seigneur qui est un des hommes du Royaume qui represente le mieux.

— Que cela veut-il dire, Monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre? — Ce n'est pas cela, me dit-il. — Ah! j'entens : il fait sentir à tous les instans la superiorité qu'il a sur tous ceux qui l'aprochent; si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je prens déja condamnation, et je la lui passe toute entiere. »

Il fallut pourtant marcher, et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de Tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. « Ah! bon Dieu, dis-je en moi même, si, lorsque j'étois à la Cour

de Perse, je representois ainsi, je representois un grand sot. » Il auroit fallu, Usbek, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bien veillance : ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux, et, s'ils l'avoient ignoré, nos bien faits le leur auroient apris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables ; nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles, ils ne voyoient que notre cœur au dessus d'eux, nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la Majesté du Prince dans les cérémonies publiques, lors qu'il falloit faire respecter la Nation aux Etrangers, lors qu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les Soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus, nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvoit quelquefois que nous representions assez bien.

De Paris, le 10 *de la Lune de Saphar* 1715.

LETTRE LXXIII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Il faut que je te l'avouë, je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur Religion, qui se trouve parmi les Musulmans : il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction

à la pratique. La Religion est moins un sujet de sanctification qu'un sujet de disputes qui apartient à tout le monde. Les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes mêmes, s'élevent contre les Ecclesiastiques et leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminez par raison, et qu'ils ayent pris la peine d'examiner la verité ou la fausseté de cette Religion, qu'ils rejettent; ce sont des rebelles qui ont senti le joug, et l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont ils pas plus fermes dans leur incredulité que dans leur Foi : ils vivent dans un flux et reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : « Je crois l'immortalité de l'ame par semestre; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon Corps : selon que j'ai plus ou moins d'Esprits animaux, que mon estomac digere bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont legeres ou solides, je suis Spinosiste, Socinien, Catholique, impie ou devot. Quand le Medecin est auprés de mon lit, le Confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la Religion de m'affliger quand je me porte bien, mais je lui permets de me consoler quand je suis malade; lorsque je n'ai plus rien à esperer d'un côté, la Religion se presente et me gagne par ses promesses; je veux bien m'y livrer et mourir du côté de l'esperance. »

Il y a long-temps que les Princes Chrétiens affranchirent tous les Esclaves de leurs États, parce, disoient-ils, que le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de Religion leur étoit très-utile, parce qu ils abaissoient par-là les Seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas Peuple. Ils ont ensuite fait des Conquêtes dans des Païs où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Esclaves; ils ont permis d'en acheter et d'en vendre, oubliant ce principe de Religion qui les touchoit

tant. Que veux-tu que je te dise? Verité dans un temps, Erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens et des Conquêtes faciles dans des climats heureux[1], parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du Saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu Tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand Prophete, de ce que je professe une Religion qui se fait préferer à tous les interêts humains, et qui est pure comme le Ciel, dont elle est descenduë.

A Paris, le 23 de la Lune de Sapha 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK à son ami IBBEN.

A Smirne.

LES Loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes; on les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois : ils sont traînez indignement par les ruës, on les note d'infamie, on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces Loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines,

1. Les Mahometans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

et me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une Societé dont je consens de n'être plus? que je tienne malgré moi une convention qui s'est faite sans moi? la Societé est fondée sur un avantage mutuel; mais, lorsqu'elle me devient onereuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur, je puis donc la rendre lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse, l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut il que je sois son Sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion? Mes Concitoyens peuvent ils demander ce partage inique de leur utilité et de mon desespoir? Dieu, different de tous les bien-faiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je suis obligé de suivre les Loix quand je vis sous les Loix; mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre Ame avec votre Corps; vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, et vous lui résistez.

Que cela veut dire ? Troublé je l'ordre de la Providence lorsque je change les modifications de la matiere, et que je rends quarrée une boule que les premieres Loix du mouvement, c'est-à-dire les Loix de la Création et de la Conservation, avoient faite ronde? Non, sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné, et en ce sens je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la Providence.

Lorsque mon Ame sera séparée de mon Corps, y aura-t-il moins d'ordre et moins d'arrangement dans l'Univers? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite et moins dépendante des Loix generales, que le

monde y ait perdu quelque chose, et que les ouvrages de Dieu soient moins grands ou plûtôt moins immenses?

Croyez-vous que mon Corps, devenu un Epi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle, et que mon Ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenuë moins sublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueuil; nous ne sentons point nôtre petitesse, et, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptez dans l'Univers, y figurer et y être un objet important. Nous nous imaginons que l'aneantissement d'un Etre aussi parfait que nous dégraderoit toute la nature, et nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que dis-je, tous les hommes ensemble, cent millions de Terres comme la notre, ne sont qu'un atôme subtil et délié que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 *de la Lune de Saphar* 1715.

LETTRE LXXV.

Rica à Usbek.

*A***.*

Je t'envoye la Copie d'une Lettre qu'un François, qui est en Espagne, a écrit ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal, et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractere brillant des deux Nations; elle se manifeste principalement de deux manieres : par les lunettes et par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les Sciences, et enseveli dans de profondes lectures à un tel point que sa vuë s'en est affoiblie; et tout nez qui en est orné, ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un Sçavant.

Pour la moustache, elle est respectable par elle-même, et indépendamment des conséquences, quoi-que pourtant on ne laisse pas d'en tirer souvent de grandes utilitez pour le service du Prince et l'honneur de la Nation, comme le fit bien voir un fameux Genéral Portugais dans les Indes[1] : car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, et envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, et, dans la suite, il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des Peuples graves et flegmatiques comme ceux-là peuvent avoir de la vanité : aussi en ont-ils. Ils la fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le Continent de l'Espagne et du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé lorsqu'ils sont ce qu'ils apellent de vieux Chrétiens, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'Inquisition a persuadé, dans ces derniers siécles, d'embrasser la Religion Chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flâtez lors qu'ils considerent qu'ils ont le sublime merite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Seigneur de Sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux et le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur

1. Jean de Castro.

olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte les bras croisez. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite, ne travailleroit pas pour tous les tresors du monde, et ne se résoudroit jamais par une vile et mécanique industrie de compromettre l'honneur et la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que, lors qu'un homme a un certain merite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajoûter aux qualitez dont je viens de parler celle d'être le propriétaire d'une grande épée ou d'avoir apris de son pere l'art de faire jurer une discordante Guitarre, il ne travaille plus : son honneur s'interresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la Noblesse s'acquiert.

Mais, quoi-que ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquilité Philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur : car ils sont toûjours amoureux; ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses, et tout Espagnol qui n'est pas enrumé ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premierement dévots, et secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un Soldat criblé de coups, ou d'un Magistrat décrepit; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les éleve.

Ils connoissent mieux que les autres le foible des femmes; ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon et qu'on les surprenne par le bout des pieds; ils sçavent que l'imagination va toûjours, que rien ne l'amuse en chemin ; elle arrive, et là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles; elles le sont encore plus pour les Espagnols : les femmes

les guerissent de leurs peines, mais elles ne font que leur en faire changer, et il leur reste toûjours un long et facheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses qui en France paroîtroient mal placées : par exemple, un Capitaine ne bat jamais son Soldat sans lui en demander permission, et l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas paroissent si attachez à l'Inquisition qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établit une autre, non pas contre les Hérétiques, mais contre les Héresiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales la même efficacité qu'aux sept Sacremens, qui adorent tout ce qu'ils venerent, et qui sont si devots qu'ils sont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'Esprit et du bon Sens chez les Espagnols, mais n'en cherchez point dans leurs livres; voyez une de leurs Bibliothéques : les Romans d'un côté, et les Scholastiques de l'autre; vous direz que les parties en ont été faites et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la Raison humaine.

Le seul de leurs Livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau Monde, et ils ne connoissent pas encore leur propre Continent; il y a sur leurs Rivieres tel port qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des Nations qui leurs sont inconnuës.

Ils disent que le Soleil se leve et se couche dans leur païs; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course il ne rencontre que des Campagnes ruinées et des Contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une Lettre écrite

à Madrid par un Espagnol qui voyageroit en France : je crois qu'il vangeroit bien sa Nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

Il y a ici une maison où l'on met les fous; on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la Ville : non, le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriez chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse-là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 *de la Lune de Saphar* 1715.

LETTRE LXXVI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

La plûpart des Legislateurs ont été des hommes bornez, que le hazard a mis à la tête des autres, et qui n'ont presque consulté que leurs préjugez et leur fantaisies.

Il semble qu'ils ayent méconnu la grandeur et la dignité même de leur ouvrage : ils se sont amusez à faire des institutions pueriles, avec lesquelles ils se sont à la verité confortez aux petits Esprits, mais décreditez auprès de gens de bon sens.

Ils se sont jettez dans des détails inutiles; ils ont donné

dans les cas particuliers; ce qui marque un genie étroit, qui ne voit les choses que par parties et n'embrasse rien d'une vuë generale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre Langue que la vulgaire, chose absurde pour un faiseur de Loix. Comment peut on les observer, si elles ne sont pas connues?

Ils ont souvent aboli sans necessité celles qu'ils ont trouvées établies, c'est-à-dire qu'ils ont jetté les Peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que, par une bisarrerie qui vient plûtôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois necessaire de changer certaines Loix; mais le cas est rare, et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante; on y doit observer tant de solemnitez et apporter tant de precautions que le peuple en concluë naturellement que les Loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalitez pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles et ont suivi des idées Logitiennes plûtôt que l'Equité naturelle. Dans la suite elles ont été trouvées trop dures, et, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter; mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les Loix, il faut toûjours les suivre et les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toûjours.

Il faut pourtant avoüer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse : c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les Magistrats, rien ne dégarnit plus les Tribunaux, rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs font toûjours de meilleurs Citoyens que les Loix.

C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le

moins, c'est la plus sacrée de toutes les Magistratures, c'est la seule qui ne dépend pas des conventions et qui les a mêmes précédées.

On remarque que, dans les païs où l'on met dans les mains Paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux reglées. Les peres sont l'image du Createur de l'Univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'esperance et de la crainte.

Je ne finirai pas cette Lettre sans te faire remarquer la bisarrerie de l'Esprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix Romaines un nombre infini de choses inutiles, et même pis, et ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 18 *de la Lune de Saphar* 1715.

LETTRE LXXVII.

Le Grand Eunuque à Usbek

A Paris.

HIER des Armeniens menerent au Serrail une jeune Esclave de Circassie qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartements secrets; je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un Juge, et plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dé-

rober à ma vuë ; je vis tout ce qu'il lui en coutoit pour obéïr : elle rougissoit de se voir nuë même devant moi, qui, exemt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, et qui, ministre de la modestie dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards et ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux ; je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or, je me prosternai à ses pieds, je l'adorai comme la Reine de ton cœur ; je payai les Armeniens ; je la derobai à tous les yeux. Heureux Usbek, tu possedes plus de beautez que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver à ton retour tout ce que la Perse a de plus ravissant, et de voir dans ton Serrail renaître les graces à mesure que le tems et la possession travaillent à les détruire !

Du Serrail de Fatmé, le 1 de la Lune de Rhebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXVIII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Depuis que je suis en Europe, mon cher Rhedi, j'ai vu bien des Gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la Politique se trouvent par tout les mêmes.

J'ai souvent pensé en moi-même pour sçavoir quel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la Raison.

Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais, et qu'ainsi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant et à leur inclination est le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux le Peuple est aussi soumis que dans un Gouvernement severe, le premier est preferable, puisqu'il plus est conforme à la Raison, et que la severité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que, dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéïsse plus aux Loix. Dans les Pays où les châtimens sont moderez, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques et affreux.

Soit que le Gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrez; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du Pays où l'on vit: huit jours de prison ou une legere amende frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un Pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, et chacun la partage à sa façon : le desespoir de l'infamie vient desoler un François qu'on vient de condamner à une peine qui n'ôteroit pas un quart d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la Police, la Justice et l'Equité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise, et dans l'Angleterre même; je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes, et que les hommes, intimidez par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux Loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice et de vexations au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui est la Loi même, moins Maître que par tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toûjours des mouvemens tumultueux où personne n'est le Chef, et que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir;

Que le desespoir même de l'impunité confirme le desordre et le rend plus grand;

Que dans ces Etats il ne se forme point de petite revolte, et qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure et la sédition;

Qu'il ne faut point que les grands Evenemens y soient préparez par de grandes causes; au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévuë de ceux qui la font que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, Empereurs des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commit cet attentat ne songeoit à le commettre; ils demandoient seulement, en supplians, qu'on leur fît justice sur quelque grief. Une voix, qu'on n'a jamais connuë, sortit de la foule par hazard : le nom de Mustapha fut prononcé, et soudain Mustapha fut Empereur.

De Paris, le 2 de la Lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXIX.

NARGUM, Envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK,

A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares ni en gloire, ni dans la grandeur des Conquêtes. Ce Peuple est le vrai Dominateur de l'Univers; tous les autres semblent être faits pour le servir. Il est également le Fondateur et le Destructeur des Empires; dans tous les tems il a donné sur la terre des marques de sa puissance, dans tous les âges il a été le fleau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, et ils la tiennent encore sous leur obéïssance.

Ils dominent sur les vastes Pays qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le Trône de Cyrus et de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des Conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et ils dominent sur ces trois parties de l'Univers.

Et, pour parler de tems plus reculez, c'est d'eux que sont sortis presque tous les Peuples qui ont renversé l'Empire Romain.

Qu'est-ce que les Conquêtes d'Alexandre en comparaison de celles de Genghiscan?

Il n'a manqué à cette victorieuse Nation que des Historiens pour celebrer la memoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli ! Que d'Empires par eux fondez dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse Nation, uniquement occupée de sa gloire presente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la memoire de ses Conquêtes passées.

De Moscou, le 4 de la Lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

Rica à Ibben.

A Smirne.

Quoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de Dervis taciturnes qu'on appelle Chartreux : on dit qu'ils se coupent la Langue en entrant dans le Convent, et on souhaitteroit fort que tous les autres Dervis se retranchassent de même tout ce que leur Profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, et qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire, et qui amusent une conversation pendant deux heures de tems sans qu'il soit possible de les deceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorez des femmes ; mais ils ne le

sont pourtant pas tant que d'autres qui ont reçû de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire à chaque instant, et qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'Esprit lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout et trouver mille petits traits ingenieux dans les choses les plus communes.

J'eu connois d'autres qui se sont bien trouvez d'introduire dans les conversations les choses inanimées et d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne et leurs gands. Il est bon de commencer de la ruë à se faire écouter par le bruit du Carrosse, et du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant propos prévient pour le reste du discours, et, quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sotises qui viennent ensuite, mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens dont on ne fait aucun cas chez nous servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir, et qu'un homme de bon sens ne brille gueres devant ces sortes de gens.

De Paris, le 6 de la Lune de Rebiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

S'il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut necessairement qu'il soit juste : car, s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais et le plus imparfait de tous les Etres.

La Justice est un rapport de Convenance qui se trouve réellement entre deux choses ; ce rapport est toujours le même, quelque Etre qui le considere, soit que ce soit Dieu, soit que ce soit un Ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voyent pas toûjours ces rapports ; souvent même, lorsqu'ils les voyent, ils s'en éloignent, et leur interêt est toûjours ce qu'ils voyent le mieux. La Justice éleve sa voix, mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont interêt de les commettre et qu'ils aiment mieux se satisfaire que les autres. C'est toûjours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent ; nul n'est mauvais gratuitement, il faut qu'il y ait une raison qui détermine, et cette raison est toûjours une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste ; dès qu'on suppose qu'il voit la Justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car, comme il n'a besoin de rien

et qu'il se suffit à lui même, il seroit le plus méchant de tous les Etres, puisqu'il le seroit sans interêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toûjours aimer la Justice, c'est-à-dire faire nos efforts pour ressembler à cet Etre dont nous avons une si belle idée, et qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle et ne dépend point des conventions humaines ; et quand elle en dépendroit, ce seroit une verité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourez d'hommes plus forts que nous; ils peuvent nous nuire de mille manieres differentes, les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de savoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe interieur qui combat en nôtre faveur et nous met à couvert de leurs entreprises !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle, nous passerions devant les hommes comme devant les Lions, et nous ne serions jamais assurez un moment de nôtre vie, de nôtre bien, ni de nôtre honneur.

Toutes ces pensées m'animent contre ces Docteurs qui representent Dieu comme un Etre qui fait un exercice tyrannique de sa puissance, qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes de peur de l'offenser, qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous, et, dans leurs opinions contradictoires, le representent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre qui haït le mal et le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste! Ce plaisir, tout severe qu'il est, doit le ravir : il voit son Etre autant au dessus de ceux qui ne l'ont pas qu'il se voit au dessus des Tigres et

des Ours. Oüi, Rhedi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la Lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA à ***.

Je fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle que de voir dans un même lieu rassemblées toutes ces victimes de la Patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur, et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une Discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la presence d'un ennemi, chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la Religion et ceux de l'art militaire ?

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie fussent écrits et conservez dans les Temples, dans des

registres qui fussent comme la source de la Gloire et de la Noblesse.

A Paris, le 15 de la Lune de Gemmadi, 1. 1715.

LETTRE LXXXIII.

Usbek à Mirza.

A Ispahan.

Tu sçais, Mirza, que quelques Ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Armeniens de Perse de quitter le Royaume ou de se faire Mahometans, dans la pensée que nôtre Empire seroit toûjours pollué tandis qu'il garderoit dans son sein ces Infidelles.

C'étoit fait de la grandeur Persane si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua ; ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les consequences; le hasard fit l'office de la Raison et de la Politique, et sauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pû courir de la perte de trois batailles et de la prise de deux Villes.

En proscrivant les Armeniens, on pensa détruire en un seul jour tous les Negocians et presque tous les Artisans du Royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres

Rois des Indes ses Sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses Etats.

Les persecutions que nos Mahometans zelés ont faites aux Guebres les ont obligez de passer en foule dans les Indes et ont privé la Perse de cette laborieuse Nation, si appliquée au labourage, qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la sterilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire, c'étoit de ruiner l'industrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, et avec lui, par une suite nécessaire, cette même Religion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sçais, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un Etat il y ait plusieurs Religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolerées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie que ceux qui vivent dans la Religion dominante, parce qu'éloignez des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence et leurs richesses, ils sont portez à en acquérir par leur travail et à embrasser les emplois de la Société les plus penibles.

D'ailleurs, comme toutes les Religions contiennent des préceptes utiles à la Société, il est bon qu'elles soient observées avec zele. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele que leur multiplicité ?

Ce sont des Rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers; chacun se tient sur ses gardes, et craint de faire des choses qui deshonoreroient son parti et l'exposeroient aux mépris et aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toûjours remarqué qu'une Secte nouvelle introduite dans un Etat étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de

souffrir plusieurs Religions dans son Etat : quand toutes les Sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéïssance et ne prêche la soumission.

J'avouë que les Histoires sont remplies de guerres de Religion ; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des Religions qui a produit ces guerres, c'est l'Esprit d'intolerance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet Esprit de Proselytisme que les Juifs ont pris des Egyptiens, et qui d'eux est passé, comme une maladie Epidemique et populaire, aux Mahométans et aux Chrétiens.

C'est enfin cet Esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardez que comme une Eclipse entiere de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres, quant il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de Religion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne quand on voudroit l'y forcer; il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même peut-être pour l'Empire du Monde.

A Paris, le 26 de la Lune
de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA à ***.

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules ; le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme, le pere sur ses enfans, le maître sur ses esclaves, et sois sûr qu'elle est toûjours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la Justice. Avant que d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant, mais il devient lugubre lorsqu'on entre dans les grandes sales, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin on entre dans le lieu sacré où se revelent tous les secrets des familles, et où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là une fille modeste vient avoüer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ses combats et sa douloureuse resistance : elle est si peu fiere de sa victoire qu'elle menace toûjours d'une défaite prochaine, et, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a fait à son Epoux comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille une autre vient dire qu'elle

est lasse de porter le titre de femme sans en joüir ; elle vient reveler les mysteres cachez dans la nuit du mariage, elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles et qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris et leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles ravies ou séduites font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irritez, de filles abusées, d'amans infidelles, et de maris chagrins.

Par la Loi qui y est observée, tout enfant né pendant le Mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire, la Loi le croit pour lui et le soulage de l'examen et des scrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure ; mais on a reconnu par experience qu'il vaudroit mieux les recuëillir à la mineure, et cela est bien naturel, car il y a très-peu d'esprits justes, et tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris, le 1 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXV.

RICA à ***.

On dit que l'homme est un Animal sociable. Sur ce pied-là il me paroît que le François est plus homme qu'un autre: c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la Société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la Société Universelle. Ils se multiplient dans tous les coins et peuplent en un instant les quatre quartiers d'une Ville; cent hommes de cette espece abondent plus que deux mille Citoyens; ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les Ecoles si un Corps peut être en un instant en plusieurs lieux : ils sont une preuve de ce que les Philosophes mettent en question.

Ils sont toûjours empressez, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienseance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble; mais, comme la voye en est trop abregée, elles sont comptées pour rien dans les régles de leur Ceremonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de mar-

teau que les vents et les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les Portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manieres en Caracteres Suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des Complimens de Condoleance, ou dans des sollicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses Sujets qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin ils reviennent chez eux bien fatiguez se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs penibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette Epitaphe sur son tombeau : « C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cens trente enterremens. Il s'est réjoüi de la naissance de deux mille six cens quatre-vingt enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis, toûjours en des termes differens, montent à deux millions six cens mille livres. Le chemin qu'il a fait sur le pavé a neuf mille six cens stades, celui qu'il a fait dans la campagne en a trente six. Sa Conversation étoit amusante : il avoit un fonds tout fait de trois cens soixante cinq Contes ; il possedoit d'ailleurs depuis son jeune âge cent dix-huit Apophthegmes tirez des Anciens, qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantiéme année de son âge. Je me tais, Voyageur : car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vû ?

A Paris, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

A Paris regne la liberté et l'égalité. La Naissance, la Vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnuë. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son Carosse.

Un grand Seigneur est un homme qui voit le Roi, qui parle aux Ministres, qui a des Ancêtres, des dettes et des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse il n'y a de grands que ceux à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici il y a des gens qui sont grands par leur naissance; mais ils sont sans crédit. Les Rois font comme ces ouvriers habiles qui, pour executer leurs ouvrages, se servent toûjours des machines les plus simples.

La Faveur est la grande Divinité des François. Le Ministre est le Grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillez de blanc : tantôt Sacrificateurs et tantôt sacrifiez, ils se devouent eux-mêmes à leur Idole avec tout le Peuple.

A Paris, le 9 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point different de cet instinct que toutes les Créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons nôtre Etre lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres ; c'est une nouvelle vie que nous acquerons, et qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçûë du Ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachez à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toûjours gravée dans leur Cœur; mais l'imagination et l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette difference qui se trouve d'homme à homme se fait encore plus sentir de Peuple à Peuple.

On peut poser pour maxime que dans chaque Etat le desir de la gloire croît avec la liberté des Sujets et diminuë avec elle ; la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : « On est en France à bien des égards plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François, avec plaisir et avec goût, ce que vôtre Sul-

tan n'obtient de ses Sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices et les récompenses.

Aussi parmi nous le Prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux respectables; c'est le tresor sacré de la Nation, et le seul dont le Souverain n'est pas le Maître, parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un Sujet se trouve blessé dans son honneur par son Prince, soit par quelque préference, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa Cour, son Empire, son service, et se retire chez lui.

La difference qu'il y a des troupes Françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du Châtiment, ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide; au lieu que les autres se presentent aux coups avec délice et bannissent la crainte par une satisfaction qui lui est superieure.

Mais le Sanctuaire de l'Honneur, de la Réputation et de la Vertu semble être établi dans les Républiques et dans le Pays où l'on peut prononcer le mot de Patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit seul les services les plus signalez. Une couronne de Chêne ou de Laurier, une statuë, un Eloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée ou une Ville prise.

Là un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne sentît le plaisir d'être son bienfaiteur; il comptoit le nombre de ses services par celui de ses Concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme, mais c'est ressembler aux Dieux que de contribuer au bonheur d'une Société entiere.

Mais cette noble émulation ne doit-elle point être entie-

rement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois et les dignitez ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain? La réputation et la vertu y sont regardées comme imaginaires si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent et meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain : le voilà aujourd'hui Général d'Armée, peut-être que le Prince le va faire son Cuisinier et qu'il n'aura plus à esperer d'autre Eloge que celui d'avoir fait un bon ragoût. »

De Paris, le 15 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

Usbek au Même.

A Smirne.

De cette passion generale que la Nation Françoise a pour la gloire il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçai quoi qu'on appelle point d'honneur : c'est proprement le caractere de chaque Profession ; mais il est plus marqué chez les gens de guerre, et c'est le point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est, car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François, sur tout les Nobles, ne suivoient gueres d'autres Loix que celles de ce point d'honneur :

elles regloient toute la conduite de leur vie, et elles étoient si severes qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfraindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de regler les differens, elles ne prescrivoient guéres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultez. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient interessées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute et qu'il payât de sa personne comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toûjours honoré d'un tel choix et d'une préference si flâteuse; et tel qui n'auroit pas voulu donner quatre Pistoles à un homme pour le sauver de la Potence, lui et toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée: car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les Rois l'ont-il défenduë sous des peines très-severes; mais c'est en vain : l'Honneur, qui veut toujours regner, se révolte, et il ne reconnoît point de Loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent: car les mêmes Loix de l'honneur obligent un honnête homme de se vanger quand il a été offensé; mais, d'un autre côté, la Justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se vange. Si l'on suit les Loix de l'Honneur, on perit sur un échaffaut; si l'on suit celle de la Justice, on est banni pour jamais de la société des hommes. Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 *de la Lune de Gemmadi*, 1, 1715.

LETTRE LXXXIX.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Le Monarque qui a si longtemps regné n'est plus[1]; Il a bien fait parler des gens pendant sa vie; tout le monde s'est tu à sa mort. Ferme et courageux dans ce dernier moment, il a paru ne ceder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand évenement n'ait fait faire ici que des reflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires et à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi, arriere-petit-fils du Monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un Prince, son oncle, a été déclaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un Testament qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement, et, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu regner encore après sa mort.

Les Parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rapellent toûjours l'idée de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne se mêlent guéres plus que de rendre la Justice, et leur autorité est toûjours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévuë ne vienne lui rendre la force et la vie.

1. Il mourut le 1 Septembre 1715.

Ces grands Corps ont suivi le destin des choses humaines ; ils ont cedé au tems, qui détruit tout; à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli; à l'autorité suprême, qui a tout abattu.

Mais le Regent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique, et, comme s'il avoit pensé à relever de terre le Temple et l'Idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie et le fondement de toute autorité légitime.

A Paris, le 4 de la Lune de Regeb 1715.

LETTRE XC.

USBEK à son FRÈRE,

Santon au Monastere de Casbin.

Je m'humilie devant toi, sacré Santon, et je me prosterne; je regarde les vestiges de tes pieds comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande qu'il semble que tu ayes le cœur de nôtre saint Prophête; tes austeritez étonnent le Ciel même; les Anges t'ont regardé du sommet de la gloire et ont dit : « Comment est-il encore sur la terre, puisque son Esprit est avec nous et vole autour du trône qui est soutenu par les nuées? »

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos Docteurs que les Dervis, même infidelles, ont toûjours

un caractere de Sainteté qui les rends respectables aux vrais Croyans, et que Dieu s'est choisi dans tous les coins de la terre des ames, plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications et leurs prieres ferventes suspendissent sa colere prête à tomber sur tant de Peuples rebelles.

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers Santons, qui se refugierent à milliers dans les Deserts affreux de la Thebaïde et eurent pour Chefs Paul, Antoine et Pacome. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrez Immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme; mais ils habitoient la nuit et le jour avec des Démons, ils étoient sans cesse tourmentez par ces Esprits malins, ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'asile contr'eux. Si tout ceci est vrai, Santon venerable, il faudroit avoüer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise Compagnie.

Les Chrétiens sensez regardent toutes ces Histoires comme une Allegorie bien naturelle, qui peut nous servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le Desert un état tranquille: les tentations nous suivent toûjours; nos passions, figurées par les Démons, ne nous quittent point encore; ces monstres du Cœur, ces illusions de l'Esprit, ces vains fantômes de l'Erreur et du Mensonge, se montrent toûjours à nous pour nous séduire, et nous attaquent jusques dans les jeûnes et les Cilices, c'est-à-dire jusques dans nôtre force même.

Pour moi, Santon venerable, je sçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan et l'a précipité dans les abîmes; il a purifié la terre, autrefois pleine de son Empire, et l'a renduë digne du séjour des Anges et des Prophêtes.

A Paris, le 9 de la Lune de Chahban 1715.

LETTRE XCI.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Je n'ai jamais oüi parler du Droit public qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des Societez; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient et se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison et chercher pourquoi ils se tiennent séparez ; mais ils naissent tous liez les uns aux autres ; un fils est né auprès de son pere, et il s'y tient : voilà la Société, et la cause de la Société.

Le Droit public est plus connu en Europe qu'en Asie ; cependant on peut dire que les passions des Princes, la patience des Peuples, la flatterie des Ecrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une Science qui apprend aux Princes jusques à quel point ils peuvent violer la justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en systême, d'en donner des regles, d'en former des principes et d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes Sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle même, ne produit pas plus de monstres que cet Art indigne, qui veut faire plier la Justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux Justices toutes differentes : l'une, qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le Droit Civil; l'autre, qui regle les differens qui surviennent de Peuple à Peuple, qui tyrannise dans le Droit Public : comme si le Droit Public n'étoit pas lui-même un Droit Civil, non pas à la vérité d'un Païs particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes pensées là-dessus.

De Paris, le 1 *de la Lune de Zilhagé* 1716.

LETTRE XCII

Usbek au Même.

Les Magistrats doivent rendre la Justice de Citoyen à Citoyen; chaque Peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre Peuple. Dans cette seconde distribution de justice on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De Peuple à Peuple il est rarement besoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toûjours clairs et faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations sont ordinairement si séparez qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver : on ne peut gueres se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des differens qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en Société, leurs intérêts sont si mêlez et si confondus, il y en a de tant de sortes diffe-

rentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débroüille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un Ennemi qui attaque, les autres pour secourir un Allié qui en est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince, à moins que le Cas ne fût si grave qu'il méritât la mort du Prince ou du Peuple qui l'a commis. Ainsi, un Prince ne peut faire la guerre parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses Ambassadeurs, et autres choses pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse le pas. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de Justice, dans laquelle il faut toûjours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le Droit public, l'acte de Justice le plus severe, c'est la guerre, puisque son but est la destruction de la Société.

Les represailles sont du second degré. C'est une Loi que les Tribunaux n'ont pû s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisiéme acte de Justice est de priver un Prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toûjours la peine à l'offense.

Le quatriéme acte de Justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du Peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement établie dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la Société. Ainsi, un Prince à l'alliance duquel nous renonçons est retranché par-là de nôtre Société et n'est plus un de nos Membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince

que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes qui leur soit plus glorieux, et même plus utile, que d'en voir d'autres toûjours attentifs à leur conservation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste: ainsi une alliance faite entre deux Nations pour en opprimer une troisiéme n'est pas légitime, et on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur et de la dignité du Prince de s'allier avec un Tyran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de sa cruauté et de sa tyrannie, et le somma de s'en corriger; comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié et à son alliance.

Le Droit de Conquête n'est point un Droit. Une Société ne peut être fondée que sur la volonté des Associez; si elle est détruite par la Conquête, le Peuple redevient libre, il n'y a plus de nouvelle Société, et, si le Vainqueur en veut former, c'est une tyrannie.

A l'égard des Traitez de Paix, ils ne sont jamais légitimes lorsqu'ils ordonnent une cession ou dédommagement plus considérable que le dommage causé; autrement c'est une pure violence, contre laquelle on peut toûjours revenir, à moins que, pour ravoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens qu'il en arrrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le Droit Public; voilà le Droit des Gens, ou plûtôt celui de la Raison.

A Paris, le 6 de la Lune
de Gilhagé 1716.

LETTRE XCIII.

Le premier Eunuque à Usbek.

A Paris.

Il est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, son commandement sublime et cent Tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, et qu'en moi les yeux ne sont point troublez par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté si reguliere et si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage et relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier Eunuque d'un Negociant d'Ispahan la marchandoit avec moi ; mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards et sembloit chercher les miens, comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, et qu'elle étoit destinée à un plus illustre Epoux.

Je te l'avouë, je sens dans moi-même une joye secrette quand je pense aux charmes de cette belle personne ; il me semble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frere ; je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ces femmes : la douleur imperieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles

qui n'esperent plus rien, et l'ambition irritée de celles qui esperent encore.

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout un Serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes et de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille ; les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur, les chagrins seront devorez, et les joyes contenuës ; l'obéïssance ne sera pas moins exacte et les regles moins inflexibles ; la douceur, toûjours contrainte de paroître, sortira du fond même du desespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission, tout cela leur forme des chaînes : les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres, il semble que de concert avec nous elles travaillent à se rendre plus dépendantes ; elles font presque la moitié de notre office, et nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je, elles irritent sans cesse le Maître contre leurs rivales, et elles ne voyent pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'est rien sans la presence du Maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entiere ? Nous ne representons que foiblement la moitié de toi même, nous ne pouvons que leur montrer une odieuse severité. Toi, tu temperes la crainte par les esperances, plus absolu quand tu caresses que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par tout les marques de ton Empire. Viens adoucir des passions desesperées, viens ôter tout prétexte de faillir, viens appaiser l'amour qui murmure et

rendre le devoir même aimable ; viens enfin soulager tes fidelles Eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

Du Serrail d'Ispahan, le 8 de la Lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCIV.

Usbek à Hassein,

Dervis de la Montagne de Jaron.

O Toi, sage Dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des Philosophes, qui à la verité n'ont point atteint jusqu'au faîte de la Sagesse Orientale; ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux, ils n'ont ni entendu les paroles ineffables dont les Concerts des Anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur Divine ; mais, laissez à eux-mêmes, privez des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la Raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce Guide les a conduits. Ils ont débrouillé le Chaos et ont expliqué par une méchanique simple l'ordre de l'Architecture Divine. L'Auteur de la Nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'Univers.

Que les Legislateurs ordinaires nous proposent des Loix

pour regler les Sociétez des hommes, des Loix aussi sujettes au changement que l'esprit de ceux qui les proposent et des Peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des Loix generales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité et une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme Divin, que soient ces Loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le Conseil de l'Eternel, tu vas être étonné par la sublimité des mysteres ; tu renonces par avance à comprendre, tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bien tôt de pensée : elles n'éblouïssent point par un faux respect ; leur simplicité les a faites long-tems méconnoître, et ce n'est qu'après bien des reflexions qu'on en a connu toute la fecondité et toute l'étenduë.

La première est que tout Corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne ; et la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout Corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner, parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, sublime Dervis, la Clef de la Nature. Voilà des principes feconds dont on tire des conséquences à perte de vûë, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliere.

La connoissance de cinq ou six veritez a rendu leur Philosophie pleine de miracles et leur a fait faire plus de prodiges et de merveilles que tout ce qu'on nous raconte de nos Saints Prophetes.

Car enfin je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs qui n'eût été embarassé si on lui eût dit de peser dans une balance tout l'air qui est autour de la Terre, ou

de mesurer toute l'eau qui tombe chaque anné sur sa surface, et qui n'eût pensé plus de quatre fois avant de dire combien de lieuës le son fait dans une heure, et quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous ; combien de toises il y a d'ici à Saturne; quelle est la courbe selon laquelle un Vaisseau doit être taillé pour être le meilleur voilier qu'il est possible.

Peut-être que, si quelque homme Divin avoit orné les ouvrages de ces Philosophes de paroles hautes et sublimes, s'il y avoit mêlé des figures hardies et des Allegories mysterieuses, il auroit fait un bel ouvrage qui n'auroit cedé qu'au Saint Alcoran.

Cependant, s'il faut te dire ce que je pense, je ne m'accommode gueres du stile figuré. Il y a dans nôtre Alcoran un grand nombre de choses pueriles qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force et la vie de l'expression. Il semble d'abord que les Livres inspirez ne sont que les idées divines renduës en langage humain; au contraire, dans nos Livres Saints on trouve le langage de Dieu et les idées des hommes, comme si, par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, et que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus Saint parmi nous; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce Païs. Non, graces au Ciel, l'Esprit n'a pas corrompu le Cœur, et tandis que je vivrai Hali sera mon Prophete.

De Paris, le 15 *de la Lune de Chahban* 1716.

LETTRE XCV.

Usbek à Ibben

A Smyrne.

Il n'y a point de Païs au monde où la Fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions qui précipitent le riche dans la misere, et enlevent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté, celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du Destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tresors : parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere; ils sont méprisez comme de la bouë pendant qu'ils sont pauvres, quand ils sont riches on les estime assez : aussi ne négligent-ils rien pour acquerir de l'estime.

Ils sont à present dans une situation bien terrible. On vient d'établir une Chambre qu'on appelle de Justice parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent ni détourner ni cacher leurs effets, car on les oblige de les déclarer au juge sous peine de la vie; ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire entre la vie et leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Ministre connu par son esprit qui les honore de ses plaisanteries et badine sur toutes les déliberations du Conseil. On ne trouve pas tous les jours des Ministres disposez à faire rire le Peuple, et l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le Corps des Laquais est plus respectable en France

qu'ailleurs: c'est un Seminaire de Grands Seigneurs, il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le composent prennent la place des Grands malheureux, des Magistrats ruinez, des Gentilshommes tuez dans les fureurs de la guerre, et, quand ils ne peuvent pas supléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes Maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espece de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses : si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la Vertu et on n'en auroit plus senti tout le neant. Mais, quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargez, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

A Paris, le 26 de la Lune de Maharram 1717.

LETTRE XCVI.

Rica à Rhedi.

A Venise.

Je trouve les caprices de la Mode chez les François étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillez cet Eté, ils ignorent encore plus comment ils le seront cet Hyver; mais sur tout on ne sçauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage comme celui de leurs

Ouvriers, et avant que tu n'eusses reçû ma Lettre tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la Campagne en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paroît étranger; il s'imagine que c'est quelque Ameriquaine qui y est representée, ou que le Peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les Coëffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même; dans un autre c'étoit les pieds qui occupoient cette place: les talons faisoient un piedestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? Les Architectes ont été souvent obligez de hausser, de baisser et d'élargir les portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement, et les regles de leur Art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille et des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en dise le Critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres et de la façon de vivre comme des modes: les François changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractere de son Esprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain est un moule qui donne la forme à tous les autres.

De Paris, le 8 de la Lune
de Saphar 1717.

LETTRE XCVII.

RICA au MÊME.

Je te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leur modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtez ; c'est la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres Nations ; ils y rapellent tout, ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avouë que je ne sçaurois gueres ajuster cette fureur pour leurs coûtumes avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tout les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger, je ne te parle que des bagatelles: car sur les choses importantes ils semblent s'être méfiez d'eux-mêmes jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvû qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'assujettir aux Loix d'une Nation rivale, pourvû que les Perruquiers François décident en Legislateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers regner du Septentrion au Midi, et les ordonnances de leurs Coëffeuses portées dans toutes les toillettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon Sens leur vienne d'ailleurs et qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique et Civil?

Qui peut penser qu'un Royaume, le plus ancien et le

plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de six siécles par des Loix qui ne sont pas faites pour lui? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre; mais ils sont les Conquerans.

Ils ont abandonné les Loix anciennes faites par leurs premiers Rois dans les Assemblées generales de la Nation, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les Loix Romaines, qu'ils ont pris à la place, étoient en partie faites et en partie redigées par des Empereurs contemporains de leurs Legislateurs.

Et afin que l'acquisition fût entiere, et que tout le bon Sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les Constitutions des Papes et en ont fait une nouvelle partie de leur droit: nouveau genre de servitude.

Il est vrai que dans les derniers tems on a redigé par écrit quelques Statuts des Villes et des Provinces; mais ils sont presque tous pris du Droit Romain.

Cette abondance de Loix adoptées, et pour ainsi dire naturalisées, est si grande qu'elle accable également la Justice et les Juges. Mais ces volumes de Loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de Glossateurs, de Commentateurs, de Compilateurs, gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces Loix étrangeres ont introduit des formalitez qui sont la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est renduë plus pernicieuse lors qu'elle est entrée dans la Jurisprudence ou lorsqu'elle s'est logée dans la Medecine, si elle a fait plus de ravage sous la Robe d'un Jurisconsulte que sous le large chapeau d'un Medecin, et si dans l'une elle a plus ruiné de gens qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 12 de la Lune de Saphar 1717.

LETTRE XCVIII.

USBEK à ***.

On parle toûjours ici de la Constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : « J'ai donné mon Mandement, je n'irai point répondre à tout ce que vous dites; mais lisez-le, ce Mandement, et vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. Il m'a fallu bien suer pour le faire, dit-il en portant la main sur le front; j'ai eu besoin de toute ma Doctrine, et il m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. — Je le crois, dit un homme qui se trouva là, car c'est un bel Ouvrage, et je défie ce Jesuite qui vient si souvent vous voir d'en faire un meilleur. — Et bien, lisez-le donc, reprit-il, et vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart d'heure que si je vous en avois parlé deux heures. » Voilà comme il évitoit d'entrer en Conversation et de commettre sa suffisance. Mais, comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens, et il commença à dire Theologiquement force sotises, soutenu d'un Dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : « Cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, et nous sommes des Juges infaillibles. — Et comment, lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infaillibles. — Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le Saint Esprit nous éclaire ? — Cela est heureux, lui répondis-je, car, de la maniere dont

vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé. »

De Paris, le 18 *de la Lune de Rebiab,* 1, 1717.

LETTRE XCIX.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Les plus puissans Etats de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Espagne et d'Angleterre. L'Italie et une grande partie de l'Allemagne sont partagées en un nombre infini de petits Etats dont les Princes sont, à proprement parler, les Martyrs de la Souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes que la plûpart de ces Princes n'ont de Sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs Etats sont ouverts comme des Caravanserais, où ils sont obligez de loger les premiers qui viennent; il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes et leur fassent part de leur frayeur plûtôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe sont Monarchiques, ou plûtôt sont ainsi appellez, car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu veritablement de tels; au moins est-il impossible qu'ils ayent subsisté long-tems: c'est un Etat violent qui dégenere toûjours en despotisme ou en Republique. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple et le Prince ; l'équilibre est trop diffi-

cile à garder : il faut que le pouvoir diminuë d'un côté pendant qu'il augmente de l'autre; mais l'avantage est ordinairement du côté du Prince qui est à la tête des Armées.

Aussi le pouvoir des Rois d'Europe est-il bien grand, et on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent; mais ils ne l'exercent point avec tant d'étenduë que nos Sultans, premierement parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs et la Religion des Peuples, secondement parce qu'il n'est pas de leur interêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs Sujets que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux; rien ne les soûmet plus aux revers et aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes et les peines, qui est comme l'ame des Etats et l'harmonie des Empires, et cette proportion, scrupuleusement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos Sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrace du Prince, est sûr de mourir; la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux Ennemis, il en seroit aussi quitte pour perdre la vie: il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine et ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'Etat et à conspirer contre le Souverain, seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des Grands d'Europe, à qui la disgrace n'ôte rien que la bien-veillance et la faveur; ils se retirent de la Cour et ne songent qu'à jouïr d'une vie tran-

quille et des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait gueres périr que pour le crime de Leze-Majesté, ils craignent d'y tomber par la consideration de ce qu'ils ont à perdre et du peu qu'ils ont à gagner; ce qui fait qu'on voit peu de révoltes et peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes ils n'apportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivroient pas un jour, et s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leur Sujets, leur Empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siecles qu'un Roi de France prit des Gardes, contre l'usage de ces tems-là, pour se garantir des assassins qu'un petit Prince d'Asie avoit envoyez pour le faire perir : jusques-là les Rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs Sujets comme des Peres au milieu de leurs Enfans.

Bien loin que les Rois de France puissent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs Sujets, comme nos Sultans, ils portent au contraire toûjours avec eux la grace de tous les Criminels; il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son Prince pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces Monarques sont comme le Soleil, qui porte par tout la chaleur et la vie.

De Paris, le 8 *de la Lune*
de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE C.

USBEK au MÊME.

POUR suivre l'idée de ma derniere Lettre, voici à peu près ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé :

Le plus mauvais parti que les Princes d'Asie ayent pû prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables, mais ils font respecter la Royauté, et non pas le Roi, et atachent l'esprit des Sujets à un certain Trône, et non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible qui gouverne est toûjours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgez l'un après l'autre, il ne sent aucune difference : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des Esprits.

Si le détestable Parricide de nôtre grand Roi Henri IV avoit porté ce coup sur un Roi des Indes, Maître du Sceau Royal et d'un tresor immense, qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, sans qu'un seul homme eût pensé à reclamer son Roi, sa famille et ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient ; et d'où vient cela , si ce n'est de ce qu'il est tyrannique et affreux?

Les Changemens ne peuvent être faits que par le Prince ou par le Peuple ; mais là les Princes n'ont garde d'en faire.

parce que, dans un si haut degré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir ; s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quand aux Sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'exécuter sur l'Etat : il faudroit qu'il contrebalançât tout à coup une puissance redoutable et toûjours unique ; le tems lui manque comme des moyens ; mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir, et il ne lui faut qu'un bras et qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le Trône pendant que le Monarque en descend, tombe et va expirer à ses pieds.

Un Mécontent en Europe songe à entretenir quelque intelligence secrette, à se jetter chez les Ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les Sujets. Un Mécontent en Asie va droit au Prince, étonne, frape, renverse ; il en efface jusqu'à l'idée, dans un instant l'Esclave et le Maître, dans un instant Usurpateur et legitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête : il semble ne réünir sur elle toute sa puissance que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

A Paris, le 17 de la Lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CI.

Au Même.

Tous les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs Princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse gueres à leur Roi le tems d'apesantir son autorité; la soumission et l'obéïssance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent là dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude: un mari, une femme, un pere et un fils, ne sont liez entr'eux que par l'amour qu'ils se portent ou par les bienfaits qu'ils se procurent; et ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les Royaumes et de toutes les Societez.

Mais, si un Prince, bien loin de faire vivre ses Sujets heureux, veut les accabler et les détruire, le fondement de l'obéïssance cesse, rien ne les lie, rien ne les attache à lui, et ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pû avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes; or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes: par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie; personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le Crime de Leze-Majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort

en lui desobéïssant, de quelque maniere qu'il lui desobéisse. Aussi le Peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois, déclara-t-il que c'est un crime de Leze-Majesté à un Prince de faire la guerre à ses Sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le Précepte de leur Alcoran qui ordonne de se soumettre aux Puissances n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer, d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois, qui avoit vaincu et pris prisonnier un Prince qui s'étoit révolté et lui disputoit la Couronne, ayant voulu lui reprocher son infidelité et sa perfidie : « Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître. »

Un Usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui, et, croyant qu'il n'y a pas de Loix là où il ne voit point de Juges, il fait révérer comme des Arrêts du Ciel les caprices du hazard et de la fortune.

A Paris, le 20 *de la Lune*
de Rhebiab, 2, 1717.

LETTRE CII.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé dans une de tes Lettres des Sciences et des Arts cultivez en Occident: tu me vas regarder comme un barbare, mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oüi dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes, ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la premiere bombe se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs Sujets.

Tu sçais que depuis l'invention de la poudre il n'y a plus de place imprenable, c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'Asile sur la terre contre l'injustice et la violence.

Je tremble toûjours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voye plus abregée pour faire périr les hommes et détruire les Peuples et les Nations entieres.

Tu as lû les Historiens: fais y bien attention, presque toutes les Monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des Arts, et n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long tems que je suis en Europe, mais j'ai oüi parler à des gens sensez des ravages de la Chimie; il semble que ce soit un quatriéme fleau qui ruïne les hommes et les détruit en détail, mais continuellement, tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la Boussole, et la découverte de tant de Peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plûtôt que leurs richesses? L'or et l'argent avoient été établis par une convention generale pour être le prix de toutes les marchandises et un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares et inutiles à tout autre usage. Que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs, et que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuse aux païs qui ont été découverts. Les Nations entieres ont été détruites, et les hommes qui ont échapé à la mort ont été réduits à une servitude si rude que le recit en a fait fremir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable simplicité, si cherie de notre Saint Prophête, vous me rapellez toûjours la naïveté des anciens tems et la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres!

De Venise, le 2 de la Lune de Rhamazan 1717.

LETTRE CIII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta Patrie pour t'instruire, et tu méprises toute instruction; tu viens pour te former dans un païs où l'on cultive les beaux Arts, et tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi? je suis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien reflechi à l'état barbare et malheureux où nous entraîneroit la perte des Arts? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur: il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier ni le caractere bisarre, il passeroit tout comme un autre, et seroit distingué même par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont presque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'ayent pû, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre et couvrir de leurs Armées féroces les Royaumes les mieux policez; mais prens-y garde, ils ont appris les Arts ou les ont fait exercer aux Peuples vaincus : sans cela leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre et des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non ; si une si fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bien-tôt prohibée par le droit des gens, et le consentement unanime des Nations enseveliroit cette découverte : il n'est point de l'intérêt des Princes de faire des Conquêtes par de pareilles voyes; ils cherchent des Sujets, et non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre et des bombes, tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable, c'est-à-dire que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plûtôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en lisant les Histoires que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un Art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejetter? Penses-tu, Rhedi, que la Religion que notre saint Prophête a apportée du Ciel soit pernicieuse parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens?

Tu crois que les Arts amollissent les Peuples et par-là sont cause de la chute des Empires. Tu parles de la ruïne de celui des Anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse; mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les subjuguerent, cultivoient les Arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les Arts rendent les hommes effeminez, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui de tous les vices est celui qui amolit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en joüissent; mais comme, dans un Païs policé, ceux qui joüissent des commoditez d'un Art sont obligez d'en cultiver un autre, à moins

que de se voir réduits à une pauvreté honteuse, il s'ensuit que l'oisiveté et la molesse sont incompatibles avec les Arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle et où l'on rafine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on méne une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure : il faut que dès ce moment cinquante Artisans ne dorment plus et n'ayent plus le loisir de boire et de manger ; elle commande, et elle est obéïe plus promptement que ne seroit notre Monarque, parce que l'intérêt est le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les Artisans jusques aux Grands ; personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme, qui a dequoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse et court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la Nation, on n'y voit que travail et qu'industrie. Où est donc ce Peuple effeminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhedi, qu'on ne souffrît dans un Royaume que les Arts qui sont absolument necessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, et qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie : je le soutiens, cet Etat seroit le plus miserable qu'il y eût au monde.

Quand les Habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le Peuple déperiroit tous les jours, et l'Etat deviendroit si foible qu'il n'y auroit si petite Puissance qui ne fût en état de le conquerir.

Je pourrois entrer ici dans un long détail et te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, et par conséquent ceux du Prince; il n'y auroit presque plus de relation de facultez entre les Citoyens; cette circulation de richesses, et cette propagation de revenus, qui vient de la dépendance où sont les Arts les uns des autres, cesseroit absolument; chacun ne tireroit du revenu que de sa terre, et n'en tireroit précisément que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim; mais, comme ce n'est pas la centiéme partie du revenu d'un Royaume, il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion et qu'il n'en restât que la centiéme partie.

Fais bien attention jusques où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son Maître que la vingtiéme partie de sa valeur; mais avec une pistole de couleurs un Peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On peut dire de même des Orfévres, des Ouviers en laine, en soye, et de toutes sortes d'Artisans.

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que, pour qu'un Prince soit puissant, il faut que ses Sujets vivent dans les délices; il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluitez avec autant d'attention que les necessitez de la vie.

A Paris, le 14 de la Lune de Chalval 1717.

LETTRE CIV.

Rica à Ibben.

A Smirne.

J'ai vû le jeune Monarque : sa vie est bien précieuse à ses Sujets, elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les Rois sont comme les Dieux, et pendant qu'ils vivent on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante ; une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, et promet déja un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des Rois d'Occident jusques à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse et de leur Confesseur : on verra bien-tôt l'un et l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci, et il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toujours rivales ; mais elles se concilient et se réünissent sous un vieux. Sous un jeune Prince, le Dervis a un rôle bien difficile à soutenir : la force du Roi fait sa foiblesse, mais l'autre triomphe également de sa foiblesse et de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi absolument gouverné par les femmes ; et cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le Monarque de la terre qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : « Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune Colonel, sa valeur m'est connuë, j'en parlerai au Mi-

nistre. » Une autre disoit : « Il est surprenant que ce jeune Abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit Evêque, il est homme de naissance, et je pourrois répondre de ses mœurs. » Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du Prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie, chose pourtant trés-facile à faire chez les Princes Européens; mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la Cour, dans Paris ou dans les Provinces, qui n'ait une femme par les mains de laquelle passent toutes les graces, et quelquefois les injustices, qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, et forment une espece de République, dont les membres toujours actifs se secourent et se servent mutuellement. C'est comme un nouvel État dans l'État, et celui qui est à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Ministres, des Magistrats, des Prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme celui qui voit bien une machine qui jouë, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un Ministre pour coucher avec lui? Quelle idée! C'est pour lui presenter cinq ou six placets tous les matins; et la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes; c'est bien pis en France, où les femmes en general gouvernent, et prennent non seulement en gros, mais même se partagent en détail, toute l'autorité.

A Paris, le dernier de la Lune de Chalval 1717.

LETTRE CV.

USBEK à ***.

IL y a une espece de Livres que nous ne connoissons point en Perse, et qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart d'heure.

Dans la plûpart des Livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs sont aux abois. Il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in Douze*, celui-là par un *in Quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in Folio*. Il faut donc qu'il étende son sujet à proportion, ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur qui se tuë à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel merite il y a à faire de pareils Ouvrages; j'en ferois bien autant si je voulois ruiner ma santé, et un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des Livres nouveaux, comme si la verité étoit jamais nouvelle. Il me semble que, jusques à ce qu'un homme ait lu tous les Livres anciens, il n'a aucune raison de leur preferer les nouveaux.

Mais, lors qu'ils s'imposent la Loi de ne parler que des Ouvrages encore tous chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être trés-ennuyeux. Ils n'ont garde de

critiquer les Livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent : et en effet, quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plûpart des Auteurs ressemblent aux Poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre, mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible, et les Journaux le sçavent bien; ils font donc tout le contraire : ils commencent par loüer la matiere qui est traitée, premiere fadeur; de là ils passent aux loüanges de l'Auteur : loüanges forcées, car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison et à foudroyer à coups de plume un temeraire Journaliste.

De Paris, le 5 *de la Lune de Zilcadé* 1718.

LETTRE CVI

RICA à ***.

L'Université de Paris est la fille aînée des Rois de France, et trés-aînée, car elle a plus de neuf cens ans : aussi rêve-t'elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque tems, un grand démêlé avec quelques Docteurs à l'occasion de la lettre *Q*[1], qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*.

1. Il veut parler de la querelle de Ramus.

La dispute s'échauffa si fort que quelques-uns furent dépoüillez de leurs biens; il fallut que le Parlement terminât le different, et il accorda permission, par un Arrêt solemnel, à tous les Sujets du Roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus respectables occupez à décider du sort d'une lettre de l'Alphabet.

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étrecissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a plus de sages il y ait aussi moins de sagesse. Les grands Corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux formalitez, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'aprés. J'ai oüi dire qu'un Roi d'Arragon[1] ayant assemblé les Etats d'Arragon et de Catalogne, les premieres seances s'employerent à décider en quelle Langue les délibérations seroient conçûës. La dispute étoit vive, et les Etats se seroient rompus mille fois si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langage Catalan, et la réponse en Arragonois.

De Paris, le 25 de la Lune
de Zilhagé 1718.

LETTRE CVII.

Rica à ***.

Le Rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense; il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques. Un Général d'Armée n'employe pas plus d'attention à placer sa droite, ou son

corps de réserve, qu'elle en met à porter une mouche qui peut manquer, mais dont elle espere ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit ! Quelle attention pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, et se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succeder et renaître sans cesse, et prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir, c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on puisse croire qu'elles se sont bien réjoüies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la Campagne. Dans le chemin elles disoient sans cesse : « Au moins il faudra bien rire et bien nous divertir. »

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, et par conséquent assez sérieux. « Il faut avoüer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien : il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie si gaye que la nôtre. » Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoüa et me dit : « Eh bien ! ne sommes nous pas de bonne humeur? — Oüi, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. » Cependant la tristesse triomphoit toûjours des reflexions, et, quant à moi, je me sentis conduit de baîllement en baîllement dans un sommeil létargique qui finit tous mes plaisirs.

A Paris, le 11 *de la Lune de Maharram* 1718.

LETTRE CVIII.

Rhedi à Usbek.

A Paris.

Pendant le séjour que je fais en Europe, je lis les Historiens anciens et modernes; je compare tous les tems, j'ai du plaisir à les voir passer pour ainsi dire devant moi, et j'arrête sur tout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si differens des âges, et la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois? Comment la Nature a-t-elle pû perdre cette prodigieuse fécondité des premiers temps? Seroit-elle déja dans sa vieillesse et tomberoit-elle de langueur?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vû que le débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes, elles sont entierement desertes et dépeuplées; il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces Citez puissantes dont l'Histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule Ville de Rome contenoit autrefois plus de Peuple que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel Citoyen Romain qui en avoit dix et même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne; et, comme on y comptoit quatre ou cinq

cens mille Citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans Royaumes et des Peuples nombreux, qui en ont disparu depuis. Cette Isle n'a plus rien de considérable que ses Volcans.

La Grece est si deserte qu'elle ne contient pas la centiéme partie de ses anciens Habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; et la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle Cesar.

Les Païs du Nord sont fort dégarnis, et il s'en faut bien que les Peuples y soient comme autrefois obligez de se partager et d'envoyer dehors, comme des essains, des Colonies et des Nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne et la Turquie en Europe n'ont presque plus de Peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amérique la deux-centiéme partie des hommes qui y formoient autrefois de si grands Empires.

L'Asie n'est gueres en meilleur état. Cette Asie Mineure, qui contenoit tant de puissantes Monarchies et un nombre si prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus pleine; et pour celle qui est sous la domination de nos Rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des Habitans qui y étoient sans nombre du tems des Xerxès et des Darius.

Quant aux petits Etats qui sont autour de ces grands Empires, ils sont réellement deserts: tels sont les Royaumes d'Irimette, de Circassie et de Guriel. Tous ces Princes, avec de vastes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres Païs.

Enfin je parcours la terre, et je n'y trouve que délabrement; je crois la voir sortir des ravages de la peste et de la famine.

L'Afrique a toûjours été si inconnue qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du Monde; mais, à ne faire attention qu'aux Côtes de la Méditerranée, connuës de tout tems, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit lorsqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ses Princes sont si foibles que ce sont les plus petites Puissances du Monde.

Après un calcul, aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la cinquantiéme partie des hommes qui y étoient du tems de César. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours, et, si cela continuë, dans dix siécles elle ne sera qu'un desert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible Catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde; mais à peine s'en est on apperçû, parce qu'elle est arrivée insensiblement et dans le cours d'un grand nombre de Siécles : ce qui marque un vice intérieur, un venin secret et caché, une maladie de langueur, qui afflige la Nature humaine.

A Venise, le 10 *de la Lune de Rhegeb* 1718.

LETTRE CIX.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Le monde, mon cher Rhedi, n'est point incorruptible; les Cieux mêmes ne le sont pas. Les Astronomes sont des témoins oculaires de tous les changemens qui sont les effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise, comme les autres Planetes, aux mêmes Loix des mouvemens; elle souffre au dedans d'elle un combat perpetuel de ses Principes. La Mer et le Continent semblent être dans une guerre éternelle; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain. Cent mille causes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire, et à plus forte raison augmenter ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces Catastrophes particulieres, si communes chez les Historiens, qui ont détruit des Villes et des Royaumes entiers : il y en a de generales qui ont mis bien des fois le Genre Humain à deux doigts de sa perte.

Les Histoires sont pleines de ces pestes universelles, qui ont tour à tour desolé l'Univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut si violente qu'elle brûla jusques à la racine des plantes et se fit sentir dans tout le monde connu, jus-

ques à l'Empire du Catay. Un degré de plus de corruption auroit peut-être, dans un seul jour, détruit toute la Nature humaine.

Il n'y a pas deux Siecles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie et en Afrique; elle fit dans très-peu de tems des effets prodigieux. C'étoit fait des hommes si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablez de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Société, ils auroient péri miserablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pû arriver au Genre Humain? N'est-elle pas arrivée en effet? et le Déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Ceux qui connoissent la Nature, et qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere et les choses créées n'ayent que six mille ans; que Dieu ait differé pendant toute l'Eternité ses Ouvrages, et n'ait usé que d'hier de sa puissance Créatrice? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre : c'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu. Mais comme il n'y a point de succession dans Dieu, si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toujours, et dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de sable de la mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.

Cependant tous les Historiens nous parlent d'un premier

Pere; ils nous font voir la Nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge, et que ces grands Evenemens ont été frequens sur la terre depuis la Création du Monde?

J'ai été bien aise de te donner ces idées generales avant de répondre plus particulierement à ta Lettre sur la diminution des Peuples, arrivée depuis dix-sept à dix-huit siecles. Je te ferai voir, dans une lettre suivante, qu'indépendemment des causes physiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

A Paris, le 8 de la Lune de Chahban 1718.

LETTRE CX.

Usbek au Même.

Tu cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois; et si tu y fais bien attention, tu verras que la grande difference vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne et la Mahometane ont partagé le monde Romain, les choses sont bien changées. Il s'en faut bien que ces deux Religions soient aussi favorables à la propagation de l'espece que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la Polygamie étoit défenduë, et en

cela elle avoit un très-grand avantage sur la religion Mahometane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre non moins considerable sur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité de femmes permise par le Saint Alcoran, et l'ordre de les satisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes, dit le Prophête, parce que vous leur êtes nécessaires comme leurs vêtemens, et qu'elles vous sont necessaires comme vos vêtemens. Voilà un Précepte qui rend la vie d'un veritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, et seulement autant de Concubines et d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le Prophête : approchez-vous donc de vos labourages. Faites du bien pour vos ames, et vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un Athlete destiné à combattre sans relâche, mais qui bientôt, foible et accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire, et se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La Nature agit toujours avec lenteur, et, pour ainsi dire, avec épargne. Ses operations ne sont jamais violentes ; jusques dans ses productions, elle veut de la temperance ; elle ne va jamais qu'avec régle et mesure. Si on la précipite, elle tombe bien-tôt dans la langueur ; elle employe toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice et sa puissance generative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toûjours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme dans un Serrail prodigieux avec un très-petit nombre d'enfans ; ces enfans mêmes sont la plûpart du tems foibles et mal sains, et se sentent de la langueur de leur Pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques. La Religion, la jalousie, et la Raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres. Ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit enfin pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines n'a pas trop d'autant d'Eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la Société que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre !

Les filles Esclaves, qui sont dans le Serrail pour servir avec les Eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toûjours dans une affligeante Virginité. Elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent, et leurs maîtresses, une fois accoûtumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comme un seul homme occupe lui seul tant de sujets de l'un et de l'autre Sexe à ses plaisirs, les fait mourir pour l'Etat et les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constantinople et Ispahan sont les Capitales des deux plus grands Empires du Monde : c'est là que tout doit aboutir, et que les Peuples, attirez de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles perissent d'elles-mêmes, et elles seroient bien tôt détruites si les Souverains n'y faisoient venir presqu'à chaque siecle des Nations entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre Lettre.

A Paris, le 13 *de la Lune*
de Chahban, 1718.

LETTRE CXI.

Usbek au Même.

Les Romains n'avoient pas moins d'Esclaves que nous; ils en avoient même plus, mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Esclaves, ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des especes de mariages. Par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de Domestiques de tous les Sexes, de tous les âges, et l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient à la longue la richesse d'un Maître, naissoient sans nombre autour de lui ; il étoit seul chargé de leur nourriture et de leur éducation. Les Peres, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, et multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que parmi nous tous les esclaves sont occupez à garder nos femmes, et à rien de plus ; qu'ils sont à l'égard de l'Etat dans une perpetuelle létargie, de maniere qu'il faut restraindre à quelques hommes libres, à quelques Chefs de famille, la culture des Arts et des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La République se servoit avec un avantage infini de ce Peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pecule, qu'il possedoit aux conditions que son Maître lui imposoit ; avec ce pecule il

travailloit et se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la Banque, celui-là se donnoit au Commerce de la Mer; l'un vendoit des marchandises en détail, l'autre s'appliquoit à quelque Art mécanique, ou bien affermoit et faisoit valoir des terres; mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pecule, qui lui procuroit en même tems l'aisance dans la servitude presente et l'esperance d'une liberté future. Cela faisoit un Peuple laborieux, animoit les Arts et l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins et leur travail, se faisoient affranchir et devenoient Citoyens. La République se réparoit sans cesse et recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être dans mes Lettres suivantes occasion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le Commerce y fleurit. Je prouverai aussi facilement, que plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente. Ces deux choses s'entraident et se favorisent necessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'Esclaves toûjours laborieux devoit-il s'accroître et s'augmenter? L'industrie et l'abondance les faisoit naître, et eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance et l'industrie.

A Paris, le 16 *de la Lune*
de Chahban 1718.

LETTRE XCII.

Usbek au Même.

Nous avons jusques ici parlé des païs Mahometans, et cherché la raison pourquoi ils étoient moins peuplez que ceux qui étoient soûmis à la Domination des Romains. Examinons à present ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, et il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parût d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, et telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-seulement toute la douceur du Mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin ; en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha, et, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, et où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la necessité et la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices et l'insociabilité des humeurs. On voulut fixer le cœur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable et de plus inconstant dans la nature ; on arracha sans retour et sans esperance des gens accablez l'un de l'autre et presque toûjours mal assortis Et l'on fit comme ces Tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel que la faculté du divorce. Un mari et une femme étoient portez à

supporter patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir, et ils gardaient souvent ce pouvoir en main toute leur vie sans en user, par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens, que leurs peines présentes desesperent pour l'avenir ; ils ne voyent dans les désagrémens du mariage que leur durée, et, pour ainsi dire, leur éternité; de là viennent les degoûts, les discordes, les mépris, et c'est autant de perdu pour la posterité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en neglige l'essentiel ; on passe ensemble trente ans de froideur; il se forme des séparations intestines aussi fortes, et peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques. Chacun vit et reste de son côté, et tout cela au préjudice des races futures. Bien-tôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joye : commerce honteux et si contraire à la Societé, lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en represente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature et à la propagation de l'espece, soit par son temperament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle et la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de Citoyens. Le divorce est aboli ; les mariages mal assortis ne se racommodent plus; les femmes ne passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire, si dans une Republique comme Lacédemone, où les Citoyens étoient sans cesse gênez par des Loix singulieres et subtiles, et dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la République, il avoit été établi

que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un Peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les Nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les Conventions, et on n'en a dû bannir que celles qui auroient pû en affoiblir l'objet; mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vûë: aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens; au contraire, comme je te l'ai déja dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent; mais c'est une image, une figure, et quelque chose de mysterieux que je ne comprens point.

A Paris, le 19 *de la Lune de Chahban* 1718.

LETTRE CXIII.

Usbek au Même.

La prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des païs Chrétiens; le grand nombre d'Eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considerable.

Je parle des Prêtres et des Dervis de l'un et de l'autre Sexe, qui se voüent à une continence éternelle: c'est chez les Chrétiens la vertu par excellence, en quoi je ne les comprens pas, ne sçavant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs se contredisent manifestement quand ils disent que le Mariage est saint, et que le Celibat, qui lui est opposé, l'est encore davantage ; sans compter qu'en fait de préceptes et de Dogmes fondamentaux, le bien est toûjours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de Celibat est prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau ; aujourd'hui ils s'y voüent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans, ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce métier de Continence a aneanti plus d'hommes que les pestes et les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maison Religieuse une famille éternelle où il ne naît personne, et qui s'entretient aux dépens de toutes les autres ; ces maisons sont toûjours ouvertes, comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures.

Cette Politique est bien differente de celle des Romains, qui établissoient des Loix penales contre ceux qui se refusoient aux Loix du mariage et vouloient jouïr d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays Catholiques. Dans la Religion Protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans ; elle ne souffre ni Prêtres ni Dervis, et si, dans l'établissement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusez sans cesse d'intemperance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug et achevé d'ôter toute la barriere qui sépare en ce point le Nazaréen et Mahomet.

Mais, quoiqu'il en soit, il est certain que la Religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

J'ose le dire, dans l'état present où est l'Europe, il n'est

pas possible que la Religion Catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans; ces derniers sont peu à peu parvenus à un Equilibre, et aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté. Cette superiorité augmentera tous les jours : les Protestans deviendront plus riches et plus puissans, et les Catholiques plus foibles.

Les païs Protestans doivent être et sont réellement plus peuplez que les Catholiques; d'où il suit, premierement, que les tributs y sont plus considérables, parce-qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent ;

Secondement, que les terres y sont mieux cultivées; enfin que le Commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, et qu'avec plus de besoins on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le Commerce perisse; et lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des terres manque; c'est-à-dire : il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux païs Catholiques, non-seulement la culture des terres y est abandonnée, mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une Langue morte; dès qu'un homme a cette provision par devers lui, il ne doit plus s'embarasser de sa fortune : il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des sueurs et des peines.

Ce n'est pas tout, les Dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'Etat. C'est une Société de gens avares, qui prennent toûjours et ne rendent jamais; ils ac-

cumulent sans cesse des revenus pour acquerir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralisie : plus de circulation, plus de Commerce, plus d'Arts, plus de Manufactures.

Il n'y a point de Prince Protestant qui ne leve sur ses Peuples dix fois plus d'Impôts que le Pape n'en leve sur ses Sujets. Cependant ces derniers sont misérables, pendant que les autres vivent dans l'opulence : le Commerce ranime tout chez les uns, et le Monachisme porte la mort par tout chez les autres.

A Paris, le 26 de la Lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIV.

Usbek au Même.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie et de l'Europe. Passons à l'Afrique. On ne peut gueres parler que de ses Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahometane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que nous avons déja dites. Quand aux côtes de Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans que les petits Rois, ou Chefs de Villages, vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe pour les porter dans leurs Colonies en Amerique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique, qui

reçoit tous les ans tant de nouveaux Habitans, est elle-même deserte, et ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Esclaves qu'on transporte dans un autre Climat y perissent à milliers, et les travaux des Mines, où l'on occupe sans cesse et les naturels du Païs et les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, et le vif argent dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire perir un nombre innombrable d'hommes pour tirer du fond de la terre l'Or et l'Argent, ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, et qui ne sont des richesses que parce-qu'on les a choisis pour en être les signes.

A Paris, le dernier de la Lune de Chahban 1718.

LETTRE CXV.

Usbek au Même.

La fécondité d'un Peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde, de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toûjours exterminez et toûjours renaissans, ont réparé leurs pertes et leurs destructions continuelles par cette seule esperance, qu'ont parmi eux toutes les familles,

d'y voir naître un Roi puissant qui sera le Maître de la terre.

Les anciens Rois de Perse n'avoient tant de milliers de Sujets qu'à cause de ce dogme de la Religion des Mages : que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes pussent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ et planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car, comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux, qu'ils les respectent comme tels dès cette vie, qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croyent que leurs ames, anéanties dans le Tyien, reprennent une nouvelle vie, chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie et si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les Païs des Mahometans deviennent tous les jours deserts, à cause d'une opinion qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des Voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie. Les travaux utiles et durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au de-là d'une vie courte et passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le present, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins. Nous vivons dans une insensibilité générale, et nous laissons tout à faire à la Providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfants, et détourne ses yeux de tous les autres, en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer

à l'établissement de plusieurs; enfin en ce qu'il détruit l'égalité des Citoyens, qui en fait toute l'opulence.

A Paris, le 4 de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVI.

Usbek au Même.

Les païs habitez par les Sauvages sont ordinairement peu peuplez, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail et la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte que, lors qu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ, croyant qu'il n'y a que la chasse et la pêche qui soit un exercice noble et digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse et la pêche rendent très-peu, ils sont désolez par des famines fréquentes, sans compter qu'il n'y a pas de Païs si abondant en gibier et en poisson qui puisse donner la subsistance à un grand Peuple, parce que les animaux fuïent toujours les endroits trop habitez.

D'ailleurs, les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, isolées les unes des autres, ayant des interêts aussi séparez que ceux de deux Empires, ne peuvent pas se soutenir, parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands Etats, dont toutes les parties se répondent et se secourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coûtume qui n'est pas moins pernicieuse que la premiere, c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas desagréables à leurs maris.

Il y a ici des Loix terribles contre ce desordre; elles vont jusques à la fureur : toute fille qui n'a point été déclarer sa grossesse au Magistrat est punie de mort si son fruit perit. La pudeur et la honte, les accidens mêmes, ne l'excusent jamais.

A Paris, le 9 de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVII.

Usbek au Même.

L'effet ordinaire des Colonies est d'affoiblir les Païs d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes restent où ils sont. Il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais, d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Quand un Païs est desert, c'est un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du Climat. Ainsi, quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux pour les envoyer dans un tel Païs, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils relé-

guoient tous les Criminels en Sardaigne, et ils y faisoient passer des Juifs; il fallut se consoler de leur perte, chose que le mépris qu'ils avoient pour ces miserables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur Païs, et en envoya plus de vingt mille familles dans la Province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réüssi.

Ce nombre prodigieux de Negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs, sous Adrien, la Palestine est sans Habitans.

Il faut donc avouër que les grandes destructions sont presque irréparables, parce qu'un Peuple qui manque à un certain point reste dans le même état, et si par hasard il se rétablit, il faut des siecles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont nous avons parlé vient à concourir, non-seulement il ne se répare pas, mais il déperit tous les jours et tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour; bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la devastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses anciens Habitans, n'ont pû la repeupler; au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice Divine, les Destructeurs se détruisent eux-mêmes et se consument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point songer à peupler de grands Païs par des Colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réüssissent quelquefois; il y a des Climats si heureux que

l'Espece s'y multiplie toûjours : témoin ces Isles[1] qui ont été peuplées par des malades que quelques Vaisseaux y avoient abandonnez, et qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais, quand ces Colonies réüssiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étenduë, comme sont celles que l'on envoye pour occuper quelque place pour le Commerce.

Les Carthaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Isles dans lesquelles ils faisoient un Commerce prodigieux; mais, quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer, cette sage République défendit à ses Sujets ce Commerce et cette Navigation.

J'ose le dire, au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser tous les Indiens et tous les Metifs en Espagne; il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses peuples dispersez; et si la moitié seulement de ces grandes Colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la Puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre dont les branches trop étenduës ôtent tout le suc du tronc et ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines que l'exemple des Portugais et des Espagnols.

Ces deux Nations, ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenses, plus étonnez de leurs victoires que les Peuples vaincus de leur défaite, songerent aux moyens de les conserver : ils prirent chacun pour cela une voye differente.

1 L'Auteur parle peut-être de l'Isle de Bourbon.

Les Espagnols, desesperans de retenir les Nations vaincuës dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer et d'y envoyer d'Espagne des Peuples fidelles. Jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement executé. On vit un Peuple, aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, avoir voulu en même tems découvrir aux hommes quel étoit le dernier periode de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conserverent ce Païs sous leur domination. Juge par-là combien les Conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels. Car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance? Comment soutenir une guerre civile de si loin? Que seroient-ils devenus s'ils avoient donné le tems à ces Peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux Dieux et de la crainte de leurs foudres?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye toute opposée : ils n'employerent pas les Cruautez; aussi furent-ils bientôt chassez de tous les Païs qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriserent la rebellion de ces Peuples et en profiterent.

Quel Prince envieroit le sort de ces Conquérans? Qui voudroit de ces Conquêtes à ces conditions? Les uns en furent aussi-tôt chassez, les autres en firent des deserts et rendirent de même leur propre païs.

C'est le destin des Heros de se ruïner à conquérir des Païs qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligez eux-mêmes de détruire; comme cet insensé qui se consumoit à acheter des Statuës qu'il jettoit dans la Mer, et des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

A Paris, le 18 *de la Lune*
de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVIII.

Usbek au Même.

La douceur du Gouvernement contribuë merveilleusement à la propagation de l'espece. Toutes les Républiques en sont une preuve constante, et plus que toutes la Suisse et la Hollande, qui sont les deux plus mauvais Païs de l'Europe si l'on considere la nature du terrain, et qui cependant sont les plus peuplez.

Rien n'attire plus les Etrangers que la liberté et l'opulence qui la suit toûjours : l'une se fait rechercher par elle-même, et les besoins attirent dans les Pays où l'on trouve l'autre.

L'Espece se multiplie dans un Pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'Egalité même des Citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance et la vie dans toutes les parties du Corps Politique et la répand par tout.

Il n'en est pas de même des Païs soumis au pouvoir arbitraire. Le Prince, les Courtisans et quelques particuliers possedent toutes les richesses, pendant que tous les autres gemissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise et qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas, ou, s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'en-

fans qui pourroient achever de déranger sa fortune, et qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avouë que le Rustique ou Païsan, étant une fois marié, peuplera indifferemment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre; cette considération ne le touche pas : il a toûjours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau, et rien ne l'empêche jamais de suivre aveuglément l'instinct de la Nature.

Mais à quoi servent dans un Etat ce nombre d'enfans qui languissent dans la misere? Ils perissent presque tous à mesure qu'ils naissent; ils ne prosperent jamais : foibles et debiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportez en gros par les fréquentes maladies populaires, que la misere et la mauvaise nourriture produisent toûjours. Ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force et languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement si elles ne sont bien cultivées; chez les peuples misérables, l'Espece perd, et même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlât dans la milice les obligeoit de se marier, et cela dans un âge trop tendre et dans le sein de la pauvreté. De tant de Mariages il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, et que la misere, la famine et les maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un Ciel aussi heureux, dans un Royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres Etats?

A Paris, le 23 de la Lune
de Rhamazan 1718.

LETTRE CXIX.

Usbek au Mollack Mehemet Ali, Gardien des trois Tombeaux, à Com.

Que nous servent les Jeûnes des Immaums et les Cilices de Mollacks? La main de Dieu s'est deux fois apesantie sur les enfans de la Loi; le Soleil s'obscurcit et semble n'éclairer plus que leurs défaites; leurs armées s'assemblent, et elles sont dissipées comme la poussiere.

L'Empire des Osmalins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçu; un Moufti Chrétien ne le soutient qu'à peine. Le grand Vizir d'Allemagne est le fleau de Dieu envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar; il porte par tout la colere du Ciel irrité contre leur rebellion et leur perfidie.

Esprit sacré des Immaums, tu pleures nuit et jour sur les enfans du Prophête que le détestable Omar a dévoyez; tes entrailles s'émeuvent à la vûë de leurs malheurs; tu desires leur conversion, et non pas leur perte; tu voudrois les voir réünis sous l'étendart d'Aly par les larmes des Saints, et non pas dispersez dans les Montagnes et dans les deserts par la terreur des Infidelles.

A Paris, le 1 de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXX.

RICA à ***.

On est bien embarassé, dans toutes les Religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinez à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines dont on les menace; mais, pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre : il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en representer d'autres.

J'ai vû des Descriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens : les uns font joüer sans cesse de la flute ces ombres heureuses; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement; d'autres enfin, qui les font rêver là haut aux maîtresses d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une Histoire que j'ai oüi raconter à un homme qui avoit été dans le Païs du Mogol; elle fait voir que les Prêtres Indiens ne sont pas moins steriles que les autres dans les idées qu'ils ont des plaisirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre son mari vint en Ceremonie chez le Gouverneur de la Ville lui demander permission de se brûler; mais, comme dans les Païs soumis aux

Mahometans on abolit tant qu'on peut cette cruelle coûtume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. « Voyez, disoit-elle, comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler quand elle en a envie ! A-t-on jamais vû rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes sœurs, se sont bien brûlées, et, quand je vais demander permission à ce maudit Gouverneur, il se fâche et se met à crier comme un enragé. »

Il se trouva là par hazard un jeune Bonze : « Homme infidelle, lui dit le Gouverneur, est-ce toi qui as mis dans l'esprit de cette femme cette fureur ? — Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé. Mais, si elle m'en croit, elle consommera son Sacrifice ; elle fera une action agréable au Dieu Brama ; aussi en sera-t-elle bien récompensée, car elle retrouvera dans l'autre monde son mari, et elle recommencera avec lui un second mariage. — Que dites-vous ? dit la femme surprise ; je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, et d'ailleurs si vieux que, si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, sûrement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui !... Pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes qui me séduisoient, et qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire. Mais, si le Dieu Brama n'a que ce present à me faire, je renonce à cette beatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahometane. Et pour vous, dit-elle en regardant le Bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien. »

A Paris, le 2 de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXI

RHEDI à USBEK.

A ***.

JE t'attends ici demain; cependant je t'envoye tes Lettres d'Ispahan ; les miennes portent que l'Ambassadeur du Grand Mogol a reçû ordre de sortir du Royaume. On ajoûte qu'on a fait arrêter le Prince oncle du Roi, qui est chagrin de son éducation; qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il est très-étroitement gardé, et qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce Prince, et je le plains.

Je te l'avouë, Usbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de personne sans en être attendri. Je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes ; et les Grands mêmes , pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevez, je les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse? Elle approche trop de l'égalité : ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais, sitôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rapeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf et même de bien grand dans les paroles d'un Prince qui, prêt de tomber entre les mains de ses Ennemis, voyant ses Courtisans au-

tour de lui qui pleuroient : « Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore vôtre Roi. »

De Paris, le 3 de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXII.

Rica à Ibben.

A Smirne.

Tu as ouï parler mille fois du fameux Roi de Suéde. Il assiegeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norvege; comme il visitoit la tranchée, seul avec un Ingénieur, il a reçû un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre; les Etats se sont assemblez, et l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand Crime : c'étoit d'avoir calomnié la Nation et de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi; forfait qui, selon moi, merite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince le dernier de ses Sujets, qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entiere, et qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire son bonheur?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois comme les Anges parlent à nôtre Saint Prophete.

Tu sçais que, dans les banquets sacrez où le Seigneur des

Seigneurs descend du plus sublime trône du monde pour se communiquer à ses Esclaves, je me suis fait une Loi severe de captiver une Langue indocile. On ne m'a jamais vû abandonner une seule parole qui pût être amere au dernier de ses Sujets ; quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme ; et, dans cette épreuve de nôtre fidélité, j'ai risqué ma vie, et jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si méchant, que son Ministre ne le soit encore davantage. S'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toûjours été suggerée ; de maniere que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse que la bassesse d'ame de ses Conseillers. Mais comprens-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le Ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'Ennemi de lui-même, de sa famille, de sa Patrie et du Peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un Prince a des passions, le Ministre les remuë ; c'est de ce côté-là qu'il dirige son Ministere ; il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître ; les Courtisans le séduisent par leurs loüanges, et lui le flatte plus dangereusement par ses Conseils, par les desseins qu'il lui inspire et par les maximes qu'il lui propose.

A Paris, le 25 *de la Lune de Saphar* 1719.

LETTRE CXXIII.

Rica à Usbek.

*A ***.*

Je passois l'autre jour sur le Pont neuf avec un de mes amis; il rencontra un homme de sa connoissance qu'il me dit être un Geometre; et il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit d'une rêverie profonde. Il fallut que mon ami le tirât long-tems par la manche et le secouât pour le faire descendre jusques à lui, tant il étoit occupé d'une Courbe qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetez, et s'apprirent reciproquement quelques nouvelles Litteraires. Ces discours les menerent jusques sur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que nôtre Geometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les Garçons du Caffé en faisoient beaucoup plus de cas que de deux Mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable, car il dérida un peu son visage et se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Geometrie.

Cependant, son esprit regulier toisoit tout ce qui se disoit dans la Conversation; il ressembloit à celui qui, dans un Jardin, coupoit avec son Epée la tête des fleurs qui s'élevoient au dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vuë délicate est

offensée par une lumiere trop vive; rien pour lui n'étoit indifferent, pourvû qu'il fût vrai; aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la Campagne avec un homme qui avoit vû un Château superbe et des Jardins magnifiques, et il n'avoit vû lui qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet barlong de dix arpens; il auroit fort souhaité que les regles de la perspective eussent été tellement observées que les Allées des avenuës eussent paru par tout de même largeur, et il auroit donné pour cela une methode infaillible. Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliere; et il s'échauffa fort contre le Sçavant qui étoit auprès de moi, qui, malheureusement, lui demanda si ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un Nouvelliste parla du bombardement du Château de Fontarabie, et il nous donna soudain les propriétez de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air; et, charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entierement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'Hyver d'auparavant par une innondation : « Ce que vous me dites-là m'est fort agréable, dit alors le Geomettre; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée. »

Un moment aprés il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vîte et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme; ils se choquerent rudement, et de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté en raison réciproque de leur vîtesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au Geometre : « Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. — Comment, dit le Geo-

metre, il y a deux mille ans qu'il y est ! — Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre, c'est une Traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des Traductions.

— Quoi, Monsieur, dit le Geometre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ! vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous. — Monsieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au Public de lui rendre la lecture des bons Auteurs familiere ? — Je ne dis pas tout à fait cela ; j'estime autant qu'un autre les sublimes Genies que vous travestissez ; mais vous ne leur ressemblerez point, car, si vous traduisez toûjours, on ne vous traduira jamais.

« Les Traductions sont comme ces monnoyes de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une piéce d'Or, et même sont plus d'un grand usage pour le Peuple ; mais elles sont toûjours foibles et de mauvais alloi.

« Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts, et j'avouë que vous leur donnez bien un corps, mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toûjours un esprit pour les animer.

« Que ne vous appliquez-vous plûtôt à la recherche de tant de belles véritez qu'un Calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? » Après ce petit conseil ils se séparérent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la Lune de Rebiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIV.

RICA à ***.

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine Nation qu'on appelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un Jardin magnifique où leur oisiveté est toûjours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état, et leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet different de celui qu'auroit pû produire un silence aussi long. Cependant ils se croyent considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts.

La baze de leurs Conversations est une curiosité frivole et ridicule; il n'y a point de Cabinet si mistérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose : ils sçavent combien notre Auguste Sultan a de femmes, combien il fait d'Enfans toutes les années, et, quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en Espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs et celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le present qu'ils se précipitent dans l'avenir, et, marchant au devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un Général par la main, et, après l'avoir loué de mille sotises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les Gruës et tomber les

murailles comme des Cartons; ils ont des ponts sur toutes les Riviéres, des routes secrettes dans toutes les Montagnes, des magazins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme, avec qui je loge, qui reçût cette Lettre d'un Nouvelliste. Comme elle m'a paru singuliere, je la gardai; la voici :

MONSIEUR,

Je me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems : le premier janvier 1711, je prédis que l'Empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année; il est vrai que, comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi si je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques; mais les gens qui sçavent raisonner m'entendirent bien. Le 17 Avril de la même année, il mourut de la petite vérole.

Des que la guerre fut déclarée entre l'Empereur et les Turcs, j'allai chercher nos Mrs dans tous les coins des Tuilleries, je les assemblai prés du bassin, et leur prédis qu'on feroit le siége de Belgarde, et qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie : il est vrai que vers le milieu du siége je pariai cent Pistoles qu'il seroit pris le 18 Août[1]*; il ne fut pris que le lendemain; peut-on perdre à si beau jeu?*

Lorsque je vis que la Flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la Conquête; je le dis, et cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoûtai que cette Flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la Conquête du Milanez. Comme je trouvai de la résistance

1. 1717.

a faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai 50 Pistoles, et je les perdis encore, car ce Diable d'Albéroni, malgré la foi des Traitez, envoya sa Flote en Sicile et trompa tout à la fois deux grands Politiques, le Duc de Savoye et moi. Tout cela, Mr, me déroute si fort que j'ai résolu de prédire toûjours, et de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage des paris, et feu M. l. C. d L. ne les souffroit gueres ; mais, depuis qu'une troupe de petits maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon Manuscrit et accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces Fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second : « Je parie cent pistoles que non. » Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance, et, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis : « M. le Maréchal de*** ayant apris .... — Cela est faux, me dit-il, vous avez toûjours des nouvelles extravagantes. Il n'y a pas le sens commun à tout cela. » Je vous prie, Monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente Pistoles, car je vous avouë que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoye la Copie de deux Lettres que j'ai écrites au Ministre. Je suis, etc.*

Lettre d'un Nouvelliste au Ministre.

MONSEIGNEUR,

Je suis le sujet le plus zelé que le Roi ait jamais eu ; c'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un Livre, pour démontrer que Louis le Grand étoit

plus grand que tous les Princes qui ont mérité le nom de Grand. Je travaille depuis longtems à un autre Ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à nôtre Nation, si vôtre grandeur veut m'accorder un privilége. Mon dessein est de prouver que, depuis le commencement de la Monarchie, les François n'ont jamais été batus, et que ce que les Historiens ont dit jusques ici de nos desavantages sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions, et j'ose me flater que je brille sur tout dans la Critique. Je suis, Monseigneur.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS *la perte que nous avons fait de M. le C. de L., nous vous suplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un Président. Le desordre se met dans nos Conferences, et les affaires d'Etat n'y sont pas traités avec la méme discution que par le passé. Nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les Anciens, et entr'eux sans discipline : c'est le véritable Conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux Vieillards. Nous avons beau leur representer que nous étions paisibles possesseurs des Tuilleries vingt ans avant qu'ils ne fussent au monde; je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, et qu'obligez de quitter ces lieux où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos Heros François, il faudra que nous allions tenir nos conferences au Jardin du Roy, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis.....*

De Paris, le 7 de la Lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXV.

Rhedi à Rica.

A Paris.

Une des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'Histoire et l'origine des Républiques. Tu sçais que la plûpart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de Gouvernement, et que l'imagination ne les a pas servis jusques à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers Gouvernemens du Monde furent Monarchiques; ce ne fut que par hazard, et par la succession des Siécles, que les Républiques se formerent.

La Grece ayant été abîmée par un Deluge, de nouveaux Habitans vinrent la peupler; elle tira presque toutes ses Colonies d'Egypte et des contrées de l'Asie les plus voisines; et comme ces Païs étoient gouvernez par des Rois, les Peuples qui en sortirent furent gouvernez de même. Mais, la Tyrannie de ces Princes devenant trop pesante, on secoua le joug, et du débris de tant de Royaumes s'éleverent ces Républiques qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conserva longtems la Grece dans l'indépendance et étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouverent des alliées dans l'Asie Mineure; elles y envoyerent des

Colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla l'Italie, l'Italie l'Espagne, et peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hesperie, si fameuse chez les Anciens, étoit au commencement la Grece, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité. Les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce Pays heureux, l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie en Espagne, ceux d'Espagne dans la Betique ou le Portugal ; de maniére que toutes ces régions portérent ce nom chez les Anciens. Ces Colonies Grecques apporterent avec elles un esprit de liberté qu'elles avoient pris dans ce doux Pays. Ainsi on ne voit gueres, dans ces tems reculez, de Monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. On verra bientôt que les Peuples du Nord et d'Allemagne n'étoient pas moins libres, et si l'on trouve des vestiges de quelque Royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des Rois les Chefs des Armées ou des Républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car, pour l'Asie et l'Afrique, elles ont toûjours été accablées sous le dépotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, et la République de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes Républiques : celle de Rome et celle de Carthage. Il n'y a rien de si connu que les commencemens de la République Romaine, et rien qui le soit si peu que l'origine de celle de Carthage. On ignore absolument la suite des Princes Africains depuis Didon, et comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandissement prodigieux de la République Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette difference injuste entre les Citoyens Romains et les Peuples vaincus, si l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande, si les Loix si saintes pour empêcher leur Tyrannie avoient été

observées, et s'ils ne s'étoient pas servis pour les faire taire des mêmes tresors que leur injustice avoit amassez.

Il semble que la liberté soit faite pour le genie des Peuples d'Europe, et la servitude pour celui des Peuples d'Asie. C'est en vain que les Romains offrirent aux Cappadociens ce précieux tresor : cette Nation lâche le refusa, et elle courut à la servitude avec le même empressement que les autres Peuples couroient à la liberté.

César oprima la République Romaine et la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un Gouvernement militaire et violent, et la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de Nations inconnuës sortirent du Nord, se répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines, et, trouvant autant de facilité à faire des Conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, les démembrerent et en firent des Royaumes. Ces Peuples étoient libres, et ils bornoient si fort l'autorité de leurs Rois qu'ils n'étoient proprement que des Chefs ou des Généraux. Ainsi ces Royaumes, quoique fondez par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les Peuples d'Asie, comme les Turcs et les Tartares, firent des Conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne songérent qu'à lui donner de nouveaux Sujets et à établir par les armes son autorité violente ; mais les Peuples du Nord, libres dans leur Païs, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces Peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits. Et chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres differentes : un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui. Les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement ; les dépoüilles étoient

partagées entre le Chef et les Soldats; aucun Impôt en faveur du Prince ; les Loix étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats qui se formerent des débris de l'Empire Romain.

A Venise, le 20 de la Lune de Regeb 1719.

LETTRE CXXVI.

RICA à ***.

Je fus, il y a cinq ou six mois, dans un Caffé ; j'y remarquai un Gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris, et déploroit sa situation d'être obligé de vivre dans la Province. « J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre, et je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent et en effets portables par tout. J'ai beau presser mes Fermiers et les accabler de frais de Justice, je ne fais que les rendre plus insolvables. Je n'ai jamais pû voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres et je serois à l'Hôpital. »

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours; mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison, et j'y vis un homme grave, d'un visage pâle et allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne et pensif, jusques à ce que, prenant brusquement la parole : « Oüi, Messieurs, dit-il en haussant la

voix, je suis ruiné, je n'ai plus de quoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres en Billets de Banque et cent mille écus d'argent; je me trouve dans une situation affreuse. Je me suis cru riche, et me voilà à l'Hôpital. Au moins si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre. »

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, et je vis un autre homme, qui faisoit des grimaces de possédé. « A qui se fier desormais? s'écrioit-il; il y a un traître que je croyois si fort de mes amis que je lui avois prêté mon argent, et il me l'a rendu. Quelle perfidie horrible! Il a beau faire, dans mon esprit il sera toujours deshonoré. »

Tout près de-là étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au Ciel, disoit : « Dieu benisse les projets de nos Ministres. Puisse-je voir les actions à deux mille, et tous les Laquais de Paris plus riches que leurs Maîtres. » J'eus la curiosité de demander son nom. « C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier : il est Génealogiste, et il espere que son Art rendra si les fortunes continuent, et que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui pour réformer leur nom, décrasser leurs Ancêtres et orner leurs Carosses. Il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra, et il tressaillit de joye de voir multiplier ses pratiques. »

Enfin, je vis entrer un Vieillard pâle et sec, que je reconnus pour Nouvelliste avant qu'il se fût assis. Il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers et presagent toûjours les Victoires et les trophées; c'étoit au contraire un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles tristes. « Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il; nous n'avons point de Cavalerie sur la frontiére, et il est à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros Corps, ne fasse contribuer tout le Lan-

guedoc. » Il y avoit vis-à-vis de moi un Philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliste en pitié et haussoit les épaules à mesure que l'autre haussoit la voix. Je m'aprochai de lui ; il me dit à l'oreille : « Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc, et moi j'aperçûs hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la Nature en engourdissement ; et je n'ai pas dit un seul mot. »

A Paris, le 17 de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVII.

Rica à ***.

J'allai l'autre jour voir une grande Bibliothéque dans un Convent de Dervis qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligez d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant je vis un homme grave qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de Volumes qui l'entouroient. J'allai à lui et le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces Livres que je voiois mieux reliez que les autres. « Monsieur, dit-il, j'habite ici une terre étrangere, je n'y connois personne ; bien des gens me font de pareilles questions ; mais vous voiez bien que je n'irai pas lire tous ces Livres pour les satisfaire. Mais j'ai mon Bibliothéquaire qui vous donnera satisfaction, car il s'occupe nuit et

jour à déchiffrer tout ce que vous voyez-là. C'est un homme qui n'est bon à rien et qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le Convent. Mais j'entens l'heure du Réfectoir qui sonne ; ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. » En disant cela le Moine me poussa dehors, ferma la porte, et, comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVIII.

Rica au Même.

Je retournai le lendemain à cette Bibliothéque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vû la premiere fois : son air étoit simple, sa physionomie spirituelle et son abord très-affable. Dès que je lui eûs fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, et même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

« Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros Volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliothéque? — Ce sont, me dit-il, les Interprêtes de l'Ecriture. — Il y en a un grand nombre, lui repartis-je; il faut que l'Ecriture fut bien obscure autrefois, et bien claire à present. Reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestez? — S'il y en a, bon Dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il y en a

presqu'autant que de lignes. — Oüi! lui dis-je. Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs? — Ces Auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croyent eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un Livre où étoient contenus les Dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un Ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées. C'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens et ont donné la torture à tous les passages. C'est un Païs où les hommes de toutes les Sectes font des descentes et vont comme au pillage; c'est un champ de bataille où les Nations Ennemies qui se rencontrent livrent bien des Combats où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres.

« Tout près de-là vous voyez les Livres Ascetiques ou de Dévotion; ensuite les Livres de Morale, bien plus utiles; ceux de Theologie, doublement inintelligibles, et par la matiere qui y est traitée, et par la maniere de la traiter; les ouvrages des Mystiques, c'est-à-dire des dévots qui ont le cœur tendre. — Ah! mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas si vite; parlez-moi de ces Mystiques. — Monsieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse et lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases et les ravissemens Cet état est le délire de la dévotion; souvent il se perfectionne, ou plûtôt dégénere en Quietisme. Vous savez qu'un Quietiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot et libertin.

« Voyez les Casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit, qui forment dans leur imagination tous les monstres que le Démon d'Amour peut produire, les rassemblent, les comparent et en font l'objet éternel de leurs pensées : heureux si leur cœur ne se met pas de la partie et ne devient pas lui même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits et si nuëment peints.

« Vous voyez, Monsieur, que je pense librement et que je vous dis tout ce que je pense ; je suis naturellement naïf, et plus encore avec vous, qui êtes un Etranger qui voulez sçavoir les choses et les sçavoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration ; je vous dirois sans cesse : « Cela est divin, cela est res-« pectable, il y a du merveilleux » ; et il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me deshonorerois dans vôtre esprit. »

Nous en restâmes-là ; une affaire qui survint au Dervis rompit nôtre conversation jusques au lendemain.

De Paris, le 13 de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXIX.

Rica au Même.

Je revins à l'heure marquée, et mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittez. « Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Glossateurs et les Commentateurs. — Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du Bon Sens ? — Oüi, dit-il, ils le peuvent, et même il n'y paroît pas. Leurs Ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très-commode pour eux. — Cela est vrai, lui dis-je, et je connois bien des Philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de Sciences-là.

— Voilà, poursuivit-il, les Orateurs, qui ont le talent de

persuader indépendamment des raisons, et les Géometres, qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé et le convainquent avec tyrannie.

« Voici les Livres de Metaphysique, qui traitent de si grands intérêts, et dans lesquels l'infini se rencontre par tout; les Livres de Physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste Univers que dans la machine la plus simple de nos Artisans ;

« Les Livres de Medecine, ces monumens de la fragilité de la Nature et de la puissance de l'Art, qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus legeres, tant ils nous rendent la mort presente; mais qui nous mettent dans une sécurité entiere quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

« Tout près de-là sont les Livres d'Anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du Corps humain que les noms barbares qu'on leur a donnez : chose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le Medecin de son ignorance.

« Voici la Chymie, qui habite tantôt l'Hôpital et tantôt les petites maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

« Voici les Livres de Science ou plutôt d'ignorance occulte : tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie; exécrables selon la plûpart des gens, pitoyables selon moi. Tels sont encore les Livres d'Astrologie judiciaire. — Que dites-vous, mon Pere, les Livres d'Astrologie judiciaire? repartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons plus de cas en Perse. Ils reglent toutes les actions de nôtre vie, et nous déterminent dans toutes nos entreprises. Les Astrologues sont proprement nos Directeurs; ils sont plus, ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. — Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la Raison : voilà ce qui s'appelle

le plus étrange de tous les Empires. Je plains bien une famille, et encore plus une Nation, qui se laisse si fort dominer par les Planetes. — Nous nous servons, lui repartis-je, de l'Astrologie, comme vous vous servez de l'Algebre ; chaque Nation a sa science, selon laquelle elle regle sa Politique. Tous les Astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sotises en nôtre Perse qu'un seul de vos Algebristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des Astres ne soit pas une regle aussi sûre que les beaux raisonnemens de vôtre faiseur de systême? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France et en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'Astrologie. Vous verriez les Mathematiciens bien humiliez : quel accablant Corollaire en pourroit-on tirer contre eux! »

Nôtre dispute fut interrompuë, et il fallut nous quitter.

A Paris, le 26 de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXX.

Rica au Même.

Dans l'Entrevuë suivante, mon Sçavant me mena dans un Cabinet particulier. « Voici les Livres d'Histoire moderne, me dit-il; voyez premierement les Historiens de l'Eglise et des Papes, Livres que je lis pour m'édifier, et qui font souvent en moi un effet tout contraire.

« Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formi-

dable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de Monarchies, et sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de Peuples barbares, aussi inconnus que les païs qu'ils habitoient, parurent tout à coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, et fonderent tous les Royaumes que vous voyez à present en Europe. Ces Peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres; mais ils le sont devenus depuis que, soumis pour la plûpart à une puissance absoluë, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la Raison, à l'Humanité et à la Nature.

« Vous voyez d'ici les Historiens de l'Allemagne, laquelle n'est qu'une ombre du premier Empire, mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre que la division n'a point affoiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes, et qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

« Voici les Historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des Rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siécles; mais, prenant insensiblement des forces, accruë de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui dans leurs courses perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre, puis, reparoissant de nouveau, grossis par les Rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

« Là vous voyez la Nation Espagnole sortir de quelques Montagnes; les Princes Mahometans subjuguez aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis; tant de Royaumes réünis dans une vaste Monarchie, qui devint presque la seule, jusques à ce qu'accablée de sa fausse opulence, elle perdit sa force et sa réputation même, et ne conserva que l'orguëil de sa premiere puissance.

« Ce sont ici les Historiens d'Angleterre, où l'on voit la

liberté sortir sans cesse des feux de la discorde et de la sédition; le Prince toûjours chancelant sur un trône inébranlable; une Nation impatiente, sage dans sa fureur même, et qui, Maîtresse de la Mer (chose inoüie jusqu'alors), mêle le Commerce avec l'Empire.

« Tout près de-là sont les Historiens de cette autre Reine de la Mer, la République de Hollande, si respectée en Europe et si formidable en Asie, où ses Négocians voyent tant de Rois prosternez devant eux.

« Les Historiens d'Italie vous representent une Nation autrefois Maîtresse du Monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses Princes divisez et foibles, et sans autre attribut de Souveraineté qu'une vaine Politique.

« Voilà les Historiens des Républiques: de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie, et de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

« Voici ceux du Nord, et entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté et du droit qu'elle a d'élire ses Rois qu'il semble qu'elle veüille consoler par-là les Peuples ses voisins qui ont perdu l'un et l'autre. »

Là-dessus, nous nous séparâmes jusques au lendemain.

De Paris, le 2 de la Lune
de Chalval 1719.

LETTRE CXXXI.

Rica au Même.

Le lendemain, il me mena dans un autre Cabinet. « Ce sont ici les Poëtes, me dit-il, c'est-à-dire ces Auteurs dont le métier est de mettre des entraves au Bon-Sens et d'accabler la Raison sous les agrémens, comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs parures et leurs ornemens. Vous les connoissez, ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil, plus ardent, semble échauffer les imaginations.

« Voilà les Poëmes Epiques. — Eh! qu'est-ce que les Poëmes Epiques? — En verité, me dit-il, je n'en sçais rien; les Connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux, et que les autres qu'on donne sous ce nom ne le sont point : c'est aussi ce que je ne sçais pas; ils disent, de plus, qu'il est impossible d'en faire de nouveaux, et cela est encore plus surprenant.

« Voici les Poëtes Dramatiques, qui, selon moi, sont les Poëtes par excellence et les Maîtres des passions; il y en a de deux sortes : les Comiques, qui nous remuënt si doucement, et les Tragiques, qui nous troublent et nous agitent avec tant de violence.

« Voici les Lyriques, que je méprise autant que je fais cas des autres, et qui font de leur Art une harmonieuse extravagance.

« On voit ensuite les Auteurs des Idylles et des Eglogues, qui plaisent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur

donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas et qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

« De tous les Auteurs que nous avons vû, voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguisent les Epigrammes, qui sont de petites fléches déliées qui font une playe profonde et inaccessible aux remedes.

« Vous voyez ici les Romans, qui sont des especes de Poëtes, et qui outrent également le langage de l'esprit et celui du cœur, qui passent leur vie à chercher la Nature et la manquent toujours, et qui font des Heros qui y sont aussi étrangers que les Dragons aîlez et les Hippocentaures.

— J'ai vû, lui dis-je, quelques-uns de vos Romans, et, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué : ils sont aussi peu naturels, et d'ailleurs extrêmement genez par nos mœurs; il faut dix années de passion avant qu'un Amant ait pû voir seulement le visage de sa Maîtresse. Cependant les Auteurs sont forcez de faire passer les Lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires; or, il est impossible que les incidens soient variez : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guerir, c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne fasse sortir une armée de dessous terre, qu'un Heros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces avantures froides et souvent repetées nous font languir, et ces prodiges extravagans nous révoltent. »

A Paris, le 6 de la Lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LES Ministres se succedent et se détruisent ici comme les Saisons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de Systême sur les finances. On leve aujourd'hui en Perse et en Turquie les subsides de la même maniere que les Fondateurs de ces Monarchies les levoient : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de difference entre l'administration des revenus du Prince et de ceux d'un particulier qu'il y en a entre compter cent mille Tomans ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de finesse et de mystere. Il faut que de grands genies travaillent nuit et jour; qu'ils enfantent sans cesse et avec douleur de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux sans en être priez; qu'ils se retirent et vivent dans le fond d'un Cabinet impénétrable aux Grands et sacré aux petits; qu'ils ayent toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de Systêmes nouveaux, et qu'absorbez dans les méditations, ils soient privez non-seulement de l'usage de la parole, mais même quelquefois de la politesse.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal, mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité sans bornes des Ministres pré-

cédens, on la voulut partager : on créa pour cet effet six ou sept Conseils; et ce Ministere est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens. La durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'il produisit.

La France, à la mort du feu Roi, étoit un Corps accablé de mille maux : N*** prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles et appliqua quelques remedes topiques; mais il restoit toujours un vice interieur à guerir. Un Etranger est venu qui a entrepris cette cure; après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint, et il l'a seulement renduë bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à present dans la pauvreté, et ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémitez ne se sont touchées de si près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit; il fait paroître dessus ce qui étoit dessous, et ce qui étoit dessous il le met à l'envers. Quelles fortunes inesperées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, et peut-être demain par leurs Maîtres!

Tout ceci produit souvent des choses bisarres. Les Laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé vantent aujourd'hui leur naissance; ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine ruë tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois; ils crient de toute leur force : « La Noblesse est ruïnée! Quel desordre dans l'Etat! quelle confusion dans les rangs! On ne voit que des inconnus faire fortune! » Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux, et que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris, le 1 de la Lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXXIII.

Rica au Même.

Voici un grand exemple de la tendresse conjugale, non-seulement dans une femme, mais dans une Reine : la Reine de Suede, voulant à toute force associer le Prince son Epoux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultez, a envoïé aux Etats une déclaration par laquelle elle se desiste de sa Regence en cas qu'il soit élû.

Il y a soixante et quelques années qu'une autre Reine, nommée Christine, abdiqua la Couronne pour se donner tout-entiere à la Philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la Nature l'a mis, et que je ne puisse loüer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au dessous de leur état, le quittent comme par une espece de desertion, je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux Princesses, et de voir l'esprit de l'une et le cœur de l'autre supérieur à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le tems que les autres ne songent qu'à jouïr ; et l'autre ne veut jouïr que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son Auguste Epoux.

De Paris, le 27 de la Lune de Maharram 1719.

LETTRE CXXXIV.

Rica à Usbek.

A ***.

Le Parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite Ville qu'on appelle Pontoise. Le Conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le deshonore, et il l'a enregistrée d'une maniere qui deshonore le Conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Royaume.

Ces Compagnies sont toujours odieuses : elles n'aprochent des Rois que pour leur dire de tristes véritez; et pendant qu'une foule de Courtisans leur representent sans cesse un Peuple heureux sous leur Gouvernement, elles viennent démentir la flâterie et aporter aux pieds du trône les gemissemens et les larmes, dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la Vérité, lorsqu'il faut la porter jusques aux Princes : ils doivent bien penser que ceux qui le font y sont contraints, et qu'ils ne se resoudroient jamais à faire des démarches si tristes et si affligeantes pour ceux qui les font s'ils n'y étoient forcez par leur devoir, leur respect, et même leur amour.

De Paris, le 21 *de la Lune de Gemmadi*, 1, 1720.

LETTRE CXXXV.

Rica à Usbek.

A ***.

J'irai te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus presenté, il y a quelques jours, à une Dame de la Cour qui avoir quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de nôtre Monarque et d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans et sur la maniere de vivre des Persannes. Il me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût, et qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur de l'un, et sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la Lecture, sur tout celle des Poëtes et des Romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportez. Je le fis, et je lui envoyai quelques jours après un Conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du tems de Cheik-ali-Can, il y avoit en Perse une femme nommée Zulema. Elle sçavoit par cœur tout le Saint Alcoran; il n'y avoit point de Dervis qui entendit mieux qu'elle

les Traditions des Saints Prophêtes; les Docteurs Arabes n'avoient rien dit de si mystérieux qu'elle n'en comprit tous les sens; et elle joignoit à tant de connoissances un certain caractere d'esprit enjoüé qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses Compagnes dans une des sales du Serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie, et si elle ajoûtoit foi à cette ancienne Tradition de nos Docteurs, que le Paradis n'est fait que pour les hommes.

« C'est le sentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader nôtre Sexe; il y a même une Nation répanduë par toute la Perse, qu'on appelle la Nation Juive, qui soutient, par l'autorité de ses Livres sacrez, que nous n'avons point d'ame.

« Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au delà même de leur vie, et ne pensent pas que, dans le grand jour, toutes les Créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

« Dieu ne se bornera point dans ses récompenses, et, comme les hommes qui auront bien vécu et bien usé de l'empire qu'ils ont ici bas sur nous seront dans un Paradis plein de beautez celestes et ravissantes, et telles que, si un mortel les avoit vûës, il se donneroit aussi-tôt la mort dans l'impatience d'un jour, aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront ennyvrées d'un torrent de voluptez avec des hommes divins qui leur seront soûmis; chacune d'elles aura un Serrail dans lequel ils seront enfermez, et des Eunuques encore plus fidelles que les nôtres pour les garder.

« J'ai lû, ajoûta-t-elle, dans un Livre Arabe, qu'un homme nommé Ibrahim étoit d'une jalousie insuportable : il avoit

douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniere très-dure; il ne se fioit plus à ses Eunuques ni aux Murs de son Serrail; il les tenoit presque toûjours sous la clef enfermées dans leur chambre sans qu'elles pussent se voir ni se parler, car il étoit même jaloux d'une amitié innocente; toutes ses actions prenoient la teinture de sa brulalité naturelle; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche, et jamais il ne fit un moindre signe qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

« Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une sale de son Serrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. « Quand on cherche si « fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve « toûjours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si « malheureuses que nous ne pouvons nous empêcher de de- « sirer un changement; d'autres à ma place souhaiteroient « vôtre mort : je ne souhaite que la mienne, et, ne pouvant « esperer d'être séparée de vous que par là, il me sera encore « bien doux d'en être séparée.» Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere : il tira son poignard et le lui plongea dans le sein. « Mes cheres Com- « pagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le Ciel a pitié de « ma vertu, vous serez vangées. » A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu joüissent d'un bonheur qui se renouvelle toûjours.

« D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives; un ruisseau dont les eaux étoient plus pures que le Cristal y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux; de magnifiques Jardins se presenterent ensuite : la nature les avoit ornez avec sa simplicité et toute sa magnificence. Elle trouva enfin un

Palais superbe préparé pour elle et rempli d'hommes celestes destinez à ses plaisirs.

« Deux d'entr'eux se presenterent aussi-tôt pour la deshabiller; d'autres la mirent dans le bain et la parfumerent des plus délicieuses essences. On lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens ; après quoi on la mena dans une grande sale, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriferans, et une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit d'un côté une Musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre; de l'autre elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupez à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre, et, après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, et que ses ravissemens passerent même ses desirs. « Je suis toute hors de « moi, leur disoit-elle ; je croirois mourir si je n'étois sûre de « mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi, je succombe « sous la violence des plaisirs! Oüi, vous rendez un peu de « calme à mes sens; je commence à respirer et à revenir à « moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux? Que « ne puis-je à present considerer vôtre beauté divine? Que « ne puis-je voir?... Mais pourquoi voir? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O Dieux, que ces ténébres sont aimables! Quoi! je serai immortelle, et immortelle avec vous? Je serai... Non, je vous demande grace, « car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais. »

« Après plusieurs commandements réïtérez, elle fut obéïe; mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement; elle se reposa languissamment et s'endormit dans

leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude. Elle reçût deux baisers qui l'enflâmerent soudain et lui firent ouvrir les yeux. « Je suis inquiéte, dit-elle, je « crains que vous ne m'aimiez plus. » C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems, aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. « Je suis desabusée, s'écria-t-elle; pardon, pardon, je suis « sûre de vous; vous ne me dites rien, mais vous prouvez « mieux que tout ce que vous me pourriez dire. Oüi, oüi, je « vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais quoi! vous « vous disputez tous deux l'honneur de me persuader? Ah! « si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir « de ma défaite, je suis perduë : vous serez tous deux vain- « queurs, il n'y aura que moi de vaincuë; mais je vous ven- « drai bien cher la victoire. »

« Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidelles et aimables domestiques entrerent dans sa chambre et firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardez pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, et parut d'abord à cette Cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé simple, et ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie : elle avoit donné de la vie à son tein et de l'expression à ses graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que Danses, que Concerts, que Festins, que Jeux, que promenades, et l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems et voloit vers ses deux jeunes Héros; après quelques précieux instants d'entrevuë, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toûjours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout-à-fait; elle alla s'enfermer dans le Serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces Captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces Lieux les plus reculez et les plus charmans, où elle compta cin-

quante Esclaves d'une beauté miraculeuse. Elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par tout des hommages toûjours differens, et toûjours les mêmes.

« Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu. Souvent elle quittoit un Palais enchanté pour aller dans une grotte champêtre; les fleurs sembloient naître sous ses pas, et les jeux se presentoient en foule au devant d'elle.

« Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que, toûjours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réfléxion : elle avoit joüi de son bonheur sans le connoître et sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, et s'écoute dans le silence des passions.

« Les bienheureux ont des plaisirs si vifs qu'ils peuvent rarement joüir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachez invinciblement aux objets presens, ils perdent entiérement la mémoire des choses passées et n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

« Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vrayement Philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer; elle avoit poussé ses réfléxions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austere que son Mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avantage; c'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte, dont ses Compagnes étoient frapées, et la mort, qui devoit être la fin de ses peines et le commencement de sa félicité.

« Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs et s'enferma seule dans un Apartement de son Palais. Elle se laissa aller à des réfléxions bien douces sur sa condition

passée et sur sa félicité presente ; elle ne pût s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses Compagnes : on est sensible à des tourments que l'on a partagez. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

« Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qui étoient auprès d'elle de prendre la figure de son Mari, d'aller dans son Serrail, de s'en rendre Maître, de l'en chasser, et d'y rester à sa place jusques à ce qu'elle le rappellât.

« L'éxécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frape, tout lui est ouvert; les Eunuques tombent à ses pieds. Il vole vers les Appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées : il avoit en passant pris les Clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, et les surprend d'abord par son air doux et affable; et bien-tôt après il les surprend davantage par ses empressemens et par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement, et elles l'auroient pris pour un songe s'il y eût eu moins de réalité.

« Pendant que ces nouvelles Scenes se joüent dans le Serrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête et crie; après avoir essuyé bien des difficultez, il entre et jette les Eunuques dans un desordre extrême. Il marche à grands pas, mais il recule en arriére et tombe comme des nuës quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertez d'un Maître. Il crie au secours, il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet imposteur; mais il n'est pas obéï; il n'a plus qu'une bien foible ressource, c'est de s'en raporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. Il est chassé et traîné indignement hors du Serrail, et il auroit reçû la mort mille fois, si son Rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin le nouvel Ibrahim, resté Maître du champ de ba-

taille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, et se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. « Vous ne « ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. — Dites, « dites plûtôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit « le triomphant Ibrahim. Comment faut-il faire pour être « vôtre Epoux, si ce que je fais ne suffit pas?

« — Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. « Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si « bien mérité de l'être; vous êtes plus Ibrahim en un jour « qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. — Vous me « promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma « faveur contre cet imposteur. — N'en doutez pas, dirent- « elles d'une commune voix : nous vous jurons une fidélité « éternelle. Nous n'avons été que trop long-temps abusées; « le traître ne soupçonnoit point nôtre vertu, il ne soupçon- « noit que sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes ne « sont point faits comme lui, c'est à vous sans doute qu'ils « ressemblent. Si vous sçaviez combien vous nous le faites « haïr! — Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets « de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point « encore tout le tort qu'il vous a fait. — Nous jugeons de son « injustice par la grandeur de vôtre vangeance, reprirent- « elles.— Oüi, vous avez raison, dit l'homme divin, j'ai me- « suré l'expiation au crime; je suis bien aise que vous soyez « contentes de ma maniere de punir. — Mais, dirent ces « femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous? — Il « lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il, « dans la place que j'occupe auprès de vous; on ne se sou- « tient gueres par la ruse; et d'ailleurs je l'enverrai si loin « que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors je pren- « drai sur moi le soin de vôtre bonheur; je ne serai point ja- « loux, je sçaurai m'assurer de vous sans vous gêner. J'ai as- « sez bonne opinion de mon merite pour croire que vous me « serez fidelles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec

« qui le seriez-vous? » Cette conversation dura long-tems entre lui et ces femmes, qui, plus frapées de la difference des deux Ibrahims que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le Mari, desesperé, revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joye et les femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux : il sortit furieux; et, un instant après, le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, et le laissa à quatre cens lieuës delà.

« O Dieux! dans quelle desolation se trouverent ces Femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim! Déja leurs Eunuques avoient repris leur sévérité naturelle. Toute la maison étoit en larmes. Elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe; elles se regardoient toutes les unes les autres et se rapelloient les moindres circonstances de ces étranges avantures. Enfin Ibrahim revint, toûjours plus aimable; il leur parut que son voyage n'avoit pas été penible. Le nouveau Maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les Eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde; il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose assez singuliere de les voir dans les festins parmi des hommes, aussi libres qu'eux. Ibrahim crût, avec raison, que les coûtumes du Païs n'étoient pas faites pour des Citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense; il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des païs lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes et trente-six enfans. »

De Paris, le 26 de la Lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXXXVI.

RICA à USBEK.

A ***.

VOICI une Lettre que je reçus hier d'un Sçavant : elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

Il y a six mois que j'ai recuëilli la succession d'un oncle très-riche qui m'a laissé cinq ou six cens mille livres et une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition ni de goût pour les plaisirs; je suis presque toûjours enfermé dans un Cabinet, où je méne la vie d'un Sçavant: c'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la venerable antiquité.

Lorsque mon oncle eût fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les Cérémonies observées par les anciens Grecs et Romains; mais je n'avois pour lors ni Lachrymatoires, ni Urnes, ni Lampes antiques.

Mais depuis je me suis bien pourvû de ces précieuses raretez; il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un Philosophe Stoïcien. Je me suis défait de mes glaces, dont mon Oncle avoit couvert presque tous les murs de ses Apartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé qui fut

autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure representée au lieu de celle du Cigne de Mantouë. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent Loüis d'Or cinq ou six piéces de Monnoye de Cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à present dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'Empire. J'ai un petit cabinet de Manuscrits fort précieux et fort chers : quoique je me tuë la vuë à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir que des exemplaires imprimez, qui ne sont pas si corrects, et que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez moy, qu'un Proconsul des Gaules fit faire il y a environ douze cens ans. Lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-incommode et qu'il m'allonge de plus d'une lieuë. Mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance pour marquer l'éloignement des Villes voisines. Je suis desesperé de voir ces miserables Indices au lieu des Colonnes milliaires qui y étoient autrefois ; je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes Heritiers, et que je ne les engage à cette dépense par mon Testament. Si vous avez, Monsieur, quelque Manuscrit Persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez, et je vous donnerai par dessus le marché quelques Ouvrages de ma façon , par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la République des Lettres. Vous y remarquerez entr'autres une Dissertation où je prouve que la Couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes étoit de chêne, et non pas de Laurier ; vous en admirerez une autre où je prouve, par de doctes conjectures, tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Cambyses fut blessé à la jambe gauche, et non

pas a la droite; une autre où je prouve qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée par les Romains. Je vous enverai encore un Volume in Quarto *en forme d'explication d'un Vers du sixiéme livre de l'Eneïde de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours; et, quant à present, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien Mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici, et que j'ai découvert dans la poussiere d'une Bibliothéque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras: il s'agit de restituer un beau passage de Pline le Naturaliste, que les Copistes du cinquiéme Siécle ont étrangement défiguré. Je suis, etc.*

Fragmens d'un ancien Mythologiste.

Dans une Isle près des Orcades, il nâquit un enfant qui avoit pour Pere Eole, Dieu des Vents, et pour Mere une Nymphe de Caledonie. On dit de lui qu'il aprit tout seul à compter avec ses doigts, et que dès l'âge de quatre ans il distinguoit si parfaitement les métaux que, sa Mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie et la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son Pere lui apprit le secret d'enfermer les Vents dans une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous les Voyageurs; mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son Païs, il le quitta et se mit à courir le monde, en compagnie de l'Aveugle Dieu du Hazard.

Il aprit, dans ses Voyages, que dans la Bétique l'Or reluisoit de toutes parts: cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçû de Saturne, qui regnoit pour lors; mais, ce Dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les Carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque: « Peuples de Betique, vous croyés être riches parce que vous avés de l'Or et de l'Argent: vôtre erreur me fait pitié. Croyés-moi, quittés le païs des vils métaux, venés dans l'Empire de l'Imagination, et je vous pro-

mets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. » Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des Outres qu'il avoit apportées, et il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours et il s'écria : « Peuples de Bétique, voulés-vous être riches? Imaginés-vous que je le suis beaucoup et que vous l'êtes beaucoup aussi; mettez-vous tous les matins dans l'esprit que vôtre fortune a doublé pendant la nuit; levez-vous ensuite, et, si vous avés des Créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé, et dites leur d'imaginer à leur tour. »

Il reparut quelques jours après, et il parla ainsi : « Peuples de Betique, je vois bien que vôtre imagination n'est pas si vive que les premiers jours; laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles, mais elles seront bien significatives, car elles regleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui, quant à vous, mes chers enfans, je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçû de moi une seconde naissance, mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos Festins, du nombre et de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là il arriva dans le Carrefour tout essouflé, et, transporté de colere, il s'écria : « Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, et je vois que vous ne le faites pas. Eh bien! à present je vous l'ordonne. » Là-dessus il les quitta brusquement; mais la reflexion le rappella sur ses pas. « J'aprens que quelques-uns de vous sont assés détestables pour conserver leur Or et leur Argent. Encore passe pour l'Argent; mais pour de l'Or... pour de l'Or... Ah! cela me met dans une indignation... Je jure par mes Outres sacrées que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévérement. » Puis il ajoûta d'un air tout-à-fait persuasif : « Croyez-vous que ce soit pour garder ces miserables métaux que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'est que, lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié. »

Le lendemain on l'apperçût de loin et on le vit s'insinuer avec une voix douce et flâteuse : « Peuples de Bétique, j'apprens que

vous avés une partie de vos Tresors dans les Païs étrangers; je vous prie, faites-les moi venir : vous me ferés plaisir, et je vous en aurai une reconnoissance éternelle. »

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher, ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il hazarda encore une petite priére : « Je sçais que vous avés des pierres précieuses; au nom de Jupiter, défaites-vous-en : rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses; défaites-vous-en, vous dis-je : si vous ne le pouvez pas par vous-mémes, je vous donnerai des hommes d'affaires excellens. Que de richesses vont couler chez vous si vous faites ce que je vous conseille! Oüi, je vous promets tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes Outres. »

Enfin il monta sur un treteau, et, prenant une voix plus assurée, il dit : « Peuples de Betique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici; je vous vois le plus riche Peuple de la Terre; mais, pour achever vôtre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. » A ces mots, d'une aîle legere, le fils d'Eole disparut et laissa ses Auditeurs dans une consternation inexprimable : ce qui fit qu'il revint le lendemain et parla ainsi : « Je m'apperçûs hier que mon discours vous déplût extrémement. Eh bien! prenez que je ne vous aye rien dit : il est vrai, la moitié c'est trop; il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit, nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros Volume. » Aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

A Paris, le 9 de la Lune
de Chahban 1720.

LETTRE CXXXVII.

RICA à NATHANAEL LEVI, Médecin Juif.

A Livourne.

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des Amulettes et de la puissance des Talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi? Tu es Juif, et je suis Mahometan : c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du Saint Alcoran; j'attache à mes bras un petit paquet où sont écrits les noms de plus de deux cens Dervis; ceux d'Ali, de Fatmé et de tous les purs sont cachez en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne désaprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribuë à de certaines paroles : il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrez par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle; je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues et les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques Lettres mistérieuses, et, sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux : ils flottent sans

cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules, et, au lieu de s'appuyer sur la Raison, ils se font des Monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les Vents pour apaiser les tempêtes; avec la poudre à Canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Médecins appellent l'humeur peccante et la cause morbifique des maladies, pour les guerir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur Raison pour lui faire raporter de certains évenemens à des vertus occultes n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille; et moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles pour ne pas trouver dans la situation du terrain, dans le nombre ou dans le courage des Soldats, dans l'expérience des Capitaines, des causes sufisantes pour produire cet effet, dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges; passe-moi à mon tour un moment qu'il n'y en ait point, car cela n'est pas impossible. Cette concession que tu me fais n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre : veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain jusques à ce que quelque puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine et tout le courage inutile?

Penses-tu que la mort, dans ces occasions, renduë presente de mille maniéres, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes

il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre; que le second qui quitte un troisiéme ne lui fasse pas bien-tôt abandonner un quatriéme? Il n'en faut pas d'avantage pour que le desespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, et la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait et tout le monde sent que les hommes, comme toutes les Créatures qui tendent à conserver leur Etre, aiment passionnément la vie. On sçait cela en général, et on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particuliére, ils ont craint de la perdre?

Quoique les Livres sacrez de toutes les Nations soient remplis de ces terreurs panniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole, parce que, pour s'assurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille causes naturelles est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi, ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël; il me semble que la matiére ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

A Paris, le 20 de la Lune
de Chahban 1720.

P. S. Comme je finissois, j'ai entendu crier dans la ruë une Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient et s'achettent); j'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du raport à nôtre sujet. Il y a bien des choses que je n'entens pas; mais toy, qui es Médecin, tu dois entendre le langage de tes Confreres.

LETTRE

D'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

Il y avoit dans nôtre Ville un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours ; son Médecin lui ordonna l'Opium, mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre, et il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin il dit à son Médecin : « Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain ; je connois un homme qui n'exerce pas la Médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoye querir, et, si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. » Le Médecin congedié, le malade fit fermer les rideaux et dit à un petit Laquais : « Tien, va-t-en chez Monsieur Anis, et dis lui qu'il vienne me parler. » Monsieur Anis arrive : « Mon cher Monsieur Anis, je me meurs, je ne puis dormir ; n'auriez-vous point dans vôtre boutique la C. du G. ou bien quelque livre de dévotion composé par un Reverend Pere Jésuite que vous n'ayez pas pû vendre? Car souvent les remedes les plus gardez sont les meilleurs. — Monsieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la Cour sainte du Pere Caussin en six volumes à vôtre service ; je vais vous l'envoyer, je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les Œuvres du Reverend Pere Rodriguez, Jésuite Espagnol, ne vous en faites faute ; mais, croyez-moi, tenons-nous-en au Pere Caussin : j'espere, avec l'aide de Dieu, qu'une période du Pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. » Là-dessus Monsieur Anis sortit et courut chercher le remede à sa Boutique. La Cour Sainte arrive, on en secouë la poudre ; le fils du malade, jeune Ecolier, com-

mence à la lire. Il en sentit le premier l'effet : à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, et déja toute la compagnie se sentoit affoiblir. Un instant aprés tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le Médecin arrive de grand matin : « Eh bien! a-t-on pris mon Opium? » On ne lui répond rien; la femme, la fille, le petit garçon, tous transportez de joie, lui montrent le Pere Caussin. Il demande ce que c'est, on lui dit : « Vive le Pere Caussin! il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit? qui l'eût crû? C'est un miracle; tenez, Monsieur, voyés donc le Pere Caussin : c'est ce volume-là qui a fait dormir mon Pere. » Et là-dessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée.

Le Médecin étoit un homme subtil, rempli des mystéres de la Cabale et de la puissance des paroles et des Esprits. Cela le frapa, et, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. « Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience, il faut la pousser plus loin. Eh! pourquoi un Esprit ne pourroit-il pas transmettre à son Ouvrage les mêmes qualitez qu'il a lui-même? Ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des Apoticaires; leurs Sirops, leurs Juleps et toutes les Drogues Galeniques ruinent les malades et leur santé : changeons de métode, éprouvons la vertu des Esprits. » Sur cette idée il dressa une nouvelle Pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tisane purgative.

Prenez trois feüilles de la Logique d'Aristote en Grec, deux feüilles d'un Traité de Théologie Scholastique le plus aigu, comme par exemple du subtil Scot, quatre de Paracelse, une

d'Avicenne, six d'Averroës, trois de Porphire, autant de Plotin, autant de Jamblique; faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, et prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C*** concernant la B** et la C** des I**; faites les destiler au bain Marie; mortifiez une goute de l'humeur acre et piquante qui en viendra dans un Verre d'eau commune; avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six Harangues, une douzaine d'Oraisons funébres indifferemment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de Mr de N.; un Recueil de nouveaux Operas, cinquante Romans, trente Memoires nouveaux; mettez le tout dans un Matras, laissez-le en digestion pendant deux jours, puis faites-le distiler au feu de sable. Et, si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feüille de Papier marbré qui ait servi à couvrir un Recueïl des pieces de J. F.; faites la infuser l'espace de trois minutes, faites chauffer une cuillerée de cette infusion, et avalez.

Remede tres-simple pour guérir de l'Astheme.

Lisez tous les Ouvrages du Reverend Pere Maimbourg, ci-devant Jesuite, prenant garde de ne vous arréter qu'à la fin de chaque periode, et vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réiterer le remede.

Pour préserver de la Galle, Cratelle, Tigne, farcin des Chevaux.

Prenés trois Categories d'Aristote, deux degrés Métaphysi-

ques, une Distinction, six Vers de Chapelain, une Phrase tirée des Lettres de Monsieur l'Abbé de Saint-Cyran ; écrivés le tout sur un morceau de Papier que vous plierez, attacherés à un Ruban et porterés au Col.

Miraculum Chymicum de violenta fermentatione cum fumo, igne et flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem cum infusione Lallemaniana ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu et tonitru, acidis pugnantibus et invicem penetrantibus alcalinos sales ; fiet Evaporatio ardentium spirituum ; pone liquorem fermentatum in Alembico : nihil inde extrahes et nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ Anodini chartas duas, Escobaris relaxativi paginas sex, Vasquii emollientis folium unum ; infunde in aquæ communis lib. *iiij ; ad consumptionem dimidiæ partis colentur et exprimantur, et, in expressione, dissolve Bauni detersivi et Tamburini abluentis folia iii.*

Fiat Clister.

In Clorosim, quam vulgus pallidos Colores aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor, R. Thomæ Sanchii de Matrimonio folia ii ; infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les Drogues que nôtre Médecin mit en pratique avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remedes rares et qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une Epître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne, une Préface trop courte, un Mandement fait par un Evêque, et l'Ou-

vrage d'un Janséniste méprisé par un Janséniste ou bien admiré par un Jésuite. Il disoit que ces sortes de remédes ne sont propres qu'à entretenir la Charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

LETTRE CXXXVIII.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

Il y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut joüir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens, il se tient couvert devant les autres; mais un Ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de Juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? Le plus grand mal que fait un Ministre sans probité n'est pas de déservir son Prince et de ruiner son peuple ; il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux : c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes; j'y ai vû une Nation naturellement généreuse pervertie en un instant, depuis le dernier des Sujets jusques aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Ministre; j'y ai vû tout un Peuple chez qui la générosité, la probité, la candeur et la bonne foy ont passé de tout tems pour les qualitez naturelles, devenir tout à coup le dernier des Peuples, le mal se communiquer et n'épargner pas même les membres les plus sains; les hommes les plus vertueux faire des

choses indignes et violer dans toutes les occasions de leur vie les premiers principes de la Justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des Loix odieuses en garantie des actions les plus lâches, et nommoient nécessité l'injustice et la perfidie.

J'ai vû la foi des Contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les Loix des familles renversées. J'ai vû des debiteurs avares fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des Loix et de la rigueur des tems, feindre un payement au lieu de le faire, et porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vû d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien ou plûtôt ramasser de terre des feüilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des Veuves et des Orphelins.

J'ai vû naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable des richesses. J'ai vû se former en un moment une détestable Conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine du Prince, de l'Etat et des Concitoyens.

J'ai vû un honnête Citoyen, dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant : « J'ai ruïné une famille aujourd'hui; j'en ruïnerai une autre demain. »

« Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une Ecritoire à la main et un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation. »

Un autre disoit : « Je vois que j'accommode mes affaires; il est vrai que, lorsque j'allai, il y a trois jours, faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon : le pere en mourra de douleur, la mere perit de tristesse; mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi. »

Quel plus grand crime que celui que commet un Ministre lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignitez, obscurcit la vertu même, et confond la plus haute naissance dans le mépris universel?

Que dira la postérité lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses Peres? Que dira le Peuple naissant lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré de noblesse qui les deshonore, et ne laissent la génération presente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

De Paris, le 11 *de la Lune de Rhamazan* 1720.

LETTRE CXXXIX.

Le Grand Eunuque à Usbek.

A Paris.

Tes choses sont venuës à un état qui ne se peut plus soutenir : tes Femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiere; il se passe ici des choses horribles. Je tremble moi-même au cruel recit que je vais te faire.

Zélis allant, il y a quelques jours, à la Mosquée, laissa tomber son voile et parut presque à visage découvert devant tout le Peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses Esclaves, chose si défenduë par les Loix du Sérail.

J'ai surpris, par le plus grand hazard du monde, une Lettre que je t'envoye; je n'ay jamais pû découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le Jardin du Sérail, et il se sauva par dessus les murailles.

Ajoûte à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance, car sûrement tu es trahi. J'attens tes ordres, et, jusques à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle; mais, si tu ne mets toutes ces femmes à ma discretion, je ne te répons d'aucune d'elles, et j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du Serrail d'Ispahan, le 1 de la Lune de Regeb 1717.

LETTRE CLX.

Usbek au Premier Eunuque.

Au Sérail d'Ispahan.

Recevez par cette Lettre un pouvoir sans bornes sur tout le Serrail; commandez avec autant d'autorité que moi-même; que la crainte et la terreur marchent avec vous. Courez d'Appartemens en Apartemens porter les punitions et les châtimens. Que tout vive dans la consternation, que tout fonde en larmes devant vous. Interrogez tout le Serrail, commencez par les esclaves; n'épargnez pas mon amour : que tout subisse

vôtre tribunal redoutable; mettez au jour les secrets les plus cachez; purifiez ce lieu infame et faites y rentrer la vertu bannie : car dès ce moment je mets sur vôtre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez surprise s'adressoit : examinez cela avec des yeux de Lynx.

*De ***, le 11 de la Lune de Zilhagé 1718*

LETTRE CXLI.

Narsit à Usbek.

A Venise.

Le grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur : comme je suis le plus vieux de tes Esclaves, j'ai pris sa place, jusques à ce que tu ayes fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort on m'aporta une de tes Lettres qui lui étoit adressée; je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect, et l'ai serrée, jusques à ce que tu m'ayes fait connoître tes sacrées volontez.

Hier un Esclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail : je me levai, j'éxaminai la chose, et je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime Seigneur, et je te prie de compter sur mon zele, mon expérience et ma vieillesse.

Du Serrail d'Ispahan, le 5 de la Lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CXLII.

USBEK à NARSIT.

Au Serrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes! vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts et violens; le moindre retardement peut me desesperer, et vous demeurez tranquille sous un vain prétexte!

Il se passe des choses horribles. J'ai peut-être la moitié de mes Esclaves qui méritent la mort. Je vous envoye la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le Paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans : lisez-les donc, ces ordres, et vous perirez si vous ne les éxécutez pas.

*De ***, le 25 de la Lune de Chalval 1718.*

LETTRE CXLIII.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces Criminels que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidelle de tes Esclaves. Lors qu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller et me dit ces paroles : « Je me meurs, mais le seul chagrin que j'aye en quitant la vie, c'est que mes derniers regards ayent trouvé les femmes de mon Maitre criminelles. Le Ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois! Puisse après ma mort mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir et les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux : va les porter au plus vieux des Noirs; mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton Maître. » En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne sçais ce qu'il t'écrivit quelque tems avant sa mort sur la conduite de tes femmes : il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieuës d'ici. Je ne sçais ce que c'est, tout se tourne malheureusement.

Cependant tes Femmes ne gardent plus aucune retenuë : depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur

soit permis. La seule Roxane est restée dans le devoir et conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle et sévere qui y régnoit autrefois. Une joye nouvelle, répanduë dans ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses je remarque des libertez jusqu'alors inconnuës; il regne même parmi tes Esclaves une certaine indolence pour leur devoir et pour l'observation des regles qui me surprend : ils n'ont plus ce zele ardent pour ton service qui sembloit animer tout le Serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné, et qu'un jour, avant qu'elles n'arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre, qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirez. Le vieux Eunuque qui est à present à nôtre tête est un imbécile à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vangeresse contre tant de perfidies; et si le Ciel vouloit, pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promets que, si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidelles.

Du Serrail d'Ispahan, le 6 de la Lune de Rebiab 1719.

LETTRE CXLIV.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

ROXANE et Zelis ont souhaité d'aller à la Campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek! tu as des femmes fidelles et des Esclaves vigilans. Je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un Asile : compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soûtenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine : quelques Marchands Arméniens nouvellement arrivez à Ispahan avoient aporté une de tes Lettres pour moi; j'ai envoyé un Esclave pour la chercher, il a été volé à son retour, de maniere que la Lettre est perduë. Ecris-moi donc promptement : car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du Sérail de Fatmé, le 6 de la Lune de Rebiab, 1. 1719.

LETTRE CXLV.

USBEK à SOLIM.

Au Serrail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à present dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel employ, mais n'y porte ni cœur ni pitié. J'écris à mes Femmes de t'obéïr aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur et mon repos. Rends-moi mon Serrail comme je l'ai laissé, mais commence par l'expier; extermine les coupables, et fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas esperer de ton Maître pour des services si signalez? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au dessus de ta condition même et de toutes les récompenses que tu as jamais desirées.

A Paris, le 4 de la Lune de Chahban 1719.

LETTRE CXLVI.

USBEK à SES FEMMES.

Au Sérail d'Ispahan.

PUISSE cette Lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs et des tempêtes! Solim est vôtre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Sérail s'abaisse devant lui; il doit juger vos actions passées, et, pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas vôtre vertu.

A Paris, le 4 de la Lune de Chahban 1719.

LETTRE CXLVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce et tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille et ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un Climat barbare, present à tout ce qui

m'importune, absent de tout ce qui m'interresse; une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux; il me semble que je m'aneantis, et je ne me retrouve moi-même que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, et enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine et les regrets.

Tu me connois, Nessir, tu as toujours vû dans mon cœur comme dans le tien : je te ferois pitié si tu sçavois mon état déplorable. J'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du Serrail; je compte tous les instans qui s'écoulent; mon impatience me les allonge toujours, et lorsque celui qui a été tant attendu est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine : ma main tremble d'ouvrir une Lettre fatale ; cette inquietude qui me desesperoit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, et je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raison que j'aye eu de sortir de ma Patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Eh! ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes chagrins? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere, mais il s'oppose à toutes mes résolutions; il m'attache ici par mille prétextes; il semble qu'il ait oublié sa patrie, ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis! je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y feray-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerai dans le Serrail; il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon abscence, et, si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et, si la seule idée m'accable de si loin, qué sera-ce lorsque ma presence la rendra plus vive? Que sera-ce s'il faut que je voye, s'il faut que

j'entende ce que je n'ose imaginer sans fremir? Que sera-ce enfin s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même soient des marques éternelles de ma confusion et de mon desespoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées. J'y porterai tous mes soupçons; leurs empressemens ne m'en deroberont rien. Dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouïrai que de mes inquietudes; dans un tems si peu propre aux reflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, Esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gemiriez plus sur vôtre condition si vous connoissiez le malheur de la mienne.

A Paris, le 4 de la Lune de Chahban 1719.

LETTRE CXLVIII.

Roxane à Usbek.

A Paris.

L'horreur, la nuit et l'épouvente regnent dans le Serrail; un deuil affreux l'environne; un Tigre y exerce à chaque instant toute sa rage; il a mis dans les supplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoüé que leur innocence; il a vendu une partie de nos Esclaves et nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi et Zelis ont reçu dans leur cham-

bre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne : le sacrilege n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre Appartement, et, quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile; il ne nous est plus permis de nous parler, ce seroit un crime de nous écrire; nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques est entrée dans le Serrail, où ils nous assiegent nuit et jour; notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou veritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-tems, et que ces peines finiront avec ma vie : elle ne sera pas longue, cruel Usbek! je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

Du Serrail d'Ispahan, le 2 de la Lune de Maharram 1720.

LETTRE CXLIX.

Solim à Usbek.

A Paris.

Je me plains, magnifique Seigneur, et je te plains : jamais serviteur fidelle n'est descendu dans l'affreux desespoir où je suis. Voici tes malheurs et les miens; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit et jour sur elles; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquie-

tudes. J'ai commencé mon ministere par les châtimens, et je les ai suspendus, sans sortir de mon austerité naturelle.

Mais que te dis-je? Pourquoi te vanter ici une fidelité qui t'a été inutile? Oublie tous mes services passez; regarde-moi comme un traitre, et punis-moi de tous les crimes que je n'ai pû empêcher.

Roxane, la superbe Roxane! ô Ciel! à qui se fier desormais? Tu soupçonnois Zachi, et tu avois pour Roxane une securité entiere; mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture, c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est vû découvert, est venu sur moi; il m'a donné deux coups de poignard. Les Eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré. Il s'est défendu long-tems, en a blessé plusieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane; mais enfin il a cedé au nombre, et il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai, sublime Seigneur, tes ordres severes; tu as mis ta vangeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

Du Serrail d'Ispahan, le 8 *de la Lune de Rhebiab,* 1, 1720.

CL.

Roxane à Usbek.

A Paris.

Oui, je t'ai trompé : j'ai séduit tes Eunuques; je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai sçu de ton affreux Serrail faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir, le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces Gardiens sacrileges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez credule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non : j'ai pû vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre; j'ai reformé tes Loix sur celles de la nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait, de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle, de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre, enfin de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports

de l'amour : si tu m'avois bien connuë, tu aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis; nous étions tous deux heureux : tu me croyois trompée, et je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau; seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais c'en est fait, le poison me consume; ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affoiblir jusqu'à ma haine; je me meurs.

Du Serrail d'Ispahan, le 8 de la Lune de Rebiab, 1, 1720.

APPENDICE[1]

I

LETTRES QUI ONT PARU POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS L'ÉDITION DE 1761.

LETTRE XV[2].

(Page 35, après la lettre XIV[3]).

LE PREMIER EUNUQUE à JARON, eunuque noir.

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux et te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guere jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, et que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur ; et, pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le tems vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en fal-

1. Nous donnons en appendice : 1° les lettres qui ont paru pour la première fois dans l'édition de 1761, — 2° les variantes de celle de 1754, les autres éditions ne différant guère que par la variété des erreurs typographiques.

2. Ce numéro est celui que porte la lettre dans l'édition de 1761.

3. Nous renvoyons chaque lettre à la place qu'elle devrait occuper dans notre réimpression.

loit bien que la nature eût encore parlé, lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plaignis ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs et tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance, et sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit longtems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant, et je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere et de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis? Je voudrois que mon maître fît, à son retour, le pélérinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du Serrail d'Ispahan, le 10 *de la lune de Gemmadi* 1711.

LETTRE XXII.

(Page 43, après la lettre XX).

JARON au PREMIER EUNUQUE.

A mesure qu'Usbek s'éloigne du serrail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées. Il soupire, il verse des larmes; sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix et partager tes soins. Grand dieu! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux!

La nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, et les en avoir retirées; le désordre naissoit entre les deux sexes parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés

dans le plan d'une nouvelle harmonie; nous avons mis entre les femmes et nous la haine, et entre les hommes et les femmes l'amour.

Mon front va devenir sévere. Je laisserai tomber des regards sombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors sera tranquille, et l'esprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieillesse pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'occident; mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes : je les garderai avec fidélité. Je sçais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe, et qu'il est moins aisé d'humilier que d'anéantir. Je tombe sous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE LXXVII.

(Page 154, après la lettre LXXIV.)

IBBEN à USBEK.

A Paris.

Mon cher Usbek, il me semble que, pour un vrai musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même?

Si un être est composé de deux êtres, et que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse; si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smirne, le dernier jour de la lune de Saphar 1715.

LETTRE XCI.

(Page 181, après la lettre LXXXVIII.)

USBEK à RUSTAN.

A Ispahan.

Il paroît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François des présens que le nôtre ne sçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie ; et, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe, et il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même; et, comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence et de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE CXI.

(Page 218, après la lettre CVII.)

USBEK à ***.

Le regne du feu roi a été si long que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité, et on ne lit plus que les mémoires de ces tems-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre, et j'avoue que je n'y comprends pas grand' chose :

Messieurs, quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre à jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François, et il l'écorche tellement qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossiere qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'espere qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera du nom de Mazarin un mot générique pour exprimer toutes les bêtes de somme et celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel que, pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc ; reprenez courage, et soyez surs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune
de Chahban 1718.

LETTRE CXXIV.

(Page 244, après la lettre CXIX.)

USBEK à RHEDI.

A Venise.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans ? Veulent-ils se les attacher ? Ils leur sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides et insatiables, je ne puis que les plaindre; et je les plains encore davantage lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces, des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions; une foule d'idées se présente à mon esprit; il me semble que j'entends publier cette ordonnance :

« Le courage infatigable de quelques-uns de nos sujets à nous « demander des pensions ayant exercé sans relâche notre ma- « gnificence royale, nous avons enfin cédé à la multitude des « requêtes qu'ils nous ont présentées, lesquelles ont fait jus- « qu'ici la plus grande sollicitude du trône. Ils nous ont re- « présenté qu'ils n'ont point manqué, depuis notre avénement « à la couronne, de se trouver à notre lever ; que nous les « avons toujours vus sur notre passage immobiles comme des « bornes, et qu'ils se sont extrêmement élevés pour regarder, « sur les épaules les plus hautes, notre sérénité. Nous avons « même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques per- « sonnes du beau sexe, qui nous ont supplié de faire attention « qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très-difficile ; « quelques-unes même, très-surannées, nous ont prié, bran-

« lant la tête, de faire attention qu'elles ont fait l'ornement de
« la cour des rois nos prédécesseurs, et que, si les généraux de
« leurs armées ont rendu l'état redoutable par leurs faits mili-
« taires, elles n'ont point rendu la cour moins célebre par leurs
« intrigues. Ainsi, desirant traiter les supplians avec bonté et
« leur accorder toutes leurs prieres, nous avons ordonné ce qui
« suit :

« Que tout laboureur ayant cinq enfans retranchera journel-
« lement la cinquieme partie du pain qu'il leur donne. Enjoi-
« gnons aux peres de famille de faire la diminution sur chacun
« d'eux aussi juste que faire se pourra.

« Défendons expressément à tous ceux qui s'appliquent à la
« culture de leurs héritages, ou qui les ont donnés à titre de
« ferme, d'y faire aucune réparation, de quelque espece qu'elle
« soit.

« Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à des tra-
« vaux vils et méchaniques, lesquelles n'ont jamais été au lever
« de notre majesté, n'achetent désormais d'habits, à eux, à leurs
« femmes et à leurs enfans, que de quatre ans en quatre ans ;
« leur interdisons, en outre, très-étroitement, ces petites ré-
« jouissances qu'ils avoient coutume de faire dans leurs familles
« les principales fêtes de l'année.

« Et, d'autant que nous demeurons avertis que la plupart des
« bourgeois de nos bonnes villes sont entiérement occupés à
« pourvoir à l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se
« sont rendues recommandables dans notre état que par une
« triste et ennuyeuse modestie, nous ordonnons qu'ils atten-
« dront à les marier jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par
« les ordonnances, elles viennent à les y contraindre. Défen-
« dons à nos magistrats de pourvoir à l'éducation de leurs
« enfans. »

De Paris, le premier de la lune
de Chalval 1718.

LETTRE CXLIV.

(Page 297, après la lettre CXXXVII.)

Usbek à Rica.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractere me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci : « Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. » La conversation du second portoit sur autre chose : « Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit. »

J'aimois assez le premier : car, qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions, c'est son bien ; le second attaque les opinions des autres, et c'est le bien de tout le monde.

Oh! mon cher Usbek, que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature! Ces gens-là veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs, et ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez, que je vous embrasse. Vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien, et moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal et je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLV.

(Fait suite à la précédente.)

USBEK à ***.

Un homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plait appeller mauvaise compagnie; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre et les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances; sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose que des remedes qui sont de lui et qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, et qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirons-nous de la dure condition des sçavans?

Je n'y pense jamais que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

MONSIEUR,

Je suis un homme qui m'occupe toutes les nuits à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent sur nos têtes, et, quand je veux me délasser, je prens mes petits microscopes et j'observe un ciron ou une mitte.

Je ne suis point riche, et je n'ai qu'une seule chambre; je n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre et que la chaleur étrangere le feroit hausser. L'hyver dernier, je pensai mourir de froid, et, quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas dégré, m'avertît que mes mains alloient se geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de tems les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu, et, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipzig, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus et que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte que je ne laisse pas passer un courrier sans leur écrire.

*Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation que je serai à la fin obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva-là, se mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierre, conjointement avec le docteur ***, qui étoit avec moi, et qui reçut un coup terrible sur l'os frontal et occiputal, dont le siege de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce tems-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussi-tôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre, et, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de la malice importune de ces femmes qui, avec leurs voix glapissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans. Je suis, etc.

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : « J'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie. »

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, et un sçavant ne sçauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est faite, elle ne se fermera jamais bien; c'est toujours pour lui un endroit malade. Un adversaire viendra trente ans après lui dire modestement : « A dieu ne plaise que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. » C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire, et qu'il ait de la noblesse dans l'esprit et quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le magistrat sur un fait qui s'est passé il y a mille ans. Et on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole; qui renversent la constitution de l'empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leur tems et les vices qui sont sur le trône, imposant à la postérité d'autant plus indignement qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez pour un auteur d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter? Il avoit un sentiment, il l'a soûtenu par ses écrits : il ne sçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération! Non. Il n'est tout au plus estimé que de ceux qui se sont appliqués

au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits, et il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent se dédommage en le méprisant; il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite et lui, et par là se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs et la perte de la santé.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CLVII.

(Page 310, après la lettre CXLVIII.)

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O Ciel! un barbare m'a outragée jusques dans la maniere de me punir. Il m'a infligé ce châtiment qui commence par allarmer la pudeur; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême, ce châtiment qui ramene pour ainsi dire à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même et commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent retentir les voutes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains et tenter sa pitié à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems, son ame insolente et servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes; mais, lorsqu'il s'offre à ma

vue, la fureur me saisit; je la trouve impuissante, et je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, et profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre; je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, et j'ai conservé mon amour par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, et le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent... Non, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer; reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVIII.

(Fait suite à la précédente).

ZELIS à USBEK.

A Paris.

A Mille lieues de moi, vous me jugez coupable; à mille lieues de moi, vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre : c'est le tyran qui m'outrage, et non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez à votre fantaisie redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade, et vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 14 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLX.

(Page 311, après la lettre CXLIX.)

SOLIM à USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont disparoître, je vais punir.

Je sens déjà une joie secrette : mon ame et la tienne vont s'appaiser ; nous allons exterminer le crime, et l'innocence va pâlir.

O vous, qui semblez n'être faites que pour ignorer tous vos sens et être indignées de vos desirs même, éternelles victimes de la honte et de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce serrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre.

Du serrail d'Ispahan, le 8 *de la lune de Rebiab,* 1, 1720.

II

VARIANTES DE L'ÉDITION DE 1754[1].

Page 145. — L'alinéa suivant a été ajouté à la fin de la lettre LXVII :

« Mon cher Rhedi, pourquoi tant de philosophie? Dieu est si « haut que nous n'appercevons pas même ses nuages. Nous ne « le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, « spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramène à notre foi- « blesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours. »

Page 188. — Après l'alinéa qui finit par les mots : « son amitié et son alliance », la lettre XCII se termine ainsi :

« La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lors- « que le peuple subsiste, elle est un gage de la paix et de la « réparation du tort, et, si le peuple est détruit ou dispersé, « elle est le monument d'une tyrannie.

« Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes qu'il « semble qu'ils soient la voix de la nature qui réclame ses « droits. Ils sont tous légitimes lorsque les conditions en sont « telles que les deux peuples peuvent se conserver; sans quoi « celle des deux sociétés qui doit périr, privée de sa défense « naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

« Car la nature, qui a établi des différens degrés de force et « de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la « foiblesse à la force par le désespoir. »

Page 224, *lettre CIX*. — Après la ligne 5, l'alinéa suivant a été intercalé :

« Mais toutes les destructions ne sont pas violentes. Nous « voyons plusieurs parties de la terre se lasser de fournir à la « subsistance des hommes. Que sçavons-nous si la terre entiere « n'a pas des causes générales, lentes et imperceptibles, de las- « situde. »

1. C'est la dernière imprimée du vivant de Montesquieu.

Page 238, *lettre CXVII.* — Après les deux premiers alinéas a été ajouté celui-ci :

« L'air se charge, comme les plantes, des particules de la « terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous que notre « tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés « dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides, « étant accoutumés à une certaine consistance; les solides, à « à une certaine disposition; tous les deux, à un certain degré « de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, et ils ré- « sistent à un nouveau pli. »

REMARQUE.

Nous aurions pu donner ici des notes assez nombreuses, indiquant les incorrections que nous avons maintenues et celles que nous avons rectifiées ; mais nous avons jugé ce travail inutile, vu son peu d'importance. Nous n'avons à faire qu'une seule observation de ce genre, et la voici.

Page 271, ligne 7, dans la lettre CXXXI, il faudrait sans doute *romanciers* au lieu de *romans ;* mais toutes les éditions successives ont maintenu *romans. Romancier* n'était pas encore français, et Montesquieu a reculé devant un néologisme. Nous en avons une autre preuve page 276, ligne 14, de la lettre CXXXV : il faudrait logiquement *romanciers* pour aller avec *poëtes*, et l'auteur a encore écrit *romans.*

C'est que les écrivains du XVIIIe siècle se faisaient un scrupule de créer un mot nouveau, bien différents de ceux d'aujourd'hui, qui se font un jeu d'en inventer à tout propos, sans même se préoccuper souvent d'observer les règles grammaticales de leur formation. On avait un peu tort alors, surtout quand le purisme aboutissait, comme ici, à un non-sens; mais on n'a pas complétement raison aujourd'hui. Ce n'est que par un respect éclairé de la langue qu'on peut la conserver dans toute sa pureté et la maintenir dans la voie régulière de son développement.

D. J.

TABLE

Pages.

AVERTISSEMENT I

INTRODUCTION V

LETTRES PERSANES, édition de 1721. *A Amsterdam, chez Pierre Brunel, sur le Dam* 1

APPENDICE.

Lettres qui ont paru pour la première fois dans l'édition de 1761. 315

Variantes de l'édition de 1754. 329

Remarque 330

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AUX CLASSIQUES FRANÇAIS DE MM. LOUIS LACOUR ET D. JOUAUST

(Cette liste n'est pas complète, plusieurs personnes ayant témoigné le désir que leur nom n'y fût pas porté.)

S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MM.
Allaire.
Allouard, *libr.*
Arnauldet.
Aubry, *libr.*
Bachelin-Defloren., *libr.*
Barbier.
Barrye.
Baugnies (Eugène).
Baur, *libr.*
Bazin.
Beauvais, *libr.*
Beghin, *libr.*
Bénézech (Casimir).
Bercher.
Berenger (Marquis de).
Blanchard.
Blanchon (Ch.).
Borderie (Arthur de la).
Bordes.
Bougard (Dr E.)
Bouland.
Bourselet, *libr.*
Boyer.
Breugnon.
Brissard-Binet, *lib.*
Brunet (Gustave).
Brunet-Debaines (Henri).
Camoin, *libr.*
Cart.
Castellino.

MM.
Chabrié (Alban).
Chasle, *libr.*
Chagot (Mme J.)
Chaze.
Chedeau.
Chéron (Paul).
Cherrier (Henri).
Chevalier, *libr.*
Clouzot, *libr.*
Collet (Émile).
Coste (Louis).
Couissin (P.).
Coulet, *libr.*
Courtois (Alfred de).
Cousin (Jules).
Daffis, *lib.*
Dailly.
Daniel.
Dauphinot (Adolphe).
Debatz (Alfred).
Decaux (Georges).
Deculan.
Degrigny (Léon).
Delion, *libr.*
Delore (E. E.)
Desbois.
Deschamps.
Descors.
Détaille, *libr.*
Dethomas (A.)

MM.
Diancourt (Victor.)
Doria jeune.
Dreux (Maurice-Julien).
Ducamp (Paul).
Dulong de Rosnay (Vicomte E.)
Favier.
Fillon (Benjamin).
Fletcher (William-Frédéric-Hamilton).
Fontaine, *libr.*
Foray (Aimé).
Fouqué (A.).
Frion (O.).
Garnier frères, *lib.*
Gaujal (De).
Gellibert des Seguins.
Gilbert.
Giraudeau (Léon).
Giraudeau de Saint-Gervais.
Giret, *lib.*
Gobert, *libr.*
Grondart (Ch.)
Gruel-Engelmann.
Guérillon (A.).
Guerrier (Eugène-Raphaël).
Guyotin (Louis).
Hadengue.

MM.
Hortz.
Halphen (Eugène).
Hamel (E.)
Haulard, *libr.*
Kersaint-Gilly (De).
Labourier.
Lacanal.
Lacour (H. S.)
Lallouette (Charles).
Laloy (Dr).
Lamarle.
Lamothe (Léon de).
Lanctin, *libr.*
Lantelme.
Lavallé.
Le Beau (Camille).
Lebrun (Alfred).
Le Blondel, *libr.*
Le Brument, *libr.*
Lecuir.
Legras, *libr.*
Lehideux.
Lemoine-Canart, *libr.*
Lemor (Alfred).
Lesouëf.
Lieppmansohn, *libr.*
Lormier (Ch.)
Lorrain.
Lurtier (De).
Maillet, *libr.*
Maisonville, *libr.*
Malé, *libr.*
Mallez.
Manchon.
Marchand (Léon).
Marescot (De).
Marnicouche (E.)

MM.
Masséna, duc de Rivoli.
Massif, *libr.*
Mathevon (Louis).
Mathevon (O.).
Maurey (Saint-Y.).
Melhe (Ch.)
Métairie (Ad.).
Miard, *libr.*
Millot (Alb.)
Minoret.
Mirmont (L. de).
Monjean.
Montaiglon (De).
Monteil (Edgar).
Montesquieu (Ch. de).
Morpain.
Noelly.
Noulibos (E.).
Olivier, *libr.*
Oliveira (D') Vesseyre (L. A.).
Oudin (Ch.).
Pagès.
Pelay (Édouard).
Peloux (Baron F. du).
Périer (J.).
Petit (Paul).
Picard (A.), *libr.*
Picard (Al).
Pimont.
Pincebourde, *libr.*
Plicot.
Pommier (A.).
Pougny.
Poullenc.
Poupart (Le baron).

MM.
Radziwill (Princesse Antoine).
Ravanat, *libr.*
Ravenel.
Read.
Regnault (H.).
Reitzel, *libr.*
Richert (Dr E.).
Ristelhuber (P.).
Rivière (L.)
Rochethulon (Comte de la).
Rogat (A.).
Rosset (Ernest).
Rouart.
Rouquette, *libr.*
Ruble (De).
Ruggieri.
Saint-Jorre, *libr.*
Salomon.
Schweighæuser.
Sieurin.
Terras (De).
Thiers.
Thiis.
Thirion (Albert).
Tourneux (Maurice).
Toussaint.
Tross, *libr.*
Verdier, *libr.*
Vermond (Auguste).
Walckenaer (Baron Ch.).
Wallon.
Winkler.
Wolff.
Zelaziewitch (S.Exc. M.)

Achevé le 25 *mai* 1869

PAR D. JOUAUST, IMPRIMEUR

Rue Saint-Honoré, 338

A PARIS.

Usbeck et Rica (exotisme de l'Orient)
- regard neuf, amusé et parfois stupéfait
- Satire des moeurs et institutions
  - critique très hardies contre la société du temps : 1000 usages des Français apparaissent ridicules et absurdes
  - s'attaque par l'ironie aux manies aux préjugés et aux abus
  - Il raille la badauderie des Parisiens (XXX)
  - les caprices de la mode, l'Académie française, la passion exagérée des admirateurs et détracteurs d'Homère (LXXIV)
  - portraits mordants et spirituels moqueurs (XLVIII)
  - ne respecte ni le roi ni le pape XXIV
  - entonne un hymne à la raison humaine opposée à la Théologie et à la mystique XCVII

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Société libre

POUR LA PUBLICATION A PETIT NOMBRE DE LIVRES RARES OU CURIEUX.

Membres du Conseil pendant l'année 1868-1869.

MM. Paul Chéron. — H. Cocheris. — Jules Cousin. — E. F. Delore. — Émile Galichon. — Pierre Jannet. — Louis Lacour. — Lorédan Larchey. — Anatole de Montaiglon.

COLLECTION DE LA COMPAGNIE.

1. *De la Bibliomanie*, par Bollioud-Mermet, de l'Académie de Lyon. In-16 pot double de 84 pages, 160 exemplaires. 2e édition de la réimpression . . 5 »
2. *Lettres à César*, par Salluste, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 68 p., 300 ex. . 2 »
3. *La Seiziesme Joye de Mariage*, publiée pour la première fois. In-16 pot double de 32 p., 500 exempl. . . . . 2 »
4. *Le Testament politique du duc Charles de Lorraine*, publié avec une étude bibliographique par M. Anatole de Montaiglon In-18 jésus de 78 p., 210 exemplaires 3 50
5. *Baisers de Jean Second*, traduction nouvelle, par M Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 500 exempl . . . . . 2 »
6. *La Semonce des Coquus de Paris en may* 1535, publiée, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Soissons, par M. Anatole de Montaiglon. In-18 jésus de 20 p., 210 ex. . . . . 2 »
7. *Les Noms des Curieux de Paris*, avec leur adresse et la qualité de leur curiosité. 1673. Publié par Louis Lacour. In-18 raisin de 12 pages, 140 exemplaires 1 50
8. *Les Deux Testaments de Villon*, suivis du *Bancquet du Boys*, publiés par M. Paul Lacroix. In-8 tellière de 120 p, 220 exempl. . . . . 7 »
9. *Les Chapeaux de castor*. Un paragraphe de leur histoire. 1634. Publié par Louis Lacour. In-18 raisin de 8 p., 200 exemplaires . . . . . 1 »
10. *Le Congrès des Femmes*, par Érasme, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 32 p., 312 ex. 1 »
11. *La Fille ennemie du Mariage et repentante*, par Érasme, traduction nouvelle, par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 312 exempl. . . . . 2 »
12. *Saint Bernard*. Traité de l'Amour de Dieu, par P. Jannet. In-8 tellière de 140 p., 313 ex. . . . . 5 »
13. *Œuvres de Regnier*, reproduction textuelle des premières éditions. Préface et notes par Louis Lacour. In-8 carré de 356 p., 525 exempl. . . . . 20 »
14. *Le Mariage*, par Érasme, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 312 exempl . . 2 »
15. *Le Comte de Clermont*, sa cour et ses maîtresses, par M. Jules Cousin. In-18 jésus, 2 vol. de 432 pages., 412 exemplaires . . . . . 10 »
16. *La Sorbonne et les Gazetiers*, par

M. Jules Janin. In-32 carré de 64 p., 312 exempl . . . . . 2 »

17. *L'Empirique*, pamphlet historique. 1624, réédité par Louis Lacour. In-18 jésus de 20 p., 200 exempl. . . 2 »

18. *La Princesse de Guéménée dans le bain et le Duc de Choiseul.* Conversation rééditée par Louis Lacour. In-18 jésus de 16 p., 200 exempl . . . . . 2 »

19. *Les Precieuses ridicules*, comédie de I. B. P Molière Reproduction textuelle de la première édition. Notes par Louis Lacour. In-18 raisin de 108 p., 422 exempl. . . . . 5 »

20. *Les Rabelais de Huet.* In-16 de 68 p., 260 ex. . . . . 3 »

21. *Description naïve et sensible de sainte Cécile d'Alby.* Nouvelle édition, publiée par M. d'Auriac. In 16 de 64 pages, 260 exemplaires . . . . . 5 »

22. *Apocoloquintose*, facétie sur la mort de l'empereur Claude, par Sénèque, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 512 ex. . 2 »

23. *Aline*, reine de Golconde, par Boufflers. Nouvelle édition, publiée par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 pages, 215 exempl. . . . . 2 »

24. *Projet pour multiplier les Colléges des Filles*, par l'abbé de Saint-Pierre. Nouvelle édition publiée par M. Victor Develay. In-32 carré de 40 p., 312 exemplaires . . . . . 1 »

25. *Le Jeune Homme et la Fille de joie*, par Érasme, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 32 p., 312 exemplaires. . . . . 1 »

26. *Le Comte de Clermont et sa cour*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. In-18 jésus de 88 p., 412 exemplaires. . . . . 3 »

27. *Le Grand écuyer et la Grande écurie*, par Ed. de Barthélemy. In-18. . 6 »

28. *Les Bains de Bade au XVe siècle*, par Ant. Méray. In-16 de 48 p., 420 exemplaires . . . . . 3 »

29. *Éloge de Gresset*, par Robespierre, publié par D. Jouaust. In-8° de 64 p., 100 exemplaires. . . . . 5 »

30. *Amadis de Gaule* (La Bibliothèque de don Quichotte), par Alphonse Pagès. In-18 raisin de 174 p., 412 ex. 5 »

31. *Réflexions ou Sentences et Maximes morales de La Rochefoucauld.* Reproduction textuelle de l'édition originale de 1678. Préface par Louis Lacour. In-8 carré de 262 p., 525 ex . 20 »

32. *Essai sur l'Histoire de la réunion du Dauphiné à la France*, par J. J. Guiffrey. Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. In-8 carré de 396 p., 525 exempl. . 15 »

33. *Distiques moraux de Caton.* Traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 80 p., 1 grav., 512 ex. 2 »

34. *Une Préface aux Annales de Tacite*, par Senac de Meilhan, publ. par Sainte-Beuve. In-16 de 60 p., 420 ex 3 50

35. *La Louange des Vieux Soudards*, par Louis Lacour. In-32 carré de 64 pages, 300 exemplaires. . . . . 22 »

36. *Académie des Bibliophiles.* Livret annuel. Première année 1866 1867. In-8 carré de 16 p., 150 exemplaires. 5 »

37. *Le Bréviaire du roi de Prusse*, par M. Jules Janin. In-32 carré de 72 p., 300 exemplaires. . . . . 2 »

38. *L'Oublieux*, comédie en 3 actes de Charles Perrault, de l'Académie française, auteur des *Contes de Fées*, publiée pour la première fois par M. Hippolyte Lucas. In-18 raisin, une gravure, 132 p., 350 ex. . . . . 3 »

39. *Secrets magiques pour l'amour*, au nombre de octante et trois, publiés d'après un manuscrit de la bibliothèque de Paulmy, par P. J., bibliomane. In-18 raisin, 400 exemplaires . . . . . 5 »

40. *Le Talmud*, étude par M. Deutsch, traduit de l'anglais sous les yeux de l'auteur. In-18 fabriqué à Londres, 200 exemplaires . . . . . 5 »

41. *Ligier Richier*, par Auguste Lepage. In-16, 36 p., 260 ex. . . . . 2 »

42. *Catalogue d'un libraire du XVe siècle tenant boutique à Tours*, publié par le docteur A. Chereau. In-16, 36 p., 300 ex . . . . . 3 »

43. *Rabelais*, publié par MM. A. de Montaiglon et Louis Lacour. 3 vol. in-8 . . . . . 60 »
(Les deux premiers volumes sont en vente.

44 *Les Antiquitez de Castres*, de Pierre Borel, publiées par M. Ch. Pradel. In-18 Jésus, 288 p. . . . . 10 »

45. *Les Satires du sieur N. Boileau Despréaux*, publiées par P. de Marescot. In-8 de 204 pages, 300 exempl. 10 »

46. *Mémoires d'Audiger, limonadier à Paris* XVIIe siècle Recueillis par M. Louis Lacour. In-16 de 48 p., 420 ex. 3 »

47. *Le Duc d'Antin et Louis XIV*, Rapports sur l'administration des bâtiments, annotés par le roi. Publiés par J. J. Guiffrey. In-12 de 32 p., 230 ex. . 3 »

48. *La Vache à Colas*, de Sedege. In-8 tellière de 114 p., 520 ex. . . . 5 »

49. *Lettres inédites*, de L. P. d'Hozier et de J. du Castre d'Auvigny, *sur l'Armorial et l'Hôtel Royal du Dépost de la Noblesse*, publ par J. Silhol, avec notes, documents et fac-simile. In-8 tellière de 144 p, 502 ex. . . . . 6 »

50. *Le Chevalier de Sapinaud et les Chefs Vendéens du Centre*, par M. le comte de la Bouletière. In-8 raisin de 144 p., 300 ex. . . . . 5 »

51. *Les Luthiers italiens aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par J Gallay. In-18 jésus de 260 p, 500 ex. . . . . 5 »

52. *Mémoires et lettres de la Marquise de Courcelles*, publiés et annotés par C. H. de S. D. In-8 de 368 p., 432 ex. 12 »

La satire : censure, ridiculise les vices, les passions déréglées, les sottises de l'homme

Lettres P. Mon lesquiem → bel esprit moraliste et penseur

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

28 JUIL. 1975

NOV 29 1970

FEB 1 1971

31 1 2 7 3

FEB 11 '80
JAN 29 '80

08 05 7

19 07 75

CE

a39003 002189560b

CE PQ 2011
.L5 1869
COO MONTESQUIEU, LETTRES PERS
ACC# 1217578